Consultation
sur place

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO

1 557 914

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Grèce.

1 fr. 50 c.

G 2264

TOME V.

PARIS,

CEL, rue du faubourg St-Antoine, 123,
de la Bonne-Graine, 16, au premier.

1850.

G
2264

HISTOIRE DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PARIS, IMPRIMERIE DE LACOUR ET Cie,
Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 33, et rue Soufflot, 11.

63.452

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Grèce.

G 2264

TOME ~~V.~~ 5

PARIS,

MARCEL, rue du faubourg St-Antoine, 123,
Cour de la Bonne-Graine, 16, au premier.

1850.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF
IMPRIMÉS

GRÈCE.

Socrate.

« Platon, dans son *Théétète*, dit que SOCRATE na-
« quit d'un TAILLEUR DE PIERRE nommé Sophronis-
« que, et de Phénarète qui faisait le MÉTIER DE
« SAGE-FEMME. Athènes fut sa patrie, et le village d'Alopèce son lieu natal. »

Les paroles ci-dessus sont tirées de Diogène Laërce. Mais il faut que je l'avoue, j'ai bien lu, dans le *Théétète* de Platon, que la mère de Socrate était *sage-femme*, je n'y ai point trouvé que son père fût *tailleur de pierre*. Diogène se serait-il trompé à cet égard, ou bien les copistes ou les traducteurs auraient-ils supprimé des mots qui sentaient trop la roture? La chose se pourrait certainement... Enfin beaucoup d'auteurs disent que le père de Socrate était sculpteur.

Je ferai remarquer ici que du temps que l'on faisait nos cathédrales moyen-âge, les tailleurs de

pierre sculptaient aussi, et que les deux états dont il est ici question n'en faisaient souvent qu'un. Il en était peut-être de même au temps de Périclès. Mais quoi qu'il en soit du père de notre philosophe, Socrate était vraiment un homme d'en bas, et, comme on dit, de basse extraction.

Socrate naquit 469 ans avant Jésus-Christ, de parents pauvres, et fut élevé dans la pauvreté. On lit ceci dans Diogène Laërce : « Duris prétend *qu'il se* « *mit en service*, et qu'il fut TAILLEUR DE PIERRE; « et quelques-uns ajoutent que c'est lui qui fit les « Grâces qui sont représentées habillées dans la for- « teresse d'Athènes; c'est ce qui donna lieu à Timon « de le peindre ainsi dans ses vers satiriques :

« De ces Grâces est venu ce tailleur de pierre, ce raisonneur sur les lois, cet enchanteur de la Grèce, cet imposteur, ce railleur, ce demi-Athénien, cet homme dissimulé! »

Diogène ajoute : « Démétrius de Bysance dit que « Criton *le tira de sa boutique*, et qu'il s'appliqua à « l'instruire, étant charmé des dispositions de son « esprit. »

Enfin, Xénophon et Platon nous disent fréquemment que Socrate était pauvre, et de la classe des pauvres citoyens; et qu'il n'eut jamais de quoi payer les sophistes, c'est-à-dire des maîtres pour en recevoir de l'instruction. Mais à Athènes le savoir courait les rues, et notre sage s'éleva par son courage et la force de son génie.

Comme il vivait pendant la guerre du Péloponèse, époque terrible, il dut être soldat, et voici,

d'après Alcibiade, ou plutôt d'après Platon (1), qui le fait parler dans son *Banquet*, quelle fut sa conduite à l'armée :

« Nous nous trouvâmes ensemble à l'expédition contre POTIDÉE, et nous y fûmes camarades de chambrée. Là, je voyais Socrate l'emporter, non-seulement sur moi, mais sur tous les autres, par sa patience à supporter les fatigues. S'il nous arrivait, comme c'est assez l'ordinaire en campagne, de manquer de vivres, Socrate souffrait la faim et la soif avec plus de courage qu'aucun de nous... L'hiver est très rigoureux dans ce pays-là; la manière dont Socrate résistait au froid allait jusqu'au prodige. Dans le temps de la plus forte gelée, quand personne n'osait sortir, ou du moins ne sortait que bien vêtu, bien chaussé, les pieds enveloppés de feutre et de peaux d'agneau, lui, il ne laissait pas d'aller et de venir avec le même manteau qu'il avait coutume de porter, et il marchait pieds nus sur la glace beaucoup plus aisément que nous qui étions bien chaussés; au point que les soldats le voyaient de mauvais œil, croyant qu'il voulait les braver.

(1) Après avoir traité de Socrate, je traiterai de Platon et de Xénophon, mais je crois devoir avertir immédiatement que les citations que j'emprunte à la *République* et aux *Lois* de Platon, sont extraites de la traduction Grou, et que celles que je puise dans l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon* et tous les autres dialogues du même philosophe, sont de la traduction de M. Schwalbé. C'est du travail de ce dernier que je tire presque tout ce qui est particulier à Socrate. Je fais usage de la traduction Lévesque pour Xénophon, comme, du reste, j'en ai déjà averti.

« Voulez-vous savoir comment il se comporte dans les batailles ? c'est encore une justice qu'il faut lui rendre. Me voyant blessé, il ne voulut jamais m'abandonner et me préserva, moi et mes armes, de tomber entre les mains des ennemis... J'insistai vivement auprès des généraux pour lui faire adjuger le prix de la valeur... Mais les généraux, par égard pour mon rang, voulant me donner le prix, il se montra plus empressé qu'eux à me le faire décerner à son préjudice.

« La conduite de Socrate mérite encore d'être observée dans la retraite de notre armée après la déroute de DÉLIUM. Je m'y trouvais à cheval, et lui à pied pesamment armé. Nos gens commençaient à fuir de toutes parts, Socrate se retirait avec LACHÈS. Je les rencontre et leur crie d'avoir bon courage, que je ne les abandonnerai point. C'est là que je connus Socrate beaucoup mieux encore qu'à Potidée;... je remarquai d'abord combien il surpassait Lachès en présence d'esprit; je trouvai ensuite que, là comme à Athènes, il marchait fièrement avec un regard dédaigneux, pour parler comme Aristophane. Il considérait tranquillement tantôt les nôtres, tantôt l'ennemi, faisant voir au loin, par sa contenance, qu'on ne l'aborderait pas impunément. » (PLATON.)

Socrate fit plusieurs campagnes, et il se comporta toujours en brave soldat; plusieurs Athéniens, et entre autres Xénophon, durent la conservation de leur vie à son intrépidité.

Voyons maintenant Socrate dans la vie privée et

dans sa manière de s'entretenir avec tout le monde, et, à ce sujet, laissons parler Xénophon, son disciple :

« On peut dire que la vie entière de Socrate s'est écoulée sous les yeux des hommes. Le matin, il allait à la promenade et dans les lieux d'exercice : *il se montrait sur la place aux heures où le peuple s'y rendait en foule*, et passait tout le reste du jour au milieu des plus nombreuses assemblées. Le plus souvent il parlait; TOUT LE MONDE POUVAIT L'ÉCOUTER..... Il est certain que Socrate *était ami du peuple et de l'humanité*. Il avait un grand nombre de disciples athéniens et étrangers; il ne recevait d'eux aucune récompense, et communiquait également à tous ses lumières, *c'est-à-dire tout ce qu'il possédait*. »

Il avait certainement paru dans la Grèce, avant Socrate, de très savants hommes, mais ils ne firent pas une semblable révolution dans l'opinion publique. Nous avons déjà parlé des sages, des auteurs de sentences morales et des tragiques, qui, assurément, avaient dit de fort belles choses. De plus, les philosophes, tels que Pythagore, Héraclite, Xénophane, Parménide, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, Archélaüs et bien d'autres, s'étaient manifestés et livrés à l'étude de la physique, de la géométrie, de l'astronomie avec le plus grand succès : ils avaient aussi traité des dieux, de l'esprit, de la formation de l'univers, enfin des sciences physiques et métaphysiques.

Socrate devait suivre une autre route : il n'approuvait pas que la philosophie ne s'occupât pres-

que exclusivement que des phénomènes de la nature ; il la ramena du ciel à la terre, de la spéculation aux choses les plus pratiques, les plus utiles aux hommes et aux sociétés humaines.

De son temps le bel esprit était de mode; on voyait une foule de jeunes prétentieux qui affichaient leur faux savoir; ils se faisaient un bonheur de narguer le peuple ou de le tromper. Socrate prit à partie cette foule de pédants, de quelque condition, de quelque état qu'ils fussent, et il excita le rire à leurs dépens.

Par là il se fit de nombreux disciples et de nombreux ennemis. Nous allons reproduire un entretien qu'il eut avec Glaucon, frère de Platon, qui se croyait un personnage très important; l'on jugera par là de la manière d'enseigner et de corriger du fils de la sage-femme. C'est de Xénophon que nous tirons ce remarquable entretien, où la science du cœur et la fine ironie abondent également :

« Vous avez donc envie, mon cher Glaucon, de prendre en main les rênes de notre République? — Il est vrai, répondit Glaucon.—De tous les projets qu'un homme puisse former, c'est le plus beau sans doute : car, si vous parvenez à le remplir, vous n'aurez pas de désirs que vous ne puissiez satisfaire; il vous sera facile d'obliger vos amis, d'élever votre propre maison, et d'augmenter la puissance de votre patrie. D'abord vous vous ferez le plus grand nom dans l'Etat, bientôt votre gloire s'étendra dans toute la Grèce, et peut-être même, comme celle de Thémistocle, parviendra-t-elle jusque chez les Barbares. En quelque endroit que vous vous trouviez, tous les regards se porteront sur vous.

« Ces paroles chatouillaient la vanité de Glaucon, et le plaisir de les entendre l'arrêtent auprès de Socrate. Pendant qu'il en savourait la douceur, celui-ci continua en

ces termes : — Vous voulez que la République vous accorde des honneurs, mon cher Glaucon ; il est un moyen sûr d'en obtenir; c'est de lui être utile. — Je le sais. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de secrets : quel est le premier service que vous comptez lui rendre ?

« Glaucon gardait le silence, cherchant en lui-même quelle réponse il pourrait faire : mais Socrate voulut bien ne pas faire durer son embarras. — Si vous vouliez, lui dit-il, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous chercheriez les moyens d'augmenter sa fortune : ne tâcherez-vous pas aussi d'augmenter les richesses de la République ? — C'est à quoi je n'aurai garde de manquer. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus ? — Cela est clair. — Eh ! quels sont les objets d'où se tirent à présent les revenus de l'Etat ? à combien peuvent-ils se monter ? je suis bien sûr que vous en avez fait une étude : car, sans cela, comment suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et remplacer ceux qui viendraient à manquer ? — Voilà, en vérité, une chose à laquelle je n'avais pas même songé. — Puisque cela vous est échappé, dites-nous au moins quelles sont les dépenses de l'Etat : il faut bien que vous en ayez pris connaissance, pour supprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé des dépenses que des revenus. — Remettons donc à un autre temps notre magnifique projet d'enrichir la patrie : nous ne pouvons y parvenir, si nous ne connaissons ni ses revenus ni ses dépenses. — Mais, Socrate, vous ne parlez pas d'un autre moyen d'enrichir la République ; c'est de lui procurer les dépouilles de ses ennemis. — Oh ! cela est bien vrai : il ne faut pour cela que se rendre plus fort qu'eux; car, si l'on était plus faible, on ne ferait que se ruiner. — J'en conviens. — Celui qui forme le dessein d'entreprendre une guerre est donc obligé de bien connaître la force de sa nation et celle des ennemis. S'il voit que sa patrie est plus forte, il lui conseille de prendre les armes : s'il reconnaît qu'elle est la plus faible, il lui persuade de ne rien hasarder. — On ne peut mieux parler. — Dites-nous donc d'abord quelles sont nos forces de terre et de mer; quelles sont celles de nos ennemis. — C'est une question à laquelle je ne saurais répondre sur-le-champ. — Mais vous avez au moins là-dessus quelques

mémoires : faites-moi le plaisir de me les communiquer. Je serai fort aise de m'instruire sur cet objet. — Non, en vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre. J'avoue que c'est un article dont les détails sont immenses : c'est ce qui vous a empêché d'en faire votre étude dès les premiers temps de votre administration. Mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez pris des mesures pour la défense du pays : vous savez quelles garnisons sont nécessaires, quelles autres ne le sont pas; les unes sont trop nombreuses, les autres trop faibles ; rien de cela n'a pu vous échapper. Vous augmenterez celles qui ne sont pas assez fortes, vous retirerez celles qui ne sont pas nécessaires. — Pour moi, je suis d'avis de les retirer toutes : car, à la manière dont elles gardent le pays, on peut dire que l'ennemi n'y ferait pas plus de ravage. — Mais si le pays n'est pas gardé, vous sentez bien qu'il va devenir la proie du premier qui voudra s'en saisir. D'ailleurs, avez-vous vous-même visité les garnisons? ou comment savez-vous qu'elles font si mal leur devoir? — Je le soupçonne. — Des soupçons ne suffisent pas : quand nous aurons quelque chose de plus que des conjectures, nous proposerons au peuple de supprimer les garnisons. — Ce sera peut-être ce qu'on pourra faire de mieux.

« — Je sais, ajouta Socrate, que vous n'avez pas visité les mines d'argent. Il serait bon cependant que vous puissiez dire pourquoi elles rapportent moins qu'elles ne faisaient autrefois. — Il est vrai que je n'y ai pas encore été. — On dit que l'air en est malsain : c'est une fort bonne excuse que vous pourrez donner quand il s'agira de délibérer sur cette partie. Mais je suis sûr du moins que vous avez soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la ville, et combien on en consomme de plus chaque année? Si vous n'étiez pas instruit là-dessus, nous risquerions fort d'éprouver la disette : mais avec les connaissances que vous avez acquises, vous saurez prévenir nos besoins, et nous vous devrons notre conservation.

« — Mais, Socrate, on ne finirait jamais, s'il fallait entrer dans tous ces détails. — Cependant on n'est pas même capable de gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins, si l'on ne sait pas les moyens d'y

subvenir. Notre ville contient plus de dix mille maisons, ce n'est pas une chose aisée que de vouloir les gouverner toutes. Que n'avez-vous d'abord essayé de relever la maison de votre oncle? elle en a bon besoin. Après avoir rétabli ses affaires, vous vous seriez élevé à de plus grandes choses. Si vous ne pouvez rendre service à un seul homme, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple? Quand on ne peut soulever un fardeau de cent livres, il ne faut pas essayer de porter une charge encore plus pesante. — Je n'aurais pas manqué non plus de rendre de grands services à mon oncle, mais il n'a pas voulu m'écouter.

« — Comment! reprit Socrate, vous n'aurez pu vous faire écouter de votre oncle, et vous serez capable de soumettre à votre volonté tous les Athéniens, et votre oncle lui-même qui en fait partie! Prenez-y garde, mon cher Glaucon : Vous recherchez la gloire; craignez de vous attirer tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il est dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entreprendre des choses dont on n'a pas même les principes? Voyez ceux qui parlent, qui agissent sans savoir : vous paraissent-ils obtenir des éloges? ou ne sont-ils pas accablés de reproches? Trouvez-vous qu'on les respecte? Non; ils sont couverts de mépris. Regardez les hommes sages; ils ne disent pas un mot, ils ne font pas une action sans bien connaître les conséquences de ce qu'ils font, la force de ce qu'ils disent. Vous verrez que, dans toutes circonstances, ceux qui réunissent les suffrages, qui s'attirent l'admiration, sont précisément les hommes les plus éclairés, et que les ignorants ne recueillent que de la honte et de l'opprobre. Vous aimez la gloire; vous voulez vous faire admirer de votre patrie : travaillez à vous instruire avant que d'entreprendre. Quand vous l'emporterez sur tous les autres par vos lumières, entrez alors dans les affaires de l'Etat : je ne serai pas étonné que, sans beaucoup de peine, vous ayez les plus grands succès. »(Xénophon.)

Cette leçon profita au jeune ambitieux, qui, à partir de ce jour, fut beaucoup plus modeste. Mais si Socrate modérait l'ardeur des incapables, il excitait celle des hommes de talent : il nous serait facile de donner la contre-partie de l'entretien que

nous venons de reproduire; mais, cela nous mènerait trop loin : nous sommes donc forcé de restreindre nos citations.

Socrate ne raisonnait pas moins bien sur les arts que sur la philosophie; et l'entretien suivant, si capable de faire ouvrir les yeux aux travailleurs sur des objets auxquels ils ont peu pensé et de leur faire du bien, le prouve suffisamment.

« Il alla un jour voir le peintre Parrhasius. — La peinture, lui dit-il, n'est-elle pas une représentation des objets visibles? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli; il n'y a pas jusqu'à la fraîcheur de l'âge et sa décrépitude qui ne soient exprimées dans vos ouvrages. — Cela est vrai. — Et si vous voulez représenter une beauté parfaite, comme il est difficile de trouver des hommes qui n'aient dans les formes aucune imperfection, vous rassemblez les beautés de plusieurs modèles pour en faire un tout accompli. — Tel est notre procédé. — Mais quoi! ce qu'il y a de plus aimable dans le modèle; ce qui lui gagne la confiance et les cœurs, ce qui le fait désirer, le caractère et l'ame enfin, parvenez-vous à l'imiter, ou faut-il le regarder comme inimitable? — Eh! comment le représenter, puisqu'il ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées; puisqu'enfin il ne tombe pas sous le sens de la vue? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards, tantôt la douceur et l'amitié, tantôt l'indignation et la haine? — Cela est vrai. — Il n'est donc pas impossible de rendre ces expressions dans les yeux. — J'en conviens. — Trouvez-vous le même caractère de physionomie dans ceux qui prennent part au bonheur ou au malheur de leurs amis, et dans ceux qui n'en sont pas touchés? — Non assurément. Dans le bonheur de nos amis, la joie se peint sur le visage; et la tristesse dans leur infortune. — Voilà donc encore des passions qu'on peut représenter. La noble fierté, l'orgueil, l'humanité, la modestie, la prudence, la rusticité, la pétulance, la bassesse, tout cela se fait remarquer sur le visage et dans le geste; tout cela se reconnaît dans

l'action et même dans le repos. — Vous avez raison. — Nouveaux caractères que l'art peut exprimer. — Je l'avoue. — Et qui croyez-vous qu'on aime le plus à voir ? Sont-ce les hommes qui se font remarquer par un caractère doux, heureux, aimable, ou ceux qui n'offrent que des inclinations haïssables, méchantes et honteuses? — Il y a bien de la différence. » (Xénophon.)

Socrate parlait aussi avec Cliton le statuaire, avec Pistias l'armurier, deux hommes très habiles dans leur partie, auxquels il ne manquait pas de donner quelques avis, et tout au moins de leur faire remarquer dans leurs travaux des beautés dont ils ne s'étaient peut-être pas eux-mêmes parfaitement rendu compte. Tout le monde gagnait à converser avec Socrate; il ouvrait l'esprit aux hommes de toutes les conditions.

Faisons connaître quelle était la pensée de Socrate sur le TRAVAIL, et laissons parler Xénophon, son interprète et son ami :

« Quand les amis de Socrate se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il tâchait de les en tirer par ses avis; si l'infortune était la cause de leur détresse, il leur apprenait à se donner des secours mutuels. Je vais raconter ce que je sais à cet égard.

« Il voyait la tristesse peinte sur le visage d'Aristarque. — Vous me paraissez, lui dit-il, avoir quelque chagrin : c'est un fardeau pesant qu'il faut partager avec ses amis, et je vous soulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable. — Je suis dans un grand embarras, Socrate, répondit Aristarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un asile au Pirée ; mes sœurs, mes nièces, mes cousines, se trouvant dans l'abandon, se sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à présent dans ma maison moins de quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien de nos terres, puisque la campagne est au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maisons, puisque la ville est presque déserte. Vendrai-je mes meu-

bles? personne n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent? On n'en prête plus. Je crois qu'il serait plus facile d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère ; et vous pensez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans les circonstances actuelles .

« — Mais comment se fait-il donc, reprit Socrate, que Céramon puisse nourrir un grand nombre d'hommes, qu'il suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de besoin parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir? — Cela est bien différent : ce sont des ESCLAVES qu'il nourrit, et mes parentes sont des PERSONNES LIBRES. — Et qui estimez-vous le plus des *personnes libres* qui sont chez vous, ou des *esclaves* de Céramon ? — Mais ce sont apparemment les PERSONNES LIBRES qui sont chez moi.—N'est-il donc pas honteux que Céramon fasse fortune parce qu'ils a chez lui des *hommes dont vous faites peu de cas*, et que vous soyez dans la misère pour avoir chez vous des *personnes qui méritent de la considération?* — Mais SES ESCLAVES SONT DES OUVRIERS, et mes parentes ONT REÇU UNE ÉDUCATION CONFORME A LEUR NAISSANCE.

« — Expliquons-nous. Qu'appelez-vous des OUVRIERS? Ne sont-ce pas des hommes qui savent faire DES CHOSES UTILES? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile? — Assurément. — Et le pain ? — Rien ne l'est davantage. — Et les robes d'hommes et de femmes, les tuniques, les camisoles? — Tout cela est d'une grande utilité. — Et vos parentes ne savent rien faire de tout cela? — Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent faire. — Eh bien! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausycidés, qui ne fait que de la farine, se nourrit très bien lui et ses esclaves, qu'il entretient des troupeaux de toutes les espèces, et qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'Etat; Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille et vit fort à son aise ; Déméas, du bourg de Collyte, se soutient en faisant des tuniques; et la plupart des habitants de Mégare vivent fort bien quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. — J'en conviens ; c'est qu'ils achètent des esclaves étrangers; et qu'ils les font travailler. Puis-je employer de même des personnes libres, mes

parentes? — *Oh! j'entends: parce qu'elles sont libres, parce qu'elles sont vos parentes, il faut qu'elles ne fassent autre chose que* MANGER ET DORMIR.

« Mais, dites-moi, parmi les personnes libres, lesquelles vous paraissent les plus heureuses, de celles qui *mènent une vie oisive,* ou de celles qui *s'occupent des choses utiles qu'elles savent?* Trouvez-vous que la *mollesse et l'oisiveté* aident beaucoup les hommes à apprendre ce qu'il leur convient de savoir, à se ressouvenir de ce qu'ils ont appris, à donner une nouvelle force à leur santé, une nouvelle vigueur à leur corps, à se procurer de l'aisance et à la conserver; et qu'au contraire le TRAVAIL *ne soit bon à rien?* Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie, et dont elles ne voulaient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devaient s'appliquer, et dont elles espéraient tirer un bon parti? *quels hommes vous paraissent avoir la meilleure conduite?* SONT-CE LES PARESSEUX OU LES HOMMES OCCUPÉS D'OBJETS UTILES? Quels sont les plus justes? *Sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédients qu'ils trouveront pour vivre?...*

« S'il s'agissait de faire quelque *chose de honteux, il faudrait préférer la mort*; MAIS CE QUE VOS PARENTES SAVENT FAIRE EST CE QUI CONVIENT LE MIEUX A LEUR SEXE; et ce qu'on sait, on le fait bien, on le fait avec aisance, avec promptitude, avec plaisir. *Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous-même,* et j'espère qu'elles la recevront avec joie. » (XÉNOPHON.)

Aristarque reçut bien les conseils de Socrate, il les mit en pratique, et s'en trouva à merveille; il en fut de même de ses parentes.

Les paroles de Socrate nous prouvent une chose à laquelle il faut bien s'arrêter, c'est que le philosophe ne méprisait pas le TRAVAIL MANUEL, et que, dans sa pensée, tout le monde DEVAIT TRAVAILLER, l'oisiveté n'étant pas une vertu, mais la mère de tous les vices.

Socrate se plaisait à rappeler une allégorie de Prodicus, qu'il répétait avec le langage orné qui lui était propre. Il faut que nous entrions dans quelques détails au sujet de cette composition.

Il s'agit d'Hercule. Ce héros sortait de l'adolescence; il entrait dans l'âge où les jeunes gens peuvent s'engager dans le sentier du vice ou dans celui de la vertu. La Volupté vient le trouver, et il n'est pas de propos insinuants qu'elle ne tienne afin de le séduire et de le retenir au sein des plaisirs énervants. La Vertu s'avance aussi; elle combat les sophismes de sa rivale, et fait entendre au jeune héros ces nobles paroles :

« Je ne veux pas te tromper en étalant à tes yeux les charmes de la mollesse : tu n'entendras de ma bouche que la vérité, et je te montrerai les choses telles que les dieux mêmes ont voulu les établir. Tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, c'est au prix d'un travail assidu qu'ils l'accordent aux mortels. Tu veux qu'ils te soient propices, commence par les révérer ; que tes amis te chérissent, enchaîne-les par des bienfaits; qu'un pays t'honore, commence par lui être utile; que la Grèce entière célèbre ta vertu, fais que toute la Grèce te doive de la reconnaissance. *Veux-tu que la terre te prodigue ses fruits? il faut que tu l'*ARROSES DE TES SUEURS. Aimes-tu mieux devoir ta richesse à tes nombreux troupeaux? il faut que tes troupeaux reçoivent tous tes soins. Si tu recherches la gloire que procurent les combats, si tu veux rendre à tes amis la liberté, la ravir à tes ennemis ; prends les maîtres les plus expérimentés, étudie sous eux l'art de la guerre, exerce-toi pour apprendre à la mettre en pratique. Veux-tu posséder la force du corps? soumets ton corps à la raison, fatigue-le par les travaux et les sueurs de la gymnastique. » (XÉNOPHON.)

Ici la Volupté interrompt la Vertu et offre à Hercule de le conduire au bonheur par un chemin

agréable et fort court. La Vertu répond ainsi :

« Malheureuse! quel bien peux-tu connaître, de quels plaisirs peux-tu jouir, toi qui ne fais rien pour eux, qui n'attends jamais qu'ils t'avertissent de les goûter? qui éprouves les dégoûts de la satiété avant l'aiguillon du besoin, buvant toujours avant d'avoir soif, et mangeant sans éprouver jamais l'appétit? Tu ne saurais faire un bon repas sans avoir rassemblé d'habiles cuisiniers; tu ne peux boire avec plaisir, sans t'être procuré à grands frais les vins les plus exquis, sans avoir couru en été pour trouver la neige qui doit les rafraîchir. Pour toi le sommeil n'aurait pas de douceur, si tu n'étais étendue sur un lit de duvet, si tu n'étais entourée de riches rideaux, et si le travail le plus recherché n'ajoutait à ta couche un nouveau prix ; car tu ne cherches pas le sommeil pour te remettre de tes fatigues, mais parce que tu n'as rien à faire. Rejetée par les dieux, méprisée des hommes honnêtes, tu te vantes d'être immortelle ! Tes oreilles ont été privées des sons les plus flatteurs, car elles n'ont jamais entendu prononcer tes louanges : tes yeux n'ont jamais joui du plus agréable de tous les spectacles, car ils n'ont jamais pu voir une bonne action que tu aies faite. Tu parles, et tu ne peux persuader : tu éprouves le besoin, et personne ne daigne te secourir. Quel mortel dans son bon sens voudrait grossir ton cortége ! Ceux qui te suivent, débiles dans leur jeunesse, finissent par traîner une vieillesse insensée. Bien nourris dans leurs belles années et brillants d'embonpoint, ils ne connaissent pas la fatigue ; pâles et maigres dans leur vieillesse, ils la consomment dans les travaux. Rougissant sur ce qu'ils ont fait, pliant sous le poids de ce qui leur reste à faire, ils ont couru de plaisirs en plaisirs dans la fleur de l'âge et se sont réservé les peines pour les derniers temps de leur vie...

« Ceux que j'aime, ne prévenant jamais l'appétit, n'ont pas besoin d'apprêt, pour faire des repas agréables. Le sommeil a pour eux des charmes étrangers à ces hommes lâches qui ne connaissent pas la fatigue : ils se réveillent sans chagrin, et ne se livrent pas au repos quand le devoir leur impose de veiller encore. Jeunes, ils ont le plaisir d'être loués par les vieillards; vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse. Ils se ressouviennent alors avec joie de ce qu'ils ont fait; ils s'acquittent avec joie de ce

qui leur reste à faire..... O toi, mon cher Hercule ! réponds à ton illustre origine; tu vois quelle gloire et quelle félicité seront le prix de tes travaux. » (XÉNOPHON.)

C'est ainsi que Socrate, comme l'avait fait Prodicus, excite à l'activité, au courage, au *travail*, les hommes et les femmes de tous les rangs de la société, dans laquelle chacun doit remplir une fonction, et à laquelle chacun doit se dévouer dans l'intérêt de tous et dans son propre intérêt. Laissons encore parler Socrate sur le même sujet :

« Qu'est-ce que l'oisiveté ? disait-il. Je vois que les hommes sont toujours en action : car enfin les joueurs de dés, les bouffons, ne restent pas à ne rien faire; mais ils n'en sont pas moins des fainéants, car ils pourraient faire quelque chose de mieux. Quand on fait le mieux, on ne trouve pas le loisir de le quitter pour s'adonner au pire; et, si on le fait, on est bien coupable, puisqu'on ne manquait pas d'occupation.

« A quoi, lui demandait-on, l'homme doit-il s'appliquer ? — A bien faire. — Y a-t-il des principes pour faire fortune ? — Non ; car *faire fortune n'est autre chose que ne rien faire du tout. Trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune* : DEVOIR SON BONHEUR A SES SOINS, A SON TRAVAIL, c'est ce que j'appelle une bonne conduite : avoir une bonne conduite, c'est faire le bien. Je regarde comme des hommes estimables et chéris des dieux, le LABOUREUR qui travaille bien la terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'Etat qui doit à ses études de bons principes de gouvernement. *Ne rien faire, ou ne faire rien d'utile, c'est être indigne de plaire aux dieux.* » (XÉNOPHON.)

Tous les vrais philosophes, nous le ferons plus tard ressortir avec plus de force, sont les amis du peuple, du travail, et les ennemis de l'oisiveté. Ils sont aussi les amis de la tempérance; écoutons parler Socrate à ce sujet :

« Ne regardez-vous pas, mon cher Euthydème, la li-

berté comme le plus beau, le plus grand de tous les biens pour l'Etat et pour les particuliers? — Je n'en connais pas de plus estimable. — Celui qui se laisse dominer par la volupté, et qu'elle empêche de faire de belles actions, vous paraît-il libre? — Je ne crois pas qu'on puisse l'être moins. — Le pouvoir de bien faire est peut-être ce que vous appelez la liberté, et vous regardez comme une servitude d'entretenir en nous-mêmes des maîtres qui nous ravissent ce pouvoir? — Voilà précisément ma pensée. — Ainsi les hommes intempérants ne sont à vos yeux que des esclaves? — Je les regarde absolument comme tels, et à bien juste titre. — Croyez-vous que les intempérants en soient quittes pour ne pouvoir faire le bien? Ne pensez-vous pas qu'ils soient forcés de commettre bien des choses honteuses? — Je ne les crois pas moins fortement poussés vers la honte que détournés du bien. — Que pensez-vous des maîtres qui défendent le bien, qui ordonnent le mal? — Que ce sont les plus méchants de tous les maîtres. — Et quelle est la pire de toutes les servitudes? — Celle qui nous soumet aux plus méchants maîtres.

«—Les *intempérants* sont donc entraînés à la plus cruelle *servitude?* — C'est ce qu'il me semble. — Ne vous semble-t-il pas aussi que l'intempérance arrache les hommes à la sagesse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans les désordres les plus contraires à la sagesse ; que toujours excitant au plaisir, elle défend de se livrer à rien d'utile, d'en occuper même sa pensée; qu'elle ôte enfin aux malheureux dont elle s'empare toutes les facultés de l'esprit? Souvent ils connaissent le bien et le mal, et c'est le mal qu'elle les force à choisir! — Cela est vrai. — Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérants, car rien n'est plus opposé que les actions de la prudence et celles de la débauche. — C'est une vérité dont il faut convenir. — Est-il rien qui, plus que la débauche, nous détourne de la décence et du devoir? — Rien, assurément rien. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui est utile, qui nous force à nous occuper tout entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous servir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence; un tel vice n'est-il pas le plus funeste de tous les maux? — Il n'en est point de plus pernicieux. — N'est-il pas évident que la tempérance

produit des effets absolument contraires à ceux de la débauche? — Cela doit être. — Et le contraire de tant de maux n'est-il pas un bien? — Certainement. — Il faut donc que la tempérance soit pour les hommes le plus grand des biens? — Cela est manifeste.

« — N'avez-vous jamais pensé une chose? — Laquelle? — C'est qu'on dirait que l'intempérance peut seule nous conduire au plaisir, et qu'elle est absolument incapable de nous le procurer; c'est que la tempérance nous y mène bien plus sûrement, et qu'elle est même la vraie source de la pure volupté. — Comment cela? — C'est que l'intempérance qui ne nous permet pas d'endurer patiemment la faim, la soif, les veilles, la privation des plaisirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose. Pourquoi trouve-t-on du plaisir à contenter la soif ou l'appétit, à se livrer au repos, au sommeil, aux caresses de l'amour? C'est qu'on a eu le courage d'en supporter le besoin : c'est qu'on a été préparé par les rigueurs de la privation à goûter tous les charmes de la jouissance. La tempérance seule nous apprend à supporter le besoin; seule elle peut nous faire connaître le véritable plaisir. — Tout ce que vous venez de dire est d'une vérité sensible.

« — C'est elle aussi, c'est la tempérance qui nous fait connaître le vrai bien, la véritable beauté; qui nous apprend à perfectionner notre corps, à bien conduire notre maison; c'est par elle que nous devenons capables de servir nos amis, notre patrie; c'est elle qui nous soumet nos ennemis; elle enfin à qui nous devons nos plus grands avantages et la plus inaltérable volupté. Voilà les fruits que nous offre la tempérance, et qui sont refusés à la débauche. — Eh! n'est-il pas bien juste d'en être privé, quand on n'a rien fait pour mériter de les recueillir, quand on ne s'est occupé qu'à saisir de trompeuses délices qui viennent se présenter d'elles-mêmes.

« — Vous ne croyez-donc pas, Socrate, qu'un homme qui se laisse maîtriser par les plaisirs des sens soit capable d'aucune vertu? — Et quelle différence mettez-vous, mon cher Euthydème, *entre le débauché et l'animal stupide?* Comment distinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ses regards vers le bien, ne cherche que la volupté, ne vit et n'agit que pour elle? Il n'est donné qu'à l'homme

tempérant de discerner ce qu'il y a de bien dans toutes les choses, de les distinguer entre elles par le secours du raisonnement et de l'expérience, de faire toujours le meilleur choix, et de s'abstenir constamment du mal. C'est ainsi que se forment les hommes honnêtes, les hommes vraiment heureux, les seuls dignes de vivre avec leurs semblables. » (XÉNOPHON.)

Voilà comment s'entretenait Socrate sur la tempérance. Les paroles qu'il a fait entendre sont excellentes et le sujet semble épuisé; cependant, nous voulons reproduire un autre entretien qu'il eut avec Antiphon : il roule également sur la tempérance, la sobriété et le travail. Nous y trouvons, en outre, des détails fort intéressants sur la manière de vivre du philosophe, et ce sont ces détails surtout qui nous déterminent à le reproduire. Le voici :

« Je croyais, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devaient être les plus heureux des hommes; mais il me semble que vous avez tiré un parti tout contraire de la sagesse. A la manière dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne resterait pas chez son maître. Vous vous contentez des mets les plus grossiers et des plus viles boissons. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les saisons; et vous n'avez ni chaussure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit; quand on le possède, il donne le moyen de vivre avec plus d'agrément et de décence : vous, vous refusez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs disciples suivent leur exemple; si vous faites de même, vous pouvez vous vanter d'être le premier maître du monde pour enseigner l'art de se rendre malheureux.

« Je le vois bien, mon cher Antiphon, lui répondit Socrate; ma vie vous paraît triste, et je gage que vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyons donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. D'abord ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir leurs engagements; car c'est à cette condition qu'on leur donne un *salaire*. Pour moi qui ne reçois rien, je ne

suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent.

« Vous méprisez la manière dont je me nourris; est-ce que mes aliments sont moins sains que les vôtres? est-ce qu'ils me donnent moins de force? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus chers? Serait-ce enfin que les mets qui vous nourrissent sont plus agréables à votre palais que les aliments dont je vis ne flattent le mien? ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, et que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas.

« On change d'habits pour se garantir successivement du chaud et du froid; on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid? m'avez-vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un? avez-vous vu que mes pieds fussent blessés et ne me permissent pas d'aller où je voulais? Ne savez-vous donc pas que ceux qui ont reçu de la nature un corps faible deviennent cependant bien plus forts dans les travaux auxquels ils se sont exercés que ceux qui n'ont pas cultivé le même genre d'exercice? Croyez-vous que j'aurais fait perdre à mon corps l'habitude de supporter les privations et les fatigues, et que je n'y résisterais pas bien plus aisément que vous qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin?

« Si je ne suis pas l'esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause? C'est que je connais d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant où l'on en jouit, et qui promettent des douceurs inaltérables.

« Vous savez qu'on ne peut embrasser gaîment une entreprise dont on n'espère aucun succès; mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on ne craint pas de perdre les fruits de ses peines. Eh! la volupté la plus pure, à votre avis, n'est-ce donc pas d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, et qu'on aura des amis plus vertueux? Cette espérance fait mon bonheur.

« S'il faut servir ses amis, sa patrie, qui sera plus en état de le faire? Sera-ce celui qui vit comme moi ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le

bonheur ? Qui supportera mieux les fatigues de la guerre ? qui défendra plus constamment une ville assiégée ? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qui ne peut vivre que des mets les plus recherchés ?

« Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appelez le bonheur ; et moi je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, et qu'avoir besoin de peu de chose, c'est approcher de ce bonheur suprême. Si rien n'est plus parfait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection. » (Xénophon.)

Les raisonnements de Socrate ne peuvent plaire aux sybarites, aux énervés, mais ils n'en sont pas moins profitables à ceux qui veulent les méditer.

Ce philosophe, qui recommandait le travail, la tempérance, l'économie, n'en repoussait pas avec moins de force pour cela l'avarice, l'égoïsme, et ces hommes polis et froids, incapables de dévouement, de sacrifices, pour lesquels le titre d'ami n'est qu'un mot sans conséquence, et qui préfèrent, en réalité, leur propre personne, leur propre richesse, à l'univers entier. Ce ne sont pas ces hommes-là qu'il faut choisir pour amis, et voici comment raisonne Socrate à cet égard :

« Que croyez-vous qu'on doive considérer, mon cher Critobule, quand on veut se procurer un digne ami ! ne faut-il pas d'abord qu'il sache commander à la sensualité, à l'amour, à la volupté, au sommeil, à la paresse ? car s'il se laisse dominer par les vices, il est incapable de rien faire d'utile pour lui-même : quel avantage pourrait donc en espérer un ami ? — Aucun sans doute, dit Critobule. — Mais s'il aime la dépense, s'il n'a jamais assez, s'il emprunte sans cesse à ses voisins sans pouvoir jamais rendre ; s'il se pique quand on refuse de lui prêter, ne trouvez-vous pas que ce sera un ami fort à charge ? — Assurément. — Ce ne sera donc pas lui que vous choisirez ? — Dieu m'en garde ! — Cherchons-en donc un qui

soit meilleur ménager. Mais s'il ne pense qu'à l'argent, est peu sûr en affaires, aime beaucoup à recevoir et point du tout à donner? — Je crois que cet ami-là serait encore pire que l'autre.

« Et celui qui, toujours animé du désir d'augmenter sa fortune, ne fera jamais rien qu'il ne voie quelque chose à gagner? — Je n'en ferai pas mon ami, car à quoi me serait-il bon? — Et que dirons-nous du brouillon toujours prêt à faire à son ami une foule d'ennemis? — Que c'est un monstre qu'on doit fuir. — Et de l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup à recevoir des services, et qui n'en sait jamais témoigner sa reconnaissance? — Que ce serait encore un ami fort inutile.— Mais comment donc nous y prendre pour nous faire un ami?

« — Il faut qu'il soit tout le contraire des gens que nous venons de dépeindre : ennemi de la mollesse et de la sensualité, sûr en affaires, fidèle à sa parole, incapable de recevoir un service sans en marquer sa reconnaissance; un tel homme ne peut manquer d'être utile à ses amis. » (Xenophon.)

On sait quelles sont les pensées de Socrate sur le travail, sur les vertus qui conviennent à l'homme; voici maintenant des raisonnements sur les matières les plus élevées! c'est de Dieu et des ouvrages de Dieu qu'il s'agit :

« — Daignez me répondre, mon cher Aristodème : Y a-t-il quelque personne dont vous admiriez les talents? — Sans doute, répondit Aristodème. — Voudriez-vous bien me les nommer? — J'admire surtout Homère dans la poésie épique, Mélanippe dans le dithyrambe, Sophocle dans la tragédie, Polyclète dans la statuaire, et Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouvez-vous les plus admirables, de ceux qui font des figures dénuées de mouvement et de raison, et de ceux qui produisent des êtres animés et qui leur donnent la faculté de penser et d'agir? — Ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres sont l'ouvrage d'une intelligence et non pas du hasard. — Mais supposons des ouvrages dont on ne puisse con-

naître la destination, et d'autres dont on aperçoive manifestement l'utilité : lesquels regarderez-vous comme la création d'une intelligence, ou comme le produit du hasard? — Il faudra bien attribuer à l'intelligence les ouvrages dont on sentira l'utilité. — Ne vous semble-t-il donc pas que celui qui a fait les hommes dès le commencement, leur a donné les organes des sens parce que ces organes leur sont utiles ; des yeux, pour qu'ils eussent la perception des objets visibles ; des oreilles, pour qu'ils pussent entendre les sons? à quoi nous serviraient les odeurs si nous n'avions pas de narines? et sans un palais capable de recevoir les sensations qu'excitent en nous les saveurs, comment aurions-nous quelque idée de leur douceur ou de leur âcreté?

« Notre vue est délicate : Ne reconnaissez-vous pas l'œuvre de la Providence dans ces paupières qui lui servent de portes? elles s'ouvrent quand il nous plaît de faire usage de nos yeux ; elles se baissent quand nous nous abandonnons au sommeil. Les vents auraient pu offenser nos prunelles : mais les cils sont comme des cribles qui les défendent; et les sourcils s'avançant en forme de toit au-dessus de nos yeux, ne permettent pas que la sueur les incommode en découlant de notre front.

« Parlerai-je de l'ouïe, qui reçoit tous les sons et ne se remplit jamais? Chez tous les animaux les dents antérieures sont tranchantes, et les molaires achèvent de broyer les aliments qu'elles reçoivent déjà tout coupés des incisives. La bouche est destinée à recevoir ce qui excite l'appétit de l'animal : c'est la Providence qui l'a placée près des yeux et des narines. Comme nos déjections inspirent le dégoût, elle en a éloigné les canaux et les a placés aussi loin qu'il est possible des plus délicats de nos sens.

« Eh quoi! lorsque ces ouvrages sont faits avec tant d'intelligence, vous doutez qu'ils soient le fruit d'une intelligence? — Je sens qu'en les considérant sous ce point de vue, il faut reconnaître l'œuvre d'un sage *ouvrier*, animé d'un tendre amour pour ses ouvrages. — Ajoutons qu'il a imprimé dans les pères l'amour de se reproduire dans leurs enfants; dans les mères, le besoin de les nourrir ; dans tous les animaux le plus grand désir de vivre, la plus grande crainte de mourir. Pouvez-vous

méconnaître les soins d'un ouvrier qui voulait que les animaux existassent? Ne croyez-vous pas avoir vous-même une intelligence? Et vous ne croirez pas qu'il existe de l'intelligence hors de vous... Embrassez en imagination l'étendue de la terre; votre corps n'en occupe qu'une faible partie : j'en dis autant de l'humidité et des autres éléments dont vous êtes formé. Tous sont immenses; mais une portion presque insensible de ces éléments compose votre corps : et vous croyez avoir eu le bonheur d'enlever toute l'intelligence! Et tant d'œuvres magnifiques, innombrables, cet ordre si sublime, tout cela vous semble l'ouvrage d'un aveugle hasard ! — Il faut bien que j'en convienne, car enfin je ne vois pas les ouvriers qui ont produit ces chefs-d'œuvre, et je connais les artisans qui ont fait les ouvrages que je vois sur la terre. — Vous ne voyez pas non plus votre esprit qui gouverne votre corps : dites donc aussi que vous faites tout par hasard, et rien avec intelligence. — Mais je ne méprise pas la divinité, mon cher Socrate; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — Cependant plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous accorde, plus il vous convient de la révérer. — Soyez persuadé que je ne négligerais pas les dieux, si je croyais qu'ils prissent quelque intérêt à ce qui regarde les hommes. — Ils n'en prennent donc pas, eux qui nous ont accordé, comme aux autres animaux, le goût, la vue, l'ouïe, mais qui n'ont permis qu'à nous seuls de lever la face vers le ciel! Par ce bienfait, nous voyons plus loin, nous regardons plus facilement au-dessus de nos têtes, nous prévenons plus sûrement les dangers. Ils ont attaché les autres animaux à la terre, et ne leur ont donné que des pieds pour changer de place : c'est à nous seuls qu'ils ont accordé des mains, et elles nous rendent bien supérieurs à tous les autres animaux. Tous ont une langue; mais la nôtre seule, par ses divers mouvements combinés avec les lèvres, articule tous les sons et fait connaître aux autres toutes nos volontés...

« Peu contents de nous avoir témoigné leur bonté dans la conformation de nos corps, les dieux ont voulu nous donner l'âme la plus parfaite. Quel est l'animal dont l'âme connaisse l'existence des dieux, auteurs de toutes les beautés, de toutes les merveilles que nous admirons? Quel au-

tre animal ADORE les dieux? Quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, les rigueurs opposées des saisons, guérir les maladies, augmenter ses forces par l'exercice, ajouter à ses connaissances par le travail, se rappeler au besoin ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a appris? Ne voyez-vous donc pas clairement que les hommes sont comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils sont faits pour les commander par la conformation de leur corps et par la supériorité de leur âme.

« L'animal qui aurait les pieds du bœuf et l'intelligence de l'homme, aurait les mêmes volontés que nous sans pouvoir les remplir. Accordez-lui les mains de l'homme et privez-le de l'intelligence, il ne sera pas moins borné. Vous réunissez ces deux avantages dignes de tant de reconnaissance, et vous vous croyez négligé par les dieux! Que faut-il donc qu'ils fassent pour vous persuader qu'ils s'occupent de vous? — Qu'ils m'envoient, comme vous dites qu'ils le font, des conseillers pour m'apprendre ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Eh quoi! quand ils répondent aux Athéniens qui consultent leurs oracles, ne vous parlent-ils pas à vous-même? Ne vous parlent-ils pas quand, par des prodiges, ils témoignent leurs volontés aux Grecs, quand ils les manifestent à tous les hommes? ils n'exceptent donc que vous? vous seul n'êtes donc point l'objet de leurs soins.

« Quoi! nous pensons que les dieux peuvent récompenser et punir; eux-mêmes nous ont inspiré cette pensée; et vous croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir! Vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces récompenses! Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus ancien et de plus sage sur la terre, les villes, les nations, se distinguent par la piété? Ne voyez-vous pas que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux?

« *O bon et honnête homme! sachez que votre* ESPRIT, *tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la* SAGESSE *qui vit dans tout ce qui existe gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et* L'ŒIL DE DIEU *même ne pourra tout embrasser! Votre* PENSÉE *peut en même temps s'occuper des événements dont vous êtes té-*

moin et des affaires de l'Egypte et de la Sicile, et l'esprit de DIEU *ne pourra s'occuper à la fois de tout l'univers!*

« C'est en rendant des services aux hommes que vous reconnaissez s'ils veulent bien eux-mêmes vous en rendre; c'est en les obligeant que vous voyez s'ils sont disposés à vous obliger à leur tour; c'est en les consultant que vous apprenez s'ils ont de la prudence : révérez donc les dieux: c'est à ce prix qu'ils daigneront vous éclairer sur ce qu'ils n'ont pas soumis à notre faible raison. Vous reconnaîtrez alors que LA DIVINITÉ *voit tout d'un seul regard, qu'elle entend tout, qu'elle est partout et qu'elle prend soin de tout ce qui existe.* » (Xénophon.)

Je demande s'il est possible de parler plus simplement, plus grandement, plus profondément de la divinité, et de prouver avec plus de force et de clarté la prédominance de l'âme sur la matière? Pour compléter cet enseignement, reproduisons l'entretien dans lequel Socrate expose si éloquemment à Euthydème, qui lui répond brièvement, les bienfaits que les dieux accordent aux hommes. Que le lecteur pèse bien ceci; rien de plus beau ! de plus frappant ! de plus instructif !

« Nous avons besoin de la lumière, et les dieux nous la donnent. — Sans elle nous aurions des yeux, et nous serions comme des aveugles. — Nous avons besoin de repos, et ils nous donnent la nuit, dont le silence et l'obscurité nous engagent si doucement à nous livrer au sommeil. — Ce présent est bien digne encore de notre reconnaissance. — Le soleil est lumineux; il nous indique les heures, il éclaire à nos yeux tous les objets. La nuit est obscure; elle ne peut rien nous découvrir : mais les dieux l'ont fait briller de la lumière des astres, qui nous indique les heures de la nuit, et nous permet de ne pas la passer tout entière dans l'inaction.

« Nous avons besoin de nourriture : les dieux ordonnent à la terre de nous la prodiguer; ils ont marqué les saisons convenables à ses productions; ils ont voulu qu'en satisfaisant le besoin, elles nous fissent encore éprouver

le plaisir. — C'est donner aux hommes une marque bien sensible de leur amour. — L'eau doit être regardée comme l'un de leurs dons les plus précieux. C'est par elle que la terre et les saisons enfantent toutes les substances qui nous sont nécessaires, et fournissent à leur accroissement: elle contribue à notre nourriture; mêlée avec nos aliments, elle en rend l'apprêt et l'usage plus faciles, elle leur prête plus de délicatesse et de salubrité. Comme elle nous sert à un grand nombre d'usages, les dieux nous l'ont accordée avec profusion. — Nouveau témoignage de leur providence.

« — Ils nous ont donné le feu, par qui nous bravons les rigueurs du froid: il nous éclaire dans l'obscurité, nous l'employons dans tous nos arts, nous le faisons servir à tous nos besoins. Sans nous égarer dans de longs détails, le feu n'entre-t-il pas dans les plus belles et les plus utiles inventions des hommes? — C'est encore un bienfait des dieux.

« Eh! reconnaissons-nous moins leur bonté dans le soleil? Cet astre retourne vers nous à la fin de l'hiver, mûrit sur son passage les productions de la terre, dessèche celles dont la saison est écoulée : et, après avoir rendu ce service, il ne nous approche pas de trop près; mais il retourne sur ses pas, comme s'il craignait de nous offenser par l'excès de sa chaleur. Parvenu à cette distance où nous sentons nous-mêmes qu'un froid plus rigoureux nous ferait périr, il cesse de s'éloigner davantage, et recommence sa carrière jusqu'à ce qu'il ait atteint cette région du ciel où sa chaleur vivifiante rend plus sensibles ses bienfaits. — Il semble que tant de merveilles ne soient opérées qu'en faveur de l'homme. — Il est encore certain que si les grandes chaleurs et les froids rigoureux se succédaient avec rapidité, nous n'aurions pas la force d'en supporter les excès : mais le soleil s'avance vers nous si lentement, il s'en éloigne avec tant de lenteur, que nous passons, sans même le sentir, par les extrémités opposées de la chaleur et du froid.

« — Tant de merveilles me font douter si les dieux ont d'autre objet que de répandre sur nous leurs faveurs. Une seule difficulté m'arrête; c'est que les autres animaux partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh! n'est-il pas manifeste qu'ils naissent, qu'ils sont nourris pour les hom-

mes? Quelle autre créature tire une aussi grande utilité que l'homme, des chèvres, des brebis, des chevaux, des bœufs et des autres animaux? Il me semble même que nous en faisons un plus grand usage que des végétaux : ils ne servent pas moins à notre nourriture; ils ne servent pas moins à mille usages différents. On trouve même bien des hommes qui ne se nourrissent pas des productions de la terre, mais de lait, de fromage et de chair. Nous apprivoisons, nous domptons les animaux les plus utiles; nous les forçons à nous prêter leurs secours dans les combats, nous en faisons enfin nos esclaves. — J'en conviens avec vous; car je vois que les animaux qui ont bien plus de force que l'homme se soumettent à son empire, et lui rendent les services qu'il lui plaît d'exiger d'eux.

«—Mais comment pourrions-nous jouir des ouvrages des dieux, de ces ouvrages à la fois si utiles, si beaux, si variés, s'ils ne nous avaient pas accordé des sens capables de recevoir les différentes perceptions que ces merveilles excitent en nous? Sans le secours de nos sens, comment pourrions-nous profiter des biens que le ciel nous a départis?

« Les dieux ont imprimé en nous l'intelligence : c'est par elle que nous raisonnons sur les objets soumis à nos sens, que nous en conservons l'image dans notre mémoire, que nous jugeons de leur utilité, que nous trouvons l'art de les appliquer à notre usage et d'éviter les maux qu'ils pourraient nous faire éprouver.

« Entre tant de bienfaits, oublierai-je le don de la parole? Par elle nous nous communiquons des avantages réciproques, nous nous donnons des instructions mutuelles, nous établissons des lois, nous gouvernons des empires. — Non, il n'est pas possible de méconnaître les tendres soins que les dieux ont pris de l'espèce humaine....

« — Vous reconnaîtrez, mon cher Euthydème, que je ne vous ai pas trompé, si, content d'admirer les dieux dans leurs ouvrages, de les adorer, de les révérer, vous n'attendez pas qu'ils se manifestent visiblement à vos regards. *C'est par leurs ouvrages que les dieux se montrent aux mortels. Toutes les divinités nous prodiguent les biens dont nous jouissons, mais elles ne paraissent pas à nos yeux pour nous les prodiguer.* LE DIEU SUPRÊME, CELUI QUI A FAIT ET QUI DIRIGE LE MONDE, ce monde en qui se *réunissent*

tous les biens et toutes les beautés ; le DIEU *qui, pour notre usage, maintient les œuvres de la création dans la fleur de la jeunesse et dans une vigueur toujours nouvelle, qui les force d'obéir à ses ordres avec plus de promptitude que la pensée, et qui leur défend de s'égarer jamais ; ce* DIEU *se manifeste à nous par sa puissance, mais il ne se montre pas lui-même à nos yeux.*

« Les ministres même de la divinité se dérobent à nos regards. Le soleil répand sa clarté sur toute la nature ; mais il ne nous permet pas d'arrêter curieusement sur son disque nos regards téméraires, et l'on ne peut, sans être privé de la vue, avoir l'audace de le fixer. La foudre est lancée du haut des cieux ; elle brise tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit ni quand elle se précipite, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire : nous sentons la présence des vents, nous voyons leurs effets ; nous ne pouvons les voir eux-mêmes. Si dans notre faible nature quelque chose approche de celle des dieux, c'est notre AME sans doute : *nous sentons qu'elle règne en nous ; mais nous ne pouvons la voir. Gardez-vous bien de mépriser les substances invisibles, reconnaissez leur puissance par leurs effets, et révérez la* DIVINITÉ. » (Xénophon.)

Que cela est beau ! Combien les paroles de Socrate et les brèves réponses d'Euthydème font impression !... Puisse mon lecteur en lisant ce magnifique entretien éprouver le même bonheur que j'éprouve en le transcrivant : il sera heureux...

Il n'est pas d'objet dont Socrate ne traite : c'est de Dieu, de l'âme, du gouvernement, de la morale, de la peinture, de la sculpture, de l'industrie, et sur toutes choses il donne d'excellents conseils. Socrate s'entretient avec tout le monde ; il pénètre avec plus de plaisir dans l'échoppe de l'artisan que dans le palais de l'homme puissant ; et partout il répand ses connaissances, partout il excite la plus vive attention. Non, il n'est pas de sujet qui ne lui

soit familier!... Faisons encore quelques citations, et voyons d'abord comment il traite des rois :

« Pour être roi, il ne suffit pas de porter un sceptre, d'avoir réuni les suffrages d'une nation, d'avoir été favorisé par le sort, d'être monté sur le trône par la force ou par la ruse : C'EST LA SCIENCE DE RÉGNER QUI FAIT SEULE LES ROIS.

« On convient que le devoir d'un souverain est d'ordonner ce qui est utile de faire; celui des sujets, d'obéir : Mais il n'en faut pas conclure que les rois n'aient pas besoin de conseils. S'il se trouve dans un vaisseau un homme plus habile que les autres, il nous donne des ordres; les matelots et le pilote lui-même ne refusent pas de les suivre. Le maître d'un champ suit les lumières de son laboureur qui en sait plus que lui; les malades obéissent aux médecins; ceux qui veulent s'exercer, aux maîtres d'exercices. Pour oser prendre sur soi de diriger ses propres affaires, il faut se sentir les connaissances qu'elles exigent : manquent-elles? on obéit aux habiles gens qu'on peut rencontrer : on les mande souvent de fort loin pour se mettre à leurs ordres, pour faire ce qu'ils prescrivent. Les femmes elles-mêmes commandent aux hommes dans les travaux qui conviennent à leur sexe, parce qu'elles s'y connaissent, et que les hommes n'y entendent rien. » (Xénophon.)

Si l'on objecte à Socrate qu'un tyran est libre de ne pas suivre les bons avis qu'on lui donne :

« A quel prix, répond-il, lui est-il permis de ne pas les suivre? Ne voyez-vous pas que la punition est toute prête, quand il refuse de les écouter? Rejette-t-il un sage conseil? il fait des fautes, et il n'en peut faire aucune sans en être puni.

« Il peut ôter la vie au plus sage de ses conseillers : cela est vrai, mais en donnant la mort à ceux qui lui prêtent le plus ferme appui, croyez-vous qu'il ne soit pas puni? Croyez-vous même qu'il le soit légèrement? Trouvera-t-il sa sûreté dans une telle conduite? Non, elle ne peut qu'entraîner sa ruine. » (Xénophon.)

Nous avons beaucoup puisé dans *les entretiens de*

Socrate, publiés par Xénophon, empruntons à Platon, un autre de ses disciples, les paroles suivantes du grand philosophe, relatives à la noblesse de race :

« Quant à ceux qui vantent la NOBLESSE et disent qu'un homme est bien né, parce qu'il peut compter sept aïeux riches, je pense que de tels éloges viennent de gens qui ont la vue faible et courte, que leur ignorance empêche d'embrasser l'ensemble des choses, et de calculer que chacun de nous a des milliers d'aïeux et d'ancêtres, parmi lesquels il se trouve souvent une infinité de riches et de pauvres, de rois et d'esclaves, de Grecs et de barbares.... Il rit de ce qu'on ne peut réfléchir à tout cela, ni se délivrer de ces vaines et folles pensées. »

On voit, d'après Platon, combien Socrate faisait peu de cas de la prétendue noblesse de race; il en fait encore moins des faux dévots qui, prétendent plaire à Dieu sans faire rien d'utile pour le reste des humains.

« Il n'est pas dans la nature des dieux, disait-il, de se laisser corrompre par des présents comme un avide usurier, et nous serions insensés de prétendre, par là, nous rendre à leurs yeux plus agréables que les Lacédémoniens. En effet, *ce serait une chose grave que les dieux eussent plus égard à nos dons et à nos sacrifices qu'à notre âme pour distinguer ceux qui sont saints et justes. Mais non, ils ont égard, selon moi, bien plus à l'âme qu'aux processions et aux sacrifices somptueux*; car, ce dernier hommage, rien n'empêche les particuliers et les États les plus coupables envers les hommes et les dieux de l'offrir chaque année. Aussi les dieux incorruptibles méprisent toutes ces choses, comme le Dieu même et son *prophète* l'ont déclaré. *Il y a donc bien de l'apparence que les dieux et les hommes sensés honorent avant tout la justice et la sagesse. Or, il n'y a de vraiment justes et de vraiment sages que ceux qui, dans leurs paroles et dans leurs actions, savent s'acquitter de ce qu'ils doivent aux dieux et aux hommes.* » (Platon.)

Par ces paroles libres, franches, vraies, Socrate se

fit de nombreux ennemis : il déplut aux grands auxquels il contestait la légitimité de leur noblesse; il choqua les prêtres en proclamant que les bonnes œuvres étaient préférables aux pratiques vaines de religion ; il irrita une foule de pédants qu'il confondait sans peine ; il blessa les riches, les grands, en faisant figurer dans ses discours et ses comparaisons les artisans et le travail, et en avançant avec fermeté que les fils des politiques les plus illustres ne valaient pas mieux que les fils des cordonniers et des autres travailleurs.

Il se trouvait alors, à Athènes, un auteur de génie, mais très méchant, très aristocrate, ennemi de tout homme populaire : c'était Aristophane. Cet auteur prit Socrate à partie, il le joua dans ses comédies, et lui attribua tous les vices, tous les travers qu'il put imaginer. Il appelle Socrate le pontife des niaiseries les plus subtiles ; il lui fait dire qu'il n'y a pas de Dieu ; il lui prête les pensées les plus immorales, les plus obscènes ; il l'accuse de larcin ; il le traite de charlatan lui ainsi que ses disciples ; il le dénigre et le calomnie aux yeux de toute une population (424 av. J.-C.).

Comme Socrate causait avec le même plaisir sur les places, dans les promenades, et dans les maisons des puissants ; comme il avait pour auditeurs tous ceux qui voulaient l'entendre, et par conséquent une multitude de gens du peuple ; comme l'aristocratie l'avait emporté, qu'elle était au pouvoir, le philosophe lui parut extrêmement dangereux. A peine les trente tyrans étaient-ils en possession de

l'autorité, qu'ils lancèrent un décret contre la liberté de la parole : ce décret concernait particulièrement Socrate. Mais Socrate ne s'en émut pas; il se permit même d'en rire : il disait à cette occasion : qu'il serait étonné que le gardien d'un troupeau qui détruirait une partie du bétail et rendrait l'autre plus maigre, eût la prétention de passer pour un bon berger.

Les allusions de Socrate étaient comprises de la faction usurpatrice et la blessait profondément.

Critias et Chariclès, les plus éminents et les plus influents d'entre les usurpateurs, appelèrent Socrate auprès d'eux, lui montrèrent leur loi et lui défendirent avec menace d'avoir dorénavant des entretiens avec la jeunesse (404 av. J.-C.). Xénophon dit :

« Socrate leur demanda s'il lui était permis, du moins, de leur faire certaines questions sur les choses qui lui étaient interdites et qu'il ne comprenait pas : ils le lui permirent. Je suis prêt, leur dit-il, à me soumettre aux lois : mais je crains de pêcher par ignorance, et je voudrais savoir bien clairement, de vous-mêmes, ce que vous entendez en défendant DE PROFESSER L'ART DE LA PAROLE. Avez-vous en vue ce qui se dit de bien ou ce qui se dit de mal? Si votre défense porte sur ce qui se dit de bien, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire : Défendez-vous seulement ce qui se dit de mal? Je vois qu'il faut travailler à bien parler. Alors Chariclès s'emportant : Puisque tu ne nous entends pas, Socrate, nous allons t'ordonner quelque chose de plus clair : c'est de n'avoir aucun entretien avec les jeunes gens de quelque façon que ce soit.

« Pour qu'il ne reste aucune équivoque, dit Socrate, et que je ne m'écarte pas de ce qui m'est prescrit, indiquez-moi bien à quel âge vous fixez le terme de la jeunesse.—A l'âge, dit Chariclès, où les hommes ont acquis toute leur prudence, à l'âge enfin où il est permis d'entrer au sénat : ainsi ne parle pas aux jeunes gens au-dessous de trente ans.

« Mais, reprit Socrate, si je veux acheter quelque chose et que le marchand n'ait pas encore trente ans accomplis, pourrai-je lui dire au moins : Combien cela ?— On te permet, dit Chariclès, de faire cette question : mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais fort bien, et voilà les conversations qui te sont interdites. — Ainsi je n'oserai pas répondre à un jeune homme qui m'interrogera sur des choses que je saurai fort bien. S'il me demande, par exemple : où demeure Chariclès ? où demeure Critias ? — Tu peux répondre à cela, lui dit Chariclès. — Oui, reprit Critias ; mais souviens-toi bien, Socrate, de faire entrer dans tous tes discours : les CORDONNIERS, les MAÇONS, les CHAUDRONNIERS ; aussi bien je crois qu'ils sont fort las d'être toujours mêlés dans tes propos.— Il faudra sans doute aussi, répondit Socrate, que je renonce aux conséquences que je tirais de leurs professions, et qui m'aidaient à faire mieux sentir ce que c'est que la justice, la piété, toutes les vertus ?—Précisément, répliqua Critias; et renonce même à parler *des gardiens de troupeaux*, sans quoi tu pourrais bien trouver du déchet dans ton bétail. »

Critias et les autres tyrans ne tardèrent pas à être chassés; le gouvernement populaire fut relevé; mais les calomnies contre Socrate avaient tellement pénétré dans les esprits, elles continuèrent tellement à s'accroître, que le plus sage des hommes passa pour un monstre, et qu'il finit par être décrété d'accusation (400 av. J.-C.).

Les trois accusateurs publics de Socrate furent : Anytus, Lycon et Mélitus. Le premier agissant au nom du peuple et des magistrats, le second pour les orateurs, le troisième pour les poètes. Les prêtres jouèrent sans doute dans ce drame un rôle important. Chacun dressa son acte d'accusation. Celui de Mélitus, que nous trouvons dans Diogène Laërce, est ainsi conçu :

« Mélitus, fils de Mélitus de Lampsaque, charge « Socrate, natif d'Alopèce, fils de Sophonisque, des « crimes suivants : *Il viole la sainteté des lois,* EN « NIANT L'EXISTENCE DES DIEUX RECONNUS PAR LA « RÉPUBLIQUE, *et en en mettant de nouveaux à leur « place.* IL CORROMPT AUSSI LA JEUNESSE. *Il ne peut « expier ces crimes que par la mort.* »

Xénophon nous apprend qu'Hermogène, fils d'Hipponicus, ami de Socrate, voyant que le philosophe ne s'occupait nullement de son procès, vint le prier de ne pas se montrer insouciant à ce point. Reproduisons leur entretien :

«Socrate, ne devrais-tu pas songer à ton apologie?—Quoi donc! tu ne vois pas que je m'en suis occupé toute ma vie, répondit le sage.—Comment cela?— En ne commettant jamais d'injustice. Voilà, selon moi, ma plus belle défense. — Ignores-tu donc combien d'innocents ont péri victimes de leur fierté devant les tribunaux athéniens, tandis que bien souvent, ou attendris par des supplications, ou séduits par les prestiges de l'éloquence, les juges ont absous des criminels? — Eh bien! je te le jure, deux fois j'ai voulu m'occuper de cette apologie, deux fois mon génie s'y est opposé.—Ce que tu dis là m'étonne.— Quoi! tu es surpris que DIEU juge qu'il m'est avantageux que je finisse! ignores-tu donc que je puis défier qui que ce soit de prouver qu'il ait vécu plus irréprochable que moi, puisque j'aurai su, idée consolante! que toute ma vie j'ai été religieux et juste! Fort de mon suffrage, j'aurai vu encore mes disciples me rendre la même justice; au lieu que si ma carrière se prolonge, je serai contraint de payer mon tribut à la vieillesse. Ma vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible; je serai plus lent à comprendre : ce que j'ai appris s'oubliera facilement. Si je viens à m'apercevoir de ce déclin, et à me déplaire à moi-même, quel attrait aura pour moi la vie?

« Cependant, Hermogène, je te le jure, cette considération ne m'empêchera pas même un instant de songer à mon

apologie, mais si, en parlant à mes juges de tous les avantages que je crois tenir de la bienveillance des dieux et des hommes, si en manifestant, à mes juges, mon opinion sur ma personne, j'ai le malheur de leur déplaire, alors je préfère la mort à une existence qui deviendrait humiliante dès que je les aurais suppliés de me prolonger une vie plus affreuse que la mort. »

Socrate comparut enfin devant ses juges; ils étaient au nombre de plus de cinq cents, tirés au sort parmi tous les habitants d'Athènes. Lysias, le célèbre orateur, avait préparé une belle défense en faveur de l'accusé. Socrate ne voulut pas qu'elle fût prononcée, la trouvant trop recherchée; et il porta lui-même la parole.

Dans l'impossibilité de reproduire en entier sa magnifique apologie, nous en ferons néanmoins de nombreuses citations, et c'est à Platon que nous les empruntons; il commença ainsi :

« J'ignore, Athéniens, qu'elle impression mes accusateurs ont faite sur vous; pour moi, il s'en est peu fallu que je ne me méconnusse moi-même, tant ils ont parlé d'une manière persuasive, et cependant, si j'ose le dire, ils n'ont rien avancé qui soit véritable. Mais parmi leurs assertions mensongères, celle qui m'a surtout étonné, c'est qu'il fallait vous mettre en garde contre moi pour ne pas vous laisser séduire par mon éloquence... Vous entendrez de moi la vérité tout entière, non pas, j'en atteste Jupiter, Athéniens, dans des discours étudiés comme ceux de mes adversaires, et parés de toutes les richesses du langage, mais dans des termes simples, tels qu'ils se présenteront à ma pensée...

C'est pourquoi je vous demanderai une seule grâce, Athéniens, c'est que si je me justifie devant vous dans les mêmes termes que j'ai coutume d'employer dans la place publique, aux comptoirs des banquiers, où plusieurs d'entre vous m'ont entendu, ou partout ailleurs, vous n'en soyez pas surpris et ne vous emportiez pas contre moi ; car

c'est aujourd'hui, pour la *première fois*, que je comparais devant un tribunal, à l'âge de plus de *soixante-dix ans*. »

Socrate réfute les calomnies dont il a été l'objet, et regarde comme les plus dangereuses les plus anciennes, parce que, dit-il aux juges, elles se sont emparées de votre esprit pendant votre enfance.

L'accusation de Mélitus se trouvait depuis longtemps formulée dans la comédie des *Nuées* d'Aristophane. Socrate proteste contre les extravagances anti-religieuses qu'on lui attribue, dit qu'il ne corrompt point la jeunesse, et qu'au reste ses leçons ont toujours été gratuites; il causait, l'entendait qui voulait :

« Quelqu'un d'entre vous, dit-il, pourra peut-être me dire : — Que fais-tu donc, Socrate, et d'où viennent ces *calomnies* qui s'élèvent contre toi? Car il n'est pas possible que tu ne fasses rien d'extraordinaire; et tu n'aurais pas excité un si grand bruit, et l'on ne parlerait pas de toi, si ta conduite ne différait pas de celle des autres citoyens.—..... Athéniens, la réputation que l'on m'a faite ne vient de rien moins que d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse? C'est peut-être une sagesse humaine, car il y a grande apparence que je ne suis sage que de celle-là. »

Socrate explique ici l'origine de la haine qu'on lui porte. Séréphon, son ami d'enfance, se trouvant à Delphes, consulta l'oracle pour savoir s'il y avait un homme plus sage que Socrate. La Pythie répondit qu'il n'y en avait qu'un seul qui le surpassât en sagesse. Lorsqu'il eut appris cela, lui, Socrate, fut surpris de se voir élevé si haut; et pour s'assurer si l'oracle ne s'était pas trompé, ou pour trouver celui qui lui était supérieur, il se mit à faire des recherches.

« J'allai, dit-il, chez un de ces hommes qui passent pour sages ; et j'espérais, là mieux qu'ailleurs, pouvoir confondre l'oracle, et lui prouver que cet homme était plus sage que moi. J'observai donc cet homme (c'était un POLITIQUE), je l'examinai attentivement, et voici l'impression qu'il me fit, Athéniens. En m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de beaucoup de ses concitoyens, et surtout à ses propres yeux, et qu'il ne l'était pas. J'essayai ensuite de lui faire voir qu'il se croyait sage et qu'il ne l'était pas. C'est là ce qui me rendit odieux à cet homme et à plusieurs de ceux qui assistaient à notre entretien. Après l'avoir quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : sans doute je suis plus sage que cet homme. Il est possible qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon ; mais lui pense savoir quelque chose quoiqu'il ne sache rien, tandis que moi, si je ne sais rien, je ne pense pas au moins savoir. Il me paraît donc qu'en sagesse j'ai ce faible avantage sur lui : c'est que je ne pense pas savoir ce que je ne sais pas. »

Socrate alla successivement chez tous ceux qui lui paraissaient l'emporter sur les autres par leur sagesse, partout il fut désappointé.

« Par le chien, dit Socrate à ses juges, je vous dois dire la vérité, et voici quel fut le résultat de mes recherches: *Les hommes qui avaient le plus de réputation me parurent presque entièrement dépourvus de savoir, tandis que ceux qui étaient moins fameux se trouvaient bien plus près de la sagesse.* »

Après les politiques, Socrate visita les POÈTES, tant ceux qui font des tragédies que ceux qui font des dithyrambes et les autres : il leur demanda des explications sur leurs œuvres les plus soignées, afin de s'instruire.

« Athéniens, s'écrie Socrate, j'ai honte de vous dire la vérité, et cependant il faut vous la dire : la plupart de ceux qui étaient là expliquaient mieux ces poèmes que les auteurs qui les avaient faits. Je reconnus donc bientôt que les POÈTES aussi n'étaient point guidés par la sa-

gesse dans leurs travaux, mais par une sorte de talent naturel et par une inspiration semblable à celle des devins et des prophètes, qui disent en effet beaucoup de belles choses, mais sans rien comprendre à ce qu'ils disent. Les poètes me parurent donc tout-à-fait dans le même cas; et je vis en même temps qu'en pensant être, *à cause de leur talent poétique, plus sages sur tout le reste que les autres hommes, ils ne l'étaient pas.* Je les quittai donc avec la persuasion que je leur étais supérieur par ce qui m'élevait au-dessus des politiques. »

Socrate se rendit ensuite chez les *artisans*, parmi lesquels sont compris ceux qui se livrent à la PEINTURE, à la SCULPTURE, à la STATUAIRE et autres, que maintenant nous appelons ARTISTES. Il apprécia leur supériorité dans leur art, mais parce qu'ils étaient de bons *ouvriers* dans leur partie, ils se croyaient supérieurs dans tout le reste, et ils tombaient ainsi dans le même défaut que les politiques et les poètes. Socrate fut convaincu qu'il leur était supérieur, qu'il lui était avantageux d'être ce qu'il était, et que l'oracle avait dit vrai.

« Ce sont ces recherches, Athéniens, dit-il, qui m'ont exposé à tant d'inimitiés si profondes et si redoutables; de là tant de calomnies répandues sur mon compte et ma réputation de sage. Car tous ceux qui assistent à ces examens s'imaginent que je suis fort habile dans les choses où je décèle l'ignorance des autres. Cela prouve, Athéniens, *que* DIEU *seul est vraiment sage, et que c'est là ce que voulait dire cet oracle, que toute la sagesse humaine est peu de chose ou n'est rien*; et il est probable qu'il ne voulait point parler de Socrate, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un exemple pour nous instruire, en nous disant à peu près: O hommes! celui-là est le plus sage qui, comme Socrate, a reconnu que sa sagesse, au fond, n'est rien. »

Socrate dit que ceux qui s'attachent à lui, à son exemple, sondent les hommes, découvrent leur

ignorance, et que cela multiplie le nombre de ses ennemis. Ils s'emportent alors contre le maître et le dénoncent comme un criminel, corrupteur de la jeunesse. Socrate réfute ces accusations et celles des hommes qui le poursuivent actuellement devant la justice.

Après avoir discuté la question de *corruption de la jeunesse,* Socrate touche à celle relative aux *dieux* et aux démons, et cherche à se justifier. Mais sa défense en cet endroit est quelque peu embarrassée. C'est qu'en effet, il ne comprenait point Dieu comme ses accusateurs; il avait porté atteinte à la religion de l'État et à toutes ses fables, et de quelque manière qu'il s'y prît, il lui était bien difficile de se disculper complètement.

Mais disons que si sa défense n'était pas capable de le faire absoudre, elle n'en est pas moins pleine d'intérêt : elle renferme des beautés qui seront de tous les temps, et nous le prouvons par cette importante citation :

« Peut-être quelqu'un me dira-t-il : Ne rougis-tu pas, Socrate, d'avoir pris un genre de vie qui t'expose aujourd'hui au danger de mourir ? Mais je serai en droit de lui répondre : *Tu es dans l'erreur, toi qui penses que l'homme, lorsqu'il est de quelque utilité à ses semblables, doit calculer les chances de la vie ou de la mort, et ne pas considérer seulement si ce qu'il fait est juste ou injuste, si c'est l'action d'un honnête homme ou d'un méchant.....* Le poste où l'on se trouve, soit qu'on l'ait choisi comme le meilleur, soit qu'on l'ait reçu de son chef, il faut, à mon avis, le garder malgré le péril, et compter pour rien la mort et quelque malheur que ce soit en comparaison du déshonneur.

« J'aurais donc tenu une étrange conduite, Athéniens, si, après avoir été placé dans des postes par les généraux

que vous aviez choisis pour me commander, à Potidée, à Amphipolis, à Délium ; si après les avoir gardés comme un brave soldat et y avoir affronté la mort, aujourd'hui lorsque je crois avoir reçu l'ordre d'un dieu de passer mes jours dans l'étude de la philosophie, m'examinant moi-même et examinant les autres, je venais à m'effrayer de la mort ou de quelque autre malheur, et à déserter mon poste. Ce serait là une étrange conduite, et c'est alors qu'on aurait le droit de me traîner devant ce tribunal comme un homme qui ne reçonnaît pas de dieux, qui ne croit pas aux oracles, qui craint la mort et qui pense être sage quand il ne l'est pas... Personne en effet ne sait si la mort n'est pas pour l'homme le plus grand des biens ; et cependant, on la craint comme si l'on savait certainement qu'elle est le plus grand des maux. Or, n'est-ce pas l'ignorance la plus répréhensible que de croire connaître ce qu'on ne connaît pas ? Pour moi, juges, je l'emporte peut-être en cela sur les autres hommes, et je dois paraître plus sage qu'eux pour cette raison, que, ne sachant pas précisément ce qui arrive après cette vie, je ne m'imagine pas le savoir, tandis que je sais bien que c'est un mal et une honte d'être injuste et de désobéir à celui qui est meilleur que soi, dieu ou homme : aussi je craindrai et je fuirai toujours ce qui est un mal et que je sais être un mal, et non ce que je ne connais pas et qui pourrait être un bien véritable. Et même si en ce moment vous me renvoyiez absous contre l'avis d'Anytus, qui prétend ou qu'il ne fallait pas me faire comparaître à votre tribunal, ou, maintenant que j'y ai comparu, qu'il faut absolument me faire mourir, parce que si j'échappais à cette accusation, tous vos fils, déjà si prévenus en faveur de Socrate, rechercheraient ses leçons et seraient entièrement corrompus : si, en m'acquittant, vous me teniez ce langage : Socrate, pour le moment nous ne croyons point Anytus ; mais nous te renvoyons absous, à condition pourtant que tu renonceras à tes recherches et à la philosophie ; et si tu t'y livres encore et que tu sois découvert, tu mourras ; si, dis-je, vous vouliez m'absoudre à cette condition, je vous dirais : Athéniens, je vous aime et vous honore, mais je dois plutôt obéir aux dieux qu'à vous ; tant que je respirerai et que j'en serai capable, je ne cesserai jamais de me livrer à la philosophie, de faire des exhortations et des remon-

trances à tous ceux que je rencontrerai, et de leur tenir mon langage ordinaire : *O mon ami ! toi qui es d'Athènes, c'est-à-dire d'une ville si grande et si renommée pour sa sagesse et sa puissance*, TU NE ROUGIS POINT DE CHERCHER A AMASSER LE PLUS DE RICHESSES POSSIBLE, *de la gloire, des honneurs* ; et la sagesse, et la vérité, ton âme et les moyens de la perfectionner le plus possible, ne t'occupent, ne t'inquiètent guère ! Et si quelqu'un de vous me le conteste et prétend qu'il s'en occupe, je ne le laisserai point partir et ne le quitterai point ; mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je l'éprouverai : et si je trouve qu'il n'est point vertueux, quoiqu'il prétende l'être, je lui reprocherai de faire si peu d'estime de ce qui en mérite le plus, et de mettre tant de prix à ce qu'il y a de plus méprisable. C'est ainsi que j'agirai à l'égard de tous ceux que je rencontrerai, jeunes et vieux, étrangers ou athéniens ; mais surtout à l'égard de mes concitoyens, qui me touchent de plus près. Car c'est là ce que m'ordonne *le dieu*, soyez-en persuadés, et je pense qu'il ne peut y avoir rien de plus avantageux à la République que mon zèle à remplir LES ORDRES DE DIEU. *Je n'ai, en effet, d'autre occupation que de vous persuader à tous, jeunes ou vieux, que ce ne sont point les soins du corps ou l'acquisition des richesses qui doivent passer avant votre âme et son perfectionnement*, ET QUE LA VERTU NE VIENT PAS DES RICHESSES, MAIS QUE LES RICHESSES, ET TOUS LES AUTRES BIENS, PUBLICS OU PARTICULIERS, VIENNENT AU CONTRAIRE DE LA VERTU. *Si ce sont ces maximes qui corrompent la jeunesse, il faut qu'elles soient pernicieuses ; mais si quelqu'un soutient que j'en ai enseigné d'autres, il vous en impose.* Du reste, Athéniens, croyez Anytus ou ne le croyez pas, renvoyez-moi absous ou condamnez-moi, jamais je ne pourrai agir autrement, dussé-je souffrir mille morts.....

« Ne murmurez point, Athéniens, et faites-moi la grâce que je vous ai demandée, de ne pas vous irriter de mes paroles, mais de les écouter : je pense que vous tirerez quelque fruit de votre patience à m'entendre. Je vais vous dire encore d'autres choses capables d'exciter vos clameurs ; mais ne vous laissez point aller à votre émotion. Soyez convaincus que si vous me faites mourir, étant tel que je viens de le déclarer, vous vous ferez plus de tort qu'à moi-même. En effet, ni Mélitus, ni Anytus ne me nuiront en

rien, ils n'en ont pas le pouvoir; car je ne crois pas que les dieux aient donné aux méchants le pouvoir de nuire à l'homme de bien. Peut-être me feront-ils condamner à la mort, à l'exil, à perdre mes droits de citoyen, et Mélitus ou tout autre regarderont ces peines comme de grands maux; mais moi je ne suis pas de leur avis et je tiens pour un plus grand mal de faire ce que fait Mélitus, de chercher à faire périr un homme injustement. Maintenant, Athéniens, il s'en faut de beaucoup que ce soit mon intérêt qui me porte à me justifier, comme on pourrait le croire; c'est le vôtre, c'est la crainte que ma condamnation ne vous fasse commettre une faute envers le dieu et méconnaître le présent qu'il vous a fait : car, si vous me mettez à mort, je le dis sans détour, vous ne trouverez point facilement un homme (il est ridicule sans doute de faire une telle comparaison) qu'un dieu ait attaché à cette ville *comme à un grand et noble coursier, mais que sa grandeur même appesantit et qui a besoin d'être excité par l'éperon. C'est ainsi que ce dieu semble m'avoir attaché à cette ville pour vous réveiller, vous encourager, et pour gourmander chacun de vous, en le suivant partout et toujours sans lui laisser de relâche.* Vous ne trouverez point facilement un homme tel que moi, et si vous voulez m'en croire, Athéniens, vous me laisserez la vie. Peut-être, vous irritant contre moi, comme un homme assoupi contre celui qui le réveille, vous me repousserez et suivrez le conseil d'Anytus, et vous me ferez mourir sans réflexion; ensuite, retombant dans votre sommeil, vous y resterez à jamais ensevelis, à moins que le dieu, prenant pitié de vous, ne vous envoie quelque autre homme. Or, que ce soit un dieu qui m'ait donné à cette ville, c'est ce qu'il vous est facile de reconnaître à cette marque : *qu'il y a quelque chose de surnaturel en moi, pour avoir négligé mes intérêts propres, et pour l'avoir fait depuis tant d'années, toujours occupé de votre bien, abordant chacun de vous en particulier, comme un père ou un frère aîné, et vous exhortant de vous attacher à la vertu.* Si du moins j'avais retiré quelque fruit ou reçu quelque salaire de mes exhortations, ma conduite pourrait s'expliquer; mais vous voyez vous-mêmes que mes accusateurs, qui me font toutes les autres imputations avec tant d'impudence, n'ont pourtant pas eu le front de me reprocher et de prouver par témoins que j'aie ja-

mais demandé ou reçu un *salaire*. Du reste, je vous fournis un assez bonté moin de la vérité de mes paroles, ma PAUVRETÉ. »

Socrate dit aux juges que cela leur paraîtra peut-être peu compréhensible, peu conséquent, qu'un homme qui s'est donné tant de mouvement pour communiquer ses lumières aux particuliers, se soit abstenu de prendre part aux affaires du gouvernement. C'est que quelque chose de divin et de démoniaque (1), ou plutôt la voix de la conscience lui conseillait cette conduite : parce que l'homme qui remplit un rôle tel que le sien, qui combat pour la justice, pour la vérité, ne peut prolonger son existence, pour l'utilité générale, qu'à la condition de rester dans la vie privée.

Socrate rappelle ici que lorsque les Athéniens firent *le procès aux dix généraux qui n'avaient pas enseveli les morts après le combat naval des Arginuses*, lui seul il osa voter contre tous, et protester contre un arrêt inexorable. Il rappelle que lorsque *les trente tyrans eurent établi l'*OLIGARCHIE, il refusa de leur obéir lorsqu'ils ordonnaient des meurtres et des iniquités : et que peut-être cette désobéissance eût causé sa mort, si le gouvernement tyrannique eût pu se maintenir. Il y a de nombreux témoins de ces faits.

Socrate aurait-il vécu tant d'années, s'il eût constamment pris part aux affaires publiques, défendu la justice, et sacrifié tout le reste à l'accomplissement

(1) Les anciens n'attachaient pas au mot démon la même pensée que nous. Pour Socrate, son démon n'était autre chose que son ange gardien, que le génie protecteur qui l'inspirait, que sa conscience peut-être.

du devoir? Il ne le pense pas; il devait donc faire ce qu'il fit; là était sa mission, il l'avait reçue de Dieu.

Sur le fait de *corruption de la jeunesse*, il dit que beaucoup de ceux qui l'ont fréquenté dans leur jeune âge sont devenus des hommes, et qu'ils doivent venir l'accuser maintenant, si jamais il leur a donné de mauvais conseils. Il engage aussi les parents de ses disciples passés ou présents, à parler, s'ils peuvent lui reprocher quelque chose. Mais loin de l'accuser, les hommes, et surtout les jeunes hommes, qui avaient été ses élèves, étaient portés de cœur pour le philosophe.

Socrate pourrait, comme beaucoup d'autres, implorer la pitié des juges; il n'implore que leur justice; il leur demande de rendre la sentence la meilleure pour eux et pour lui.

Les juges allèrent aux voix : Socrate fut condamné par 281 suffrages contre 275. Trois voix seulement auraient pu changer cette condamnation en un acquittement, malgré les sourdes menées des ennemis de Socrate et la fierté de sa défense.

Le philosophe dut parler sur l'application de la peine, et, sans s'émouvoir, il continua son apologie. Si quelque chose l'étonnait, c'était d'avoir été condamné à une si faible majorité.

Mélitus demandait sa condamnation à mort.

Socrate rappela les services qu'il croyait avoir rendus, et dit que, loin de mériter une punition, il méritait une récompense :

« Or, dit-il, quelle chose peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, à qui le loisir est nécessaire

pour n'avoir à s'occuper que de vous donner de bons conseils? Il n'est rien, Athéniens, qui convienne plus à cet homme *que d'être nourri dans le* PRYTANÉE, et il le mérite plus que celui qui, aux jeux olympiques, a remporté le prix de la course à cheval ou de la course des chars à deux ou quatre chevaux : celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence; moi, je vous apprends à l'être réellement : celui-ci n'a nul besoin de ce bienfait; et moi j'en ai besoin. Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en toute justice, je vous le dis, *c'est d'être nourri au* PRYTANÉE. »

Socrate fit d'autres raisonnements. Il ne se sentait point coupable, et il ne pouvait se condamner lui-même à aucune peine. Il ne pouvait se condamner *aux fers*, pires pour lui que la mort; ni à *une amende*, n'ayant pas de quoi la payer; ni à *l'exil*, vu son grand âge, et les tristes perspectives qu'il offrait à ses yeux. Cependant, dit-il,

« Si j'étais riche, je me condamnerais volontiers à une amende que je pourrais payer; car cela ne me causerait aucun dommage. Mais dans ma position actuelle... car enfin, *je n'ai rien*... à moins que vous ne consentiez à m'imposer l'amende que je puis payer, et je pourrais peut-être payer une mine d'argent (40 fr. 39 c.); c'est la somme à laquelle je me condamne..... Athéniens, Platon ici présent, et Criton, et Critobule, et Apollodore m'engagent à me taxer à trente mines, et ils répondent pour moi. Je m'y condamne donc; et assurément je vous fournis de bonnes cautions de cette somme. »

Après ces paroles, les juges allèrent aux voix pour l'application de la peine; mais Socrate, en demandant à être nourri dans le Prytanée, leur avait paru se moquer d'eux, et dans cette disposition, ils prononcèrent contre lui la peine de mort.

Socrate, sans aucun trouble, leur adressa en ces termes ces dernières paroles, que la postérité la plus reculée devait entendre :

« Il ne se passera pas beaucoup de temps, Athéniens, et ceux qui voudront diffamer la république vous reprocheront et vous accuseront d'avoir fait mourir Socrate, *cet homme sage* : car, dans l'intention de vous outrager, ils *m'appelleront sage, quoique je ne le sois pas.* Si vous aviez eu la patience d'attendre quelque temps, cela serait venu naturellement et vous m'eussiez vu mourir ; en effet, considérez mon âge, je suis bien avancé dans la vie, et proche de la mort. Ces paroles ne s'adressent pas à vous tous, mais à ceux qui m'ont condamné à mort ; et c'est à ceux-là que je dis encore : Vous pensez peut-être, Athéniens, que je n'ai succombé que faute d'avoir pu trouver des paroles capables de vous persuader ; c'est que je n'ai pas cru qu'il me fût permis de tout dire et de tout faire pour me sauver. Non, ce n'est point le défaut d'éloquence qui m'a perdu, mais le manque d'audace et d'impudence ; je succombe pour n'avoir pas voulu vous tenir un langage que vous aimez à entendre, pour n'avoir pas voulu pleurer et me lamenter, faire et dire des choses que je crois indignes de moi, et auxquelles les autres accusés vous ont accoutumés. Mais le péril où j'étais ne m'a point paru une raison de rien faire qui fût indigne d'un homme libre, et maintenant je n'ai aucun regret d'avoir ainsi défendu ma cause ; j'aime mieux mourir après une telle défense, que de devoir la vie à des bassesses. Ni devant les juges, ni devant l'ennemi, il n'est permis ni à moi, ni à aucun autre, d'employer toutes sortes de moyens pour échapper à la mort. Personne n'ignore *que souvent, à la guerre, il serait facile d'éviter la mort en abandonnant ses armes, et en demandant grâce à ceux qui vous poursuivent* ; et dans toute espèce de danger il y a mille expédients pour sauver sa vie quand on est résolu à tout faire et à tout dire. Et *ce n'est pas la mort qu'il est difficile d'éviter, Athéniens, mais le crime ; il court plus vite que la mort. C'est pourquoi, vieux et pesant comme je suis aujourd'hui, je me suis laissé atteindre par la mort, qui est plus lente ; et mes accusateurs, si vigoureux et si légers, ont été atteints par le crime, qui est plus agile.* Je m'en vais donc subir la mort que vous avez prononcée contre moi ; *ils subiront l'infamie et l'iniquité auxquelles la vérité les condamne.* Je m'en tiens à ma peine, comme eux à la leur. C'est peut-être ainsi que les choses devaient se passer, et je trouve que tout est dans l'ordre.

« Du reste, voici ce que je veux vous prédire, ô vous qui m'avez condamné! car je suis précisément dans la situation où les hommes, près de quitter la vie, lisent le mieux dans l'avenir. Je vous dis donc, ô vous qui me faites périr! qu'aussitôt après ma mort vous subirez une peine beaucoup plus terrible, par Jupiter, que celle qui me donne la mort. En effet, vous ne m'y avez condamné que dans l'espérance de ne plus avoir à rendre compte de votre vie; mais, je vous le déclare, il vous arrivera tout le contraire. Vous allez voir s'élever contre vous un bien plus grand nombre de censeurs, que je contenais à votre insu; et vous les trouverez d'autant plus sévères à votre égard qu'ils sont plus jeunes, et vous n'en serez que plus irrités contre eux. Car si vous croyez qu'en tuant les gens vous empêcherez qu'on vous reproche de mal vivre, vous êtes dans l'erreur; ce moyen de faire taire ses censeurs n'est ni honnête ni praticable, et il en est un beaucoup plus beau et plus facile : c'est, non de fermer la bouche aux autres, mais de chercher à devenir le plus vertueux possible. O vous qui m'avez condamné! voilà les prédictions que je vous laisse en vous quittant.

« Pour vous, qui m'avez absous par vos suffrages, je vous entretiendrai volontiers de ce qui vient de se passer, tandis que les magistrats sont occupés et ne me font pas conduire dans le lieu où je dois mourir. Restez donc ici quelques instants encore, Athéniens, puisque rien ne nous empêche de converser ensemble pendant le temps qu'on me laisse. Je veux vous raconter, comme à des amis, une chose qui m'est arrivée, et vous dire ce qu'elle signifie. O juges (et, en vous appelant ainsi, je vous donne un nom que vous méritez), il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Cette voix habituelle et prophétique de mon démon qui se faisait entendre si fréquemment dans tout le cours de ma vie, et qui, dans les circonstances les moins importantes, m'arrêtait au moment de faire quelque chose de mal, aujourd'hui qu'il m'arrive ce dont vous êtes les témoins, ce qu'on peut regarder et ce qu'on regarde en effet comme le dernier des malheurs, cette voix divine ne m'a arrêté ce matin ni au sortir de la maison, ni à mon arrivée dans ce tribunal, ni à aucun endroit de mon discours quand je devais parler; et cependant il lui est arrivé bien souvent de m'interrompre en parlant dans d'autres dis-

cours. Mais, dans les circonstances présentes, elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, ni à aucune de mes paroles. A quelle cause dois-je attribuer ce silence? Je vais vous le dire : C'est que, selon toute apparence, ce qui m'arrive maintenant est un bien, et nous sommes sans doute dans l'erreur si nous regardons la mort comme un mal; et j'en ai une preuve bien évidente, c'est qu'il n'est pas possible que mon signe accoutumé ne m'eût pas averti si je devais faire quelque chose de mal.

« Voici de nouvelles considérations qui doivent nous donner un grand espoir que la mort est un bien, car elle est nécessairement l'une de ces choses: ou la mort est une extinction absolue de l'être et du sentiment, ou, comme on dit, elle est un changement et un passage de l'âme d'un lieu dans un autre. Or, si elle est une extinction du sentiment et qu'elle ressemble au sommeil de celui qui dort sans rien voir, même en songe, la mort est alors un merveilleux avantage. Car que quelqu'un choisisse une nuit ainsi passée sans aucun songe, qu'il compare toutes les autres nuits et tous les autres jours de sa vie à cette nuit si tranquille ; qu'il examine et dise combien de journées et de nuits plus douces et plus agréables il a dans toute sa vie : je suis persuadé que non-seulement un simple particulier, mais que le grand roi lui-même les trouverait bien plus faciles à compter en comparaison des autres nuits et des autres jours. Si telle est la nature de la mort, j'affirme qu'elle est un avantage ; car toute l'éternité n'est plus pour nous qu'une seule nuit. Mais si la mort est un passage dans un autre lieu, et qu'il soit vrai, comme on le dit, que tous les morts se réunissent, quel bien plus grand peut-il y avoir, ô mes juges? Si quelqu'un, arrivant dans le séjour de la mort, délivré des prétendus juges de cette terre, trouvait là de véritables juges, chargés, dit-on, de rendre là la justice, comme Minos, Rhadamanthe, Eaque, Triptolème, et tous les autres demi-dieux qui se sont montrés justes pendant leur vie, serait-ce donc un voyage si malheureux? Que ne donnerait pas chacun d'entre vous pour s'entretenir avec Orphée, Musée, Hésiode, Homère! pour moi, si cela est véritable, je veux mourir plusieurs fois : il y aurait pour moi surtout un passe-temps admirable dans ces lieux, lorsque je rencontrerais Palamède, Ajax, fils de Télamon,

ou quelque autre personnage ancien qui est mort victime d'un jugement injuste! Ce ne serait pas non plus, à ce qu'il me semble, une chose sans agrément que de comparer ce que j'ai éprouvé moi-même à ce qu'ils ont éprouvé. Mais mon plus grand plaisir serait d'examiner et de sonder les habitants de ce séjour, comme ceux de la terre, et de distinguer ceux qui sont sages, et ceux qui croient l'être et ne le sont pas. A quel prix ne voudrait-on pas, ô juges, examiner le roi qui conduisit devant Troie une si grande armée, ou Ulysse, Sisyphe et des milliers d'autres hommes et femmes, avec lesquels ce serait une félicité inexprimable de converser et de vivre en les examinant! Là, du moins, on n'est pas mis à mort pour un tel motif; car les habitants de ce séjour, entre autres avantages qui les rendent plus heureux que ceux de cette terre, jouissent d'une vie immortelle, si du moins ce qu'on en dit est véritable.

« C'est pourquoi, mes juges, soyez pleins d'espérance dans la mort, et pensez seulement à cette vérité : *C'est qu'il n'y a point de mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie, ni après sa mort*, ET QUE LES DIEUX NE L'ABANDONNENT JAMAIS. Car ce qui m'arrive aujourd'hui n'est point l'effet du hasard; mais il m'est évident que mourir dès à présent et être délivré des soins de la vie, c'est pour moi ce qu'il y a de plus heureux. Aussi la voix habituelle ne s'est pas fait entendre, et je n'en veux nullement aux juges qui m'ont condamné ni à mes accusateurs. Cependant telle n'a point été leur intention en me condamnant et en m'accusant, au contraire; ils ont cru me faire du mal, et en cela j'ai à me plaindre d'eux. *Toutefois, ô hommes! j'ai une prière à vous faire : Lorsque mes fils seront devenus grands, châtiez-les, en les affligeant comme je vous ai affligés*, SI VOUS LES VOYEZ RECHERCHER LES RICHESSES OU TOUTE AUTRE CHOSE DE PRÉFÉRENCE A LA VERTU, et s'ils s'imaginent être quelque chose tandis qu'ils ne sont rien, et, si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons pas à nous plaindre de votre justice. Mais il est temps de nous quitter, moi pour mourir, vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? C'est là un mystère pour tout le monde, excepté pour DIEU. »

J'ai puisé largement dans l'apologie de Socrate, parce que de tels écrits renferment des vérités éter-

nelles, et qu'ils se rencontrent bien rarement sous les yeux d'un homme du peuple. Je crois qu'une telle lecture aura de l'attrait pour mes camarades et qu'elle leur fera beaucoup de bien.

Après sa condamnation, Socrate fut renfermé dans une prison, où ses amis allaient lui rendre visite, s'entretenir avec lui, et s'éclairer encore de ses lumières. Criton, un matin, va trouver Socrate, et au rapport de Platon, dont je vais rapporter les paroles, l'entretien suivant s'établit entre eux :

« Socrate. Pourquoi viens-tu de si bonne heure, Criton? N'est-il pas encore bien matin?

« Criton. Il est vrai.

« Socrate. Quelle heure peut-il être?

« Criton. Le jour commence à poindre.

« Socrate. Je m'étonne que le gardien de la prison t'ait laissé entrer.

« Criton. Comme je viens souvent ici, il est déjà accoutumé à me voir ; il m'a d'ailleurs quelque obligation.

« Socrate. Ne fais-tu que d'arriver, ou y a-t-il longtemps que tu es là?

« Criton. Il y a assez longtemps que je suis là.

« Socrate. Pourquoi donc ne m'as-tu pas éveillé sur-le-champ, au lieu de t'asseoir près de moi sans rien dire?

« Criton. Par Jupiter! je n'avais garde, Socrate. Pour moi, dans ta triste position, je voudrais ne m'éveiller que le plus tard possible. Aussi il y a longtemps que j'admire avec quelle tranquillité tu dors, et je n'ai pas voulu t'éveiller pour te laisser jouir en paix de ce dernier moment; et en vérité, Socrate, je t'ai souvent félicité de ton humeur dans tout le cours de ta vie, mais je te félicite bien plus encore dans la circonstance actuelle en voyant avec quelle douceur et quelle félicité tu supportes ton malheur.

« Socrate. En effet, Criton, à mon âge il ne serait pas convenable de trouver mauvais qu'il faille mourir.

« Criton. D'autres, Socrate, se trouvent à ton âge en une aussi triste conjoncture, et la vieillesse ne les empêche pas de s'irriter contre leur sort.

« SOCRATE Cela peut être. Mais enfin quel motif t'amène vers moi de si bonne heure?

« CRITON. Une nouvelle fâcheuse, non pas pour toi, à ce qu'il paraît, mais fâcheuse et accablante pour moi et pour tes amis. Quant à moi, on ne pouvait m'en apporter une plus accablante.

« SOCRATE. Quelle nouvelle? Serait-il arrivé de Délos le vaisseau dont le retour doit être suivi de ma mort?

« CRITON. Pas encore, mais il paraît qu'il arrivera aujourd'hui, d'après ce que disent des gens qui viennent de Sunium, où ils l'ont laissé. Il est donc évident, d'après ces nouvelles, qu'il sera ici aujourd'hui, et que demain matin, Socrate, il te faudra quitter la vie.

« SOCRATE. A la bonne heure, Criton! si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse! Je ne pense pourtant pas que le vaisseau arrive aujourd'hui.

« CRITON. D'où tires-tu cette conjecture? »

Socrate explique ce qui lui fait croire qu'il ne mourra que dans trois jours. Criton lui répond :

« Mon cher Socrate, il en est temps encore : suis mes conseils, sauve-toi. »

Socrate remercia Criton de sa sollicitude; mais il crut qu'il était de son devoir de subir la sentence des juges, quelque injuste qu'elle pût être; et sa croyance était fondée sur de graves et profondes raisons.

Socrate composa dans sa prison une *hymne à Apollon*, et mit en vers les *fables d'Ésope* dont il put se souvenir. Il se sentait de la vocation pour les beaux arts.

Pendant sa détention, qui dura *trente jours*, parce que les fêtes de Délos se trouvaient précisément dans le mois de sa condamnation, et que personne ne pouvait être mis à mort avant le retour du vaisseau sacré de cette île; pendant ce temps,

dis-je, Socrate eut de fréquents entretiens avec ses amis, qu'il étonnait toujours plus par sa sagesse et par son génie. Il disait à Criton : *Rendre le mal pour le mal est injuste*. Il disait à Simmias, à Cébès et à d'autres disciples, et cela le jour même où il devait boire la ciguë, *qu'il n'était pas permis à l'homme d'attenter à sa vie*. Et comme Cébès ne paraissait point convaincu de cela, Socrate ajouta :

« En effet, cette opinion paraît déraisonnable, mais elle n'est peut-être pas sans fondement. Cette maxime enseignée dans les mystères, que nous sommes dans cette vie comme dans un poste et qu'il ne faut pas l'abandonner de notre seule autorité, me paraît trop haute, et il ne serait pas facile d'en pénétrer le sens ; mais en voici une autre qui me paraît fort juste : c'est que les dieux prennent soin de nous et que nous leur appartenons..... Il n'est pas déraisonnable *que l'homme ne doive pas se tuer avant que Dieu lui envoie un ordre formel*, comme celui qu'il m'envoie aujourd'hui. » (PLATON.)

Il n'est pas possible de rapporter toutes les belles paroles de Socrate.

Le jour qu'il devait mourir, il eut auprès de lui un plus grand nombre de ses disciples. Nous pouvons nommer PHÉDON, APOLLODORE, HERMOGÈNE, EPIGÈNE, ESCHINE, ANTISTHÈNE, CTÉSIPPE, MÉNEXÈNE, CRITOBULE et son père CRITON ; il avait de plus CÉBÈS, SIMMIAS, PHÉDONDE, EUCLIDE et TERPSION. Platon était, dit-on, malade, et ne put s'y trouver. La conversation roulait sur la vie future. Peu avant l'heure de sa mort, Socrate disait :

« S'il est certain que l'âme est immortelle, c'est ce qu'on peut, ce me semble, assurer avec quelque raison, et la chose vaut bien la peine qu'on hasarde d'y croire. Car c'est une noble chance à courir ; c'est une espé-

rance par laquelle il faut comme s'*enchanter soi-même*.

« Qu'il soit donc plein de confiance sur la destinée de son âme, celui qui pendant sa vie a repoussé loin de lui les plaisirs et les ornements du corps comme des choses étrangères, et plutôt faites pour le conduire au mal, et qui, ne recherchant que les plaisirs de la science, a orné son âme, non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre : comme la tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité ; celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, comme étant prêt à partir quand le destin l'appellera. » (Platon.)

L'heure fatale avançait de plus en plus, il fallait faire les apprêts de la mort, et Socrate y pensait. Nous ne pouvons nous dispenser d'entrer ici dans les détails, et de reproduire en entier ces belles pages de Platon, le disciple le plus illustre du fils de Phénarète, elles le peignent si bien dans ses derniers moments ! Socrate dit à ses disciples :

« Pour vous, Simmias et Cébès, et vous autres, mes chers amis, vous ferez chacun ce voyage quand votre heure sera venue ; quant à moi, déjà la destinée m'appelle, comme dirait un poète tragique, et il est bientôt temps que j'aille au bain : car il me semble qu'il est mieux de ne boire le poison qu'après m'être baigné, et d'épargner aux femmes la peine de laver un cadavre.

« Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : Eh bien, Socrate, dit-il, à la bonne heure; mais que nous recommandes-tu, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute autre chose dans laquelle nous puissions te rendre service?

« Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton, rien de plus : Ayez soin de vous et, quoi que vous fassiez, vous me rendrez service à moi, aux miens et à vous-mêmes, quand même vous ne m'auriez rien promis présentement; au lieu que si vous n'avez pas soin de vous, si vous ne voulez pas suivre, comme à la trace, ce que nous venons de dire et ce que nous avions déjà dit autrefois, toutes les belles promesses que vous pourriez me faire aujourd'hui n'aboutiraient à rien.

« Nous ferons tous nos efforts, répondit Criton, pour nous conduire ainsi; mais de quelle manière t'ensevelirons-nous?

« Comme il vous plaira, dit Socrate, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas; et en même temps, nous regardant avec un sourire doux et calme : Je ne saurais venir à bout de persuader à Criton que Socrate est celui qui s'entretient présentement avec vous et qui dispose toutes les parties de son discours; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir tout à l'heure, et il me demande comment je veux m'ensevelir. Tout ce long discours que je viens de faire pour vous prouver que, dès que j'aurai bu le poison, je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai pour aller jouir de la félicité des bienheureux, enfin tout ce que j'ai dit pour votre consolation et pour la mienne, est, à ce qu'il paraît, autant de perdu à son égard. Soyez donc mes cautions auprès de Criton, mais d'une manière toute contraire à celle dont il a voulu être ma caution auprès des juges; car il a répondu pour moi que je ne m'en irais point. Répondez pour moi que *je ne serai pas plus tôt mort que je m'en irai*, afin que le pauvre Criton supporte plus facilement les choses, et qu'en voyant brûler ou mettre en terre mon corps, il ne gémisse pas sur moi comme si je souffrais de grands maux, et qu'il ne dise pas à mes funérailles qu'il expose Socrate, qu'il emporte Socrate, qu'il ensevelit Socrate; car il faut que tu saches, mon cher Criton, lui dit-il, que s'exprimer improprement n'est pas seulement inconvenant en soi, mais que c'est, en outre, une sorte de mal que l'on fait aux âmes. Il faut avoir plus de courage et dire que tu enterres mon corps. Enterre-le, du reste, comme il te plaira et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux usages.

« En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain; Criton le suivit; quant à nous, Socrate nous dit de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de ce qu'il nous avait dit et l'examinant encore, tantôt parlant du malheur qui allait nous frapper; car nous nous regardions comme sur le point d'être privés d'un père et d'être condamnés à passer le reste de notre vie en orphelins.

« Après qu'il fut sorti du bain, on lui amena ses en-

fants, car il en avait trois, deux en bas âge et un déjà grand, et on fit entrer les femmes de sa famille. Il leur parla quelque temps en présence de Criton et leur donna ses ordres, puis il fit retirer les femmes et les enfants et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil était proche, car Socrate était demeuré longtemps dans la chambre où il avait pris le bain.

« En entrant il *s'assit sur son lit*, et n'eut pas le temps de nous dire grand chose, car le *serviteur des onze* entra presque aussitôt; et s'approchant de lui : Socrate, dit-il, je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres; dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui soient jamais entrés dans cette prison, et je suis bien certain qu'en ce moment tu n'es pas fâché contre moi, mais seulement contre ceux *que tu sais être la cause de ce qui arrive*. Maintenant donc, car tu sais ce que je viens t'annoncer, adieu, tâche de supporter avec le plus de fermeté possible ce qui est inévitable. Et en même temps il se détourna en pleurant et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : Et toi aussi, adieu! Nous ferons tout ce que tu dis. Puis se tournant vers nous : Voyez-vous, dit-il, quelle honnêteté dans cet homme! Pendant tout le temps de ma détention, il m'est venu voir souvent et s'est entretenu avec moi; il s'est toujours montré le meilleur des hommes; et maintenant, comme il me pleure de bon cœur! Mais allons, Criton, obéissons-lui de bonne grâce, et qu'on m'apporte le poison s'il est broyé; sinon que l'homme le broie.

« Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil est encore sur les montagnes, et qu'il n'est pas couché, je sais d'ailleurs que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après que l'ordre leur a été donné; qu'ils mangent et boivent fort bien; quelques-uns même ont pu jouir de l'objet de leur amour; c'est pourquoi ne te presse pas, tu as encore le temps.

« Ceux qui font ce que tu dis, Criton, répondit Socrate, ont leurs raisons, ils croient que c'est autant de gagné; et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire : car la seule chose que je croirais gagner en buvant un peu

plus tard serait de me rendre ridicule à moi-même, en me montrant assez amoureux de la vie pour vouloir l'épargner lorsqu'il n'y en a plus. Va donc, mon cher Criton, fais ce que je te dis, et ne me tourmente pas davantage.

« Sur cela, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. L'esclave sortit, et quelque temps après revint avec celui qui devait donner le poison, qu'il portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate vit entrer cet homme: Fort bien, mon ami, lui dit-il; mais que faut-il que je fasse? car tu dois le savoir.

« Pas autre chose, lui dit cet homme, sinon, quand tu auras bu, de te promener jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties, et alors de te coucher sur ton lit; le poison agira de lui-même. Et en même temps il lui présenta la coupe. Socrate la prit avec la plus grande sérénité, sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré comme à son ordinaire : Dis-moi, lui dit-il, est-il permis de répandre un peu de ce breuvage pour en faire une libation? Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons tout juste que ce qu'il en faut pour une seule fois.

« J'entends, dit Socrate; mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux : c'est ce que je leur demande, puissent-ils m'exaucer! Après avoir dit cela, il porta sa coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur merveilleuses

« Jusque-là, nous avions eu presque tous la force de retenir nos larmes; mais en le voyant boire et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres : pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes m'échappèrent avec tant d'abondance, que je me couvris de mon manteau pour pleurer en liberté sur moi-même; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en songeant quel ami j'allais perdre. Criton avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti. Et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à jeter de grands cris et à pousser des gémissements si lamentables qu'il n'y eut personne à qui il ne brisât le cœur; Socrate seul n'en fut point ému. Que faites-vous,

dit-il, mes amis ! Quoi ! des hommes si admirables ! n'était-ce pas pour éviter des scènes si peu convenables que j'avais renvoyé les femmes ! J'ai toujours ouï dire qu'il faut à ses derniers moments n'entendre et ne prononcer que des paroles de bon augure. Tenez-vous donc en repos, et témoignez plus de fermeté. Ces mots nous couvrirent de confusion, et nous retînmes nos pleurs.

« Cependant Socrate, qui se promenait de long en large, nous dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et se coucha sur le dos comme le lui avait recommandé l'homme qui lui avait donné le poison. Aussitôt cet homme s'approcha et, après avoir examiné quelque temps les pieds et les jambes de Socrate, il lui serra le pied avec force et lui demanda s'il le sentait ; Socrate ne répondit pas. L'homme lui serra ensuite, et portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se raidissait; puis, le touchant de nouveau, il nous dit que dès que le froid gagnerait le cœur Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé; Socrate alors se découvrant, car il était couvert : *Criton,* dit-il, et ce furent ses dernières paroles, *nous devons un coq à Esculape, n'oublie pas d'acquitter cette dette*. Cela sera fait, répondit Criton ; mais vois si tu as quelqu'autre chose à dire. Il ne répondit rien, et un peu de temps après il fit un mouvement. L'homme alors le découvrit tout à fait. Les regards de Socrate étaient fixes, mais Criton, voyant cela, lui ferma la bouche et les yeux.

« Telle fut la fin de notre ami, de l'homme, nous pouvons le dire, le meilleur et même le plus sage et le plus juste de tous ceux que nous ayons jamais connus. »

Ce drame se dénoua 400 ans avant Jésus-Christ.

Ainsi mourut Socrate, ainsi Platon nous fait assister à ses derniers entretiens, à ses derniers moments. La Grèce avait fait une grande perte. Les Athéniens pleurèrent celui qu'ils avaient laissé mourir. Les calomnies perdirent leur puissance ; les calomniateurs furent détestés; et les accusateurs, et la plupart de ceux qui avaient mis tout en œuvre

pour tromper l'opinion publique et obtenir une condamnation, furent punis de leur méchanceté. Nous lisons ceci dans Diodore de Sicile :

« Socrate le philosophe, accusé par Anytus et « Mélitus *d'être impie et de corrompre les jeunes* « *gens*, fut condamné à mort et mourut en buvant « la ciguë. Cette sentence ayant été reconnue in- « juste, le PEUPLE SE REPENTIT D'AVOIR LAISSÉ TUER « UN TEL HOMME. *Vivement irrité contre les accusa-* « *teurs, il les livra, sans jugement, au dernier* « *supplice.* »

Plutarque parle également de la colère du peuple contre ceux qu'on peut regarder comme les meurtriers de Socrate. Mais son récit diffère quelque peu de celui de Diodore, et cela, parce qu'il comprend, parmi les accusateurs principaux, une foule de calomniateurs, qui avaient aussi formulé des accusations. Il s'exprime ainsi :

« Les Athéniens conçurent une telle horreur « contre la malice consommée *des accusateurs* « *de Socrate*, qu'ils leur refusaient du feu, qu'ils « ne daignaient pas répondre à leurs questions, « qu'ils ne voulaient pas se trouver au bain avec « eux, qu'ils regardaient comme souillée l'eau à « laquelle ils avaient touché, et qu'ils la faisaient « répandre. Ces misérables ne pouvant supporter « une haine si déclarée, se pendirent de déses- « poir. »

La célébrité de Socrate se répandit de plus en plus. Partout on répéta ses bons mots et l'on rendit justice à son caractère. Nous lisons ceci dans

Diogène Laërce : « Socrate avait des SENTIMENTS « FERMES ET RÉPUBLICAINS.... Charmide lui ayant « donné des ESCLAVES pour qu'il en fît son profit, « *il les refusa....* Il *parlait de la morale dans les* « BOUTIQUES *et sur les* MARCHÉS... *Socrate disait* « *qu'il mangeait pour vivre, au lieu que d'autres ne* « *vivaient que pour manger.* »

Socrate était, en effet, un homme vraiment populaire. Cependant, à ce qu'il a d'éclatant se mêle un peu d'ombre : nous n'aimons pas l'entendre s'entretenir avec la courtisane Théodote et lui donner des leçons de galanterie, auxquelles un philosophe ne devait pas descendre; nous n'aimons pas le voir entreprendre Euthydème dans la boutique de l'Épéronnier, et lui prouver, à force de finesses sophistiques, que les vessies sont des lanternes. Nous ne voudrions pas qu'on pût se tromper un seul instant sur la nature de ses rapports avec Alcibiade, ou tout autre individu. A nos yeux, Socrate fut pur du plus dégoûtant et du plus familier des vices de son temps; mais il ne le combattit pas avec toute la force désirable, ou, s'il le fit, ses disciples dont les écrits sont venus jusqu'à nous, ne nous en ont point instruits.

Nous n'aimons pas l'entendre dire qu'on peut réduire ses ennemis en *servitude*, car la servitude ne doit pas être la condition de l'homme.

Nous aurions voulu que son enseignement, si plein, du reste, de raison, de bon sens et de justice, eût été plus sympathique, et qu'en parlant moins à l'esprit, il eût touché plus profondément le cœur :

par là, Socrate eût formé de plus saintes convictions ; et on eût vu alors ses disciples mieux servir les intérêts des masses populaires et imprimer à la régénération humaine une tout autre impulsion.

Mais peut-être que, pour le temps où il parut, Socrate ne devait être que ce qu'il fut; que son caractère était approprié à celui de son époque, et qu'il ne lui était pas donné de produire d'autres fruits que ceux qu'il produisit en effet. Acceptons-le donc tel que Dieu l'envoya, et rendons-lui hommage ! car il a donné des leçons à toutes les conditions de la société; il a flétri la *paresse*, l'*oisiveté*, le *luxe*, la *coquetterie*, l'*intempérance*, la *superstition*, l'*avarice*, l'*amour excessif des richesses*, la *dureté*, l'*orgueil* et *la fausse sagesse des grands et des petits*. Il a honoré le TRAVAIL, la MODESTIE, la SIMPLICITÉ, la PAUVRETÉ ; il a rendu à DIEU un culte pur; il a enseigné qu'il fallait penser à notre *âme* plus qu'à notre corps; qu'il n'y avait pas de bonheur possible soit pour l'homme, soit pour la société, en dehors de la vertu; *que la vertu ne venait pas des richesses, mais que les richesses et tous les autres biens venaient au contraire de la vertu*. Ce sont là d'utiles et saintes vérités.

La vie et la mort de Socrate furent dignes d'un sage issu du peuple; Socrate fut un homme extraordinaire; et nous avons cru, à son égard, devoir nous étendre, ainsi que nous l'avons fait, pour le bien de nos lecteurs. Parlons maintenant de ses disciples.

Disciples de Socrate.

Parmi les disciples de Socrate se trouvaient des jeunes gens des plus puissantes familles, tels que : ALCIBIADE et CRITIAS. Mais il est probable qu'ils le fréquentaient plutôt pour s'instruire et pour acquérir les moyens de satisfaire leur ambition, que pour se convertir à sa sagesse. On sait quels furent les déréglements d'Alcibiade et ses trahisons, et que Critias devint le chef des trente tyrans qui opprimèrent Athènes, et que, sans nul respect pour Socrate, son maître, il lui interdit de *professer l'art de la parole*, comme nous l'avons déjà rapporté d'après Xénophon.

A côté de ses disciples issus des puissantes familles, il en avait de plus pauvres et de plus réels. C'était PHÉDON, qu'il avait fait racheter et tirer de l'*esclavage ;* c'était ESCHINE, le fils de Charinus *le charcutier ;* c'était CIMON, le *tanneur*. Ces hommes lui étaient dévoués et s'inspiraient vraiment de ses pensées. Parmi ses disciples les plus illustres, furent XÉNOPHON, PLATON, ARISTIPPE et ANTISTHÈNE. Entrons dans quelques détails au sujet de chacun d'eux.

Xénophon.

Xénophon naquit à Echia, village du territoire d'Athènes, en 445 avant Jésus-Christ. Il s'attacha jeune à Socrate : mais étant porté vers l'état militaire, il devint général, et suivit Cyrus le Jeune dans l'expédition qu'il fit en Perse dans le dessein

de détrôner son frère Artaxerxès ; ce qui donna lieu plus tard à Xénophon de composer son ouvrage, intitulé : la *Retraite des dix mille*. THUCYDIDE était mort avant d'avoir terminé son *Histoire de la guerre du Péloponèse*. Xénophon publia cette histoire, à laquelle il ajouta une continuation. Entre autres écrits, il a publié les *Entretiens de Socrate ;* c'est de là que nous avons tiré des extraits si remarquables. Mais il faut le dire à notre grand regret, Xénophon n'a pas des instincts populaires. Si, lorsqu'il reproduit véritablement Socrate, il parle en faveur du TRAVAILLEUR et du PAUVRE PEUPLE, lorsqu'il s'inspire de lui-même, il oublie les préceptes du maître, ce qui le fait tomber dans d'étranges contradictions. Mais je ne suis pas systématiquement hostile à Xénophon ni à tout autre ; je l'aime quand il dit, dans ses *Économiques :* Qu'il ne faut pas que le mari fasse de sa femme une ignorante et une esclave ; que la femme doit être initiée à toutes les affaires de la maison.

« Pour moi, fait-il dire à Socrate, je crois qu'une « bonne compagne *est tout-à-fait de moitié avec le « mari pour l'avantage commun.* »

Il dit que la maîtresse de maison doit penser, soigner les domestiques qui tombent malades ; il décrit les attributions de l'homme et de la femme, ainsi que leurs devoirs mutuels, et cela d'une manière si noble et si touchante, que je regrette de manquer de place ici et d'être forcé de ne donner que ce court fragment :

« En donnant à l'homme un corps robuste et une âme

forte qui le mettent en état de supporter le froid, le chaud, les voyages, la guerre, Dieu l'a chargé des travaux du dehors; mais en donnant à la femme une faible complexion, Dieu ne paraît-il pas l'avoir restreinte aux soins de l'intérieur?

« La nature ordonne à la femme de nourrir ses enfants nouveau-nés, aussi lui donne-t-elle, bien plus qu'à l'homme, le besoin d'aimer sa naissante progéniture.

« Dieu les a rendus pareillement susceptibles de tempérance; il a permis que celui des deux dont l'âme forte porterait plus loin la vertu, en reçût une plus belle récompense. Cependant, comme aucun des deux n'est parfait, ils vivent dans une dépendance réciproque; et leur amour leur est d'autant plus utile, que ce qui manque à l'un, l'autre peut le suppléer.

« Instruits, ma femme, de ces fonctions qui nous sont prescrites par la divinité, efforçons-nous de nous acquitter le mieux qu'il est possible de celles qui regardent chacun de nous.

« Telle est aussi sur ce point l'intention de la loi, en unissant l'homme à la femme. Si Dieu leur donne des enfants en commun, la loi veut de même qu'ils soient de moitié dans les soins du ménage.

« La loi déclare encore honnête et beau tout ce qui est conforme aux facultés que le Ciel a départies aux deux sexes, etc. »

J'aime Xénophon quand il dit :

« Favorisons les MÉTÈQUES, c'est-à-dire les locataires.... Supprimons toutes ces servitudes aussi odieuses aux métèques qu'inutiles à l'État... Partageons avec les métèques toutes les fonctions honorables, admettons-les même dans la classe des chevaliers, etc. »

Ces dernières paroles, nous le savons, ne sont pas inspirées par une charité vraiment évangélique: avant tout passe l'intérêt de l'État, même celui des riches. Enfin Xénophon parle en économiste pur sang. Mais peu importe, ses paroles sont bonnes, et nous leur applaudissons.

On a vu comment Socrate parlait à Aristarque pour l'engager à faire *travailler* ses nièces : il lui disait qu'il n'y avait pas de la honte mais du mérite à faire quelque chose d'utile. Voici maintenant comment Xénophon raisonne au sujet du travail sous le nom de son maître :

« LES ARTS APPELÉS MÉCANIQUES SONT DÉCRIÉS AVEC RAISON ; *et c'est avec justice que les gouvernements en font peu de cas.* Condamnés pour l'ordinaire à rester assis, à vivre dans les ténèbres, quelquefois même auprès d'un feu continuel, ceux qui les exercent, et ceux qui les apprennent, ruinent tout-à-fait leur santé ; et le corps une fois énervé, l'âme est-elle susceptible d'une grande énergie ? Surtout on n'a plus le temps de rien faire, ni pour ses amis, ni pour l'État, *en sorte que de tels hommes sont jugés mauvais amis et mauvais défenseurs de leur pays.* Aussi dans quelques républiques, principalement dans celles qui se signalent par la gloire des armes, il est défendu à tout citoyen d'exercer une profession mécanique...

« NOUS AVONS JUGÉ QUE LES CORPS CIVILS NE DEVAIENT AUCUNE CONSIDÉRATION AUX ARTS QU'ON APPELLE MÉCANIQUES, PARCE QU'ILS DÉGRADENT A LA FOIS LE CORPS ET L'ESPRIT. »

Xénophon ajoute qu'en cas d'invasion les *laboureurs* opineraient pour combattre l'ennemi, mais que les *artisans* seraient d'avis de se rendre sans tenter la délivrance de la patrie. Il suppose les ouvriers dépourvus de toute force, de tout courage, de tout amour patriotique, et son mépris à leur égard va très loin. Je n'ai pas besoin d'avertir que sous le nom de *métiers mécaniques*, il entend ce que nous appelons les *métiers manuels*.

Xénophon est dur pour les artisans ; il ne l'est pas moins pour les esclaves. Les paroles que voici lui appartiennent :

« A Athènes, les ESCLAVES et les ÉTRANGERS domiciliés vivent dans une licence incroyable ; il n'est point permis de les FRAPPER : un ESCLAVE vous disputera le pas. »

Et cela n'a pas l'air de plaire au disciple de Socrate ! Était-il possible, avec de tels sentiments, qu'il entraînât la multitude de son côté, et qu'il propageât la doctrine de son maître? Nullement. Xénophon était un vaillant soldat, un brillant écrivain, un parfait honnête homme ; mais il était trop grand seigneur, et cela le rendait impuissant à faire le bien. Passons maintenant à un autre disciple du fils de la sage-femme, à celui qui, par son génie, fut supérieur à tous les autres.

Platon.

Platon naquit 430 ans av. J.-C., à Athènes. On dit qu'il descendait de Solon par son père et de Codrus par sa mère. C'est là vraiment une illustre origine. A l'âge de vingt ans, il s'attacha à Socrate : il en avait trente quand le sage fut condamné à boire la ciguë.

Platon voyagea en Italie, en Égypte, et ailleurs ; et il put connaître et fréquenter les disciples de Pythagore et les prêtres d'Osiris. Il était très savant dans la littérature, dans la science des nombres, dans la géométrie et dans l'astronomie : sa réputation s'étendait au loin. Denys, roi de Syracuse, l'appela ; et il se rendit à la cour du tyran qui, après une contestation qu'ils avaient eue ensemble, le fit vendre comme esclave. Oui, par une permission toute particulière de Dieu, Platon fut esclave ; et ce

seul fait aurait dû confondre tous les savants qui ont osé mettre en question si l'esclave était de la même nature que l'homme libre. Mais le philosophe fut bientôt racheté et rendu à la liberté. Platon fit trois fois le voyage de Sicile ; Platon professa dans l'académie, école d'Athènes. Il eut beaucoup d'élèves, et sa vie fut longue et honorée.

Nous avons, au sujet de Socrate, puisé dans trois dialogues de Platon : l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon*, desquels nous avons fait des extraits pleins de beautés. Dans ses premiers dialogues, qu'il fit dans sa jeunesse, Platon expose les idées de Socrate et il est populaire avec Socrate, comme on a pu s'en apercevoir. Cependant, souvent les pensées de l'élève se mêlent à celles du maître, et pour savoir distinguer en cela la part de chacun, il faut avoir fait une étude particulière de ces deux philosophes. On lit dans Diogène Laërce : « On dit que Socrate, ayant entendu « le *Lysis* de Platon, s'écria : *Que de choses ce jeune « homme me prête !* En effet, il lui faisait tenir des « discours qui n'étaient jamais sortis de la bouche « de ce philosophe. »

Platon était l'élève de Socrate, il était aussi l'élève des pythagoriciens et des prêtres d'Égypte ; cela est manifeste, et facile à prouver. Si Socrate croyait en Dieu, s'il espérait en une vie future, s'il pensait que les bons ne devaient rien redouter de l'avenir, il avouait ingénûment qu'il ne savait pas positivement ce que nous devenons après la mort. C'est dans ce sens que Platon le fait parler dans l'*Apologie*, l'un de ses dialogues. Il le fait parler autrement

dans le *Phédon*, quand il lui fait dire sur la vie future :

« Ceux qui se sont livrés sans pudeur à la gourmandise, à la luxure ou à la boisson, entrent vraisemblablement dans des corps d'ânes ou d'animaux semblables... Ceux qui n'ont aimé que la tyrannie et les rapines vont habiter des corps de loups, d'éperviers, de faucons. Il en est de même des autres : ils rentrent dans une condition d'existence en rapport avec la vie qu'ils ont menée. »

Là on reconnaît Platon et non Socrate.

Platon a fait dire à Socrate que « les fils des grands « politiques ne valent pas mieux que les fils des cor- « donniers; » et c'était vraiment Socrate qui parlait ainsi. Ailleurs il lui fait encore dire ces paroles, qui peignent fort bien l'état politique d'Athènes :

« Je suis persuadé, comme tous les Grecs, que les Athéniens sont fort sages. Or, je vois que, dans toutes nos assemblées, lorsque l'on veut entreprendre quelque édifice, on appelle les *architectes* pour demander leur avis ; que quand on veut construire des navires, on fait venir les *charpentiers* qui travaillent dans les arsenaux, et qu'on se conduit de même à l'égard de toutes les choses que l'on juge de nature à être enseignées et apprises ; et si quelqu'autre, qui n'est pas du métier, s'avise de donner ses conseils, quelque beau, quelque riche et quelque noble qu'il puisse être, on ne l'écoute seulement pas, mais on se moque de lui, et on fait un bruit épouvantable jusqu'à ce que ce malheureux conseiller se retire.... *Mais toutes les fois qu'on délibère sur ce qui regarde le gouvernement de la république, alors on écoute tout le monde indistinctement. On voit le* MAÇON, le FORGERON, le CORDONNIER, le MARCHAND, le PATRON DE VAISSEAU, le PAUVRE, le RICHE, le NOBLE, le ROTURIER *se lever pour donner son avis, et personne ne s'avise de le trouver mauvais,* etc. »

Voilà encore des paroles de Socrate. Disons que dans sa jeunesse Platon, ce grand génie, était parfaitement de l'avis du fils de Phénarète : les deux

philosophes n'en faisaient qu'un. Laissons-les donc parler; ils parlent si bien! et puis, ils nous font connaître l'état de la ville d'Athènes et les avantages de la liberté par ce fragment d'une oraison funèbre en faveur des guerriers morts pour la patrie :

« C'est l'État qui forme les hommes, *et il les rend bons ou mauvais, suivant qu'il est lui-même bon ou mauvais.* Il faut donc montrer que nos ancêtres ont été élevés dans un Etat bien constitué, qui a contribué à les rendre vertueux ainsi que les hommes de nos jours, parmi lesquels sont compris ceux qui sont morts. Le gouvernement qui subsistait autrefois et subsiste encore aujourd'hui était une *aristocratie* (1). C'est cette forme sous laquelle nous vivons encore et avons presque toujours vécu. Les uns l'appellent une DÉMOCRATIE; les autres lui donnent un autre nom, comme il leur plaît ; mais c'est une aristocratie *réelle fondée sur le suffrage populaire*, car nous sommes toujours gouvernés par des rois, soit héréditaires, soit électifs. Cependant C'EST LE PEUPLE EN GÉNÉRAL QUI A LA SOUVERAINETÉ; *et il donne les charges et l'autorité à ceux qui lui paraissent avoir le plus de mérite, sans exclure personne pour cause de faiblesse, de pauvreté ou d'obscurité de naissance, et sans conférer les honneurs pour les qualités contraires* : comme il arrive dans les autres Etats. Il ne suit qu'une règle, c'est que l'homme à qui il reconnaît de l'habileté ou de la vertu obtient son suffrage et commande. Ce qui a contribué à établir ce gouvernement parmi nous, c'est que nous avons tous une origine commune; tandis que les autres Etats sont composés d'hommes de toute espèce et d'origine différente : c'est ce qui fait que la même inégalité se retrouve dans leurs gouvernements *despotiques ou oligarchiques, où l'on est divisé en maîtres et en esclaves. Pour nous et les nôtres, qui sommes frères et nés d'une mère commune, nous ne nous partageons pas en maîtres et en esclaves, mais l'égalité de notre naissance dans l'ordre naturel nous force de chercher l'égalité de la loi dans l'ordre politique et de ne reconnaître entre nous d'autre supériorité que celle de la vertu et de l'intelligence.* »

(1) Ce mot n'est pas entendu dans le sens que nous lui attachons aujourd'hui, comme on va le voir plus bas.

Voilà qui est bien ! Athènes jouit de la liberté et de l'égalité ; point d'esclaves dans cette république! et Platon, comme Socrate, trouve cela à merveille, et en effet, comme il le dit ailleurs :

« Il n'y a rien de plus honteux pour un homme que de vouloir se faire honorer, NON PAR SON PROPRE MÉRITE, MAIS PAR CELUI DE SES ANCÊTRES. »

Oui, chacun ne doit s'honorer que de son propre mérite ; et Platon parle dans notre sens : mais il ne s'inspirera pas toujours de l'esprit de Socrate.

Quand Platon écrivit sa *République*, qui est son utopie, et ce qu'il regardait comme l'idéal d'un bon gouvernement, il était vraiment livré à lui-même; et s'il faisait encore parler Socrate, je dois le dire, il abusait étrangement de ce nom vénéré; ce que je trouve fort répréhensible. Les maîtres dont Platon conservait le souvenir, étaient les prêtres d'Egypte, ceux de l'Inde, Pythagore, Lycurgue : ses idées étaient empreintes des leurs, et non de celles du fils de la sage-femme, du prolétaire pur sang.

Je ne veux pas analyser, exposer tout au long les systèmes de Platon ; je n'en ai pas le temps ; mais je veux montrer du moins combien le génie s'éloigne parfois de la route du bon sens et du principe de la stricte justice, et combien il mêle, à des beautés en plus d'un genre, des opinions absurdes et perverses.

Platon dira aux citoyens de sa république que la terre est leur mère ; qu'elle les a tous mis au jour, et qu'ils doivent se regarder comme des frères. Il poursuit ainsi :

« Vous êtes tous frères, leur dirais-je : mais le Dieu qui

vous a formés a fait entrer de l'OR dans la composition de ceux d'entre vous qui sont propres à *gouverner* les autres. Aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé de l'ARGENT dans la formation des *guerriers*, le FER et l'AIRAIN dans celle des *laboureurs* et des *autres artisans*. Puis doncque vous avez tous une origine commune, *vous aurez pour l'ordinaire des enfants qui vous ressembleront!* Mais il pourra se faire qu'un citoyen de la RACE D'OR ait un fils de la RACE D'ARGENT, qu'un autre de la RACE D'ARGENT mette au monde un fils de la RACE D'OR, et que la même chose arrive à l'égard des autres RACES. Or, ce Dieu ordonne principalement aux magistrats de prendre garde, sur toutes choses, au *métal dont l'âme de chaque enfant est composée. Et si leurs propres enfants ont quelque mélange de* FER OU D'AIRAIN, *il ne veut pas qu'ils leur fassent grâce*, MAIS QU'ILS LES RELÉGUENT DANS L'ÉTAT QUI LEUR CONVIENT, SOIT D'ARTISAN, SOIT DE LABOUREUR. Il veut aussi que si *ces derniers* ont des enfants qui tiennent de l'OR ou de l'ARGENT, on les élève, *ceux-ci à la condition de guerriers, ceux-là à la dignité de magistrats* : parce qu'il y a un oracle qui dit que la république périra lorsquelle sera gouvernée par le fer ou par l'airain. »

Il y a là une apparence de justice; et du premier coup d'œil on pourrait être ébloui. Cependant les hommes sont divisés, parqués par RACES. Les uns seront MAGISTRATS, les autres GUERRIERS, les derniers ARTISANS et LABOUREURS. Ceux-ci ne doivent s'occuper ni de la guerre, ni de la marche des affaires publiques. Mais les magistrats pourront faire des triages : élever les enfants d'en bas quand ils seront intelligents, abaisser les leurs lorsqu'ils manqueront de capacité. Eh! ces magistrats seront-ils des dieux? seront-ils exempts de toutes passions humaines? n'auront-ils vraiment en vue que l'intérêt de tous et non celui de leur ordre et de leurs proches? Ce serait beaucoup exiger d'eux.

Mais Platon a trouvé un remède pour obvier aux inconvénients que la nature lui oppose, ce remède se trouve dans la destruction de l'amour de la famille, et de la famille elle-même, comme on le verra tout à l'heure.

Platon établit les guerriers en COMMUNAUTÉ, et les magistrats et les travailleurs seront sans doute aussi parqués distinctement ; car chacun doit rester dans sa condition. Le philosophe dit :

« Quand chaque ordre de l'Etat, celui des MERCENAIRES, celui des GUERRIERS, et celui des MAGISTRATS, se tient dans les bornes de son emploi, et ne passe point au-delà, c'est *doit être la justice....*

« LA CONFUSION ET LE MÉLANGE DE CES TROIS ORDRES DE FONCTIONS EST DONC CE QUI PEUT ARRIVER DE PLUS FUNESTE À LA SOCIÉTÉ. ON PEUT DIRE QUE C'EST UN VÉRITABLE CRIME. »

Quand des castes sont formées, comme dans l'Inde, où trouver des magistrats assez dégagés de préjugés, pour élever à eux des membres de la classe qu'ils ont aveuglée, pervertie, et pour abaisser leurs proches, fussent-ils plus que des nullités? Où trouver cela? Dans les romans, dans les utopies, pas ailleurs.

Suivant Platon, les MAGISTRATS sont la *raison*, les GUERRIERS la *colère*, les ARTISANS et les LABOUREURS sont des *forces passives*; elles ne doivent qu'obéir.

Suivant Platon, les FEMMES doivent être élevées comme les hommes ; elles doivent faire de la musique et de la gymnastique, et apprendre le maniement des armes. Elles doivent s'exercer entièrement nues et suivre ainsi l'exemple de Crète et de Sparte, ce qui paraît au philosophe très essentiel.

Suivant Platon, les guerriers valent mieux que les artisans, et les femmes de ceux-là l'emportent naturellement sur les femmes de ceux-ci. Mais l'amour de la famille pourrait nuire à l'État, et Platon trouve des moyens pour corriger ce défaut : une loi qui lui paraît essentielle, « c'est, dit-il, que « les *femmes de nos guerriers soient communes tou-* « *tes à tous;* » il ajoute :

« Aucune d'elle n'habitera en particulier avec aucun d'eux; LES ENFANTS *seront communs. et les parents ne connaîtront pas leurs enfants, ni ceux-ci leurs parents.* »

Platon traite de la manière que les magistrats doivent s'y prendre pour assortir les mariages, ou plutôt pour faire l'accouplement des hommes et des femmes; il dit aussi d'autres choses fort curieuses, et il est bon de le laisser parler lui-même :

« Nos magistrats seront *souvent obligés de recourir au* MENSONGE *et à la* TROMPERIE *pour le bien des citoyens;* et nous avons dit quelque part que le mensonge *était utile* lorsqu'on s'en sert comme d'un *remède.* S'il y a une occasion où le mensonge puisse être utile à la société, c'est surtout en ce qui regarde les mariages et la propagation de l'espèce. Il faut, selon nos principes, que *les rapports des sujets d'élite de l'un et l'autre sexe soient très fréquents, et ceux des sujets inférieurs très rares. De plus, il faut élever les enfants des premiers, et non ceux des seconds,* si on veut que le troupeau ne dégénère point. D'un autre côté, toutes ces mesures *ne doivent être connues* que des seuls magistrats; autrement ce serait *exposer le troupeau à des discordes.* »

C'est au milieu des fêtes que les magistrats régleront les mariages, et ils feront en sorte que la population ne s'accroisse pas trop. Il faut remplacer par des naissances les hommes que la guerre, les

maladies ou d'autres accidents auront détruits : pe plus. Les sujets inférieurs seront, autant que pos sible, éloignés des femmes.

« Quant aux jeunes gens, dit Platon, qui se seront égalés à la guerre ou ailleurs, entre autres récompenses on leur accordera la permission de voir plus souvent l femmes : ce sera un *prétexte légitime* pour que l'État s en grande partie *peuplé par eux.* »

Cela est singulier, mais allons jusqu'au bout :

« Les enfants, à mesure qu'ils naîtront, seront rem entre les mains d'hommes ou de femmes, ou d'homm et de femmes réunis, et qui auront été chargés du soin d les élever ; car les fonctions publiques doivent être communes à l'un et à l'autre sexe. Ils porteront au BERCA commun les enfants des sujets d'élite, et les confieront des *gouvernantes* qui habiteront dans un quartier sépa du reste de la ville. *Pour les enfants des* SUJETS INFÉRIEURS *et même pour ceux des autres qui auraient quelque difformité, on les cachera, comme il convient,* DANS QUELQUE ENDROIT SECRET QU'IL SERA INTERDIT DE RÉVÉLER, ET QU'IL SERA DÉFENDU DE DÉCOUVRIR. Ces mêmes personnes se charger de la nourriture des enfants, conduiront les mères au BERCA à l'époque de l'éruption du lait, *et feront en sorte qu'aucune d'elles ne puisse reconnaître son enfant.* Si les mère ne suffisent pas à les allaiter, ils les feront aider p d'autres. Pour celles qui ont suffisamment de lait, il auront soin qu'elles n'allaitent pas trop longtemps. Quan aux veilles et aux autres menus soins, ils en charger les *nourrices* MERCENAIRES *et les* GOUVERNANTES. »

Voilà un État bien constitué ! Trois classes distinctes de citoyens, si l'on peut donner ce nom à la dernière ; même éducation pour les femmes que pour les hommes ; communauté de femmes entre les guerriers, et mariages ou accouplements des sexes par les magistrats, qui se chargent de ce emploi, dans lequel il leur sera permis d'employer le mensonge et la tromperie pour favoriser les beaux

mâles, au préjudice de ceux qui le seraient moins; destruction des enfants contrefaits et de ceux qui ne le sont pas, mais qui proviennent des sujets inférieurs; bercail pour élever ces petites créatures et charnier pour les précipiter, quand on juge à propos de les détruire à leur naissance; les mères des enfants allant au bercail pour les allaiter sans les connaître; les mères de ceux qu'on a détruits leur venant en aide pour l'allaitement, et des nourrices mercenaires, et d'autres servantes chargées des soins intérieurs du bercail et des constantes occupations. A-t-on jamais vu une organisation plus aristocratique, plus immorale, plus barbare, plus stupide? et c'est à Platon, l'élève de Socrate, c'est au cygne de l'Académie que nous la devons. Quel bonheur que le peuple, dans son bon sens, ait toujours méprisé et repoussé les aberrations du génie!...

Platon dit :

« Les femmes donneront des enfants à l'État depuis vingt ans jusqu'à quarante, et les hommes, depuis que le grand feu de la jeunesse sera passé, jusqu'à quarante-cinq. S'il arrive à quelqu'un, soit au-dessus, soit au-dessous de cet âge, d'engendrer des sujets à la république, nous le déclarons coupable d'injustice et de sacrilége. Mais lorsque l'un et l'autre sexe auront dépassé l'âge fixé par les lois pour donner des enfants à la patrie, *nous laisserons aux hommes la liberté d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos*, hormis leurs aïeules, leurs mères, leurs filles et leurs petites-filles. Les femmes auront la même liberté par rapport aux hommes, hormis leurs aïeux, leurs fils et leurs petits-fils. »

Ces aïeux, ces pères, ces fils, ces petits-fils, etc., seront impossibles à reconnaître, bien que Platon

veuille que tous ceux qui seront nés vers la même époque se reconnaissent pour frères et pour sœurs et que ceux-ci considèrent comme leurs pères et comme leurs mères, tous ceux et celles à qui il était permis de donner des enfants à la république dans le temps où ils vinrent au monde. Quelles ténèbres! quelle confusion! rien de tel qu'un savant pour embrouiller toute chose.

Mais à ces hommes, mais à ces femmes qui auront dépassé l'âge de donner des enfants à la république on ne leur permettra d'avoir des rapports ensemble « qu'après leur avoir enjoint expressément de ne « mettre au jour aucun fruit conçu dans un tel « commerce; *et de l'*EXPOSER *si, malgré leurs pré-* « *cautions, il en naissait un, parce que l'État ne* « *charge point de le nourrir.* » Après avoir prescrit de si belles choses, le divin Platon se fait ce compliment à lui-même : « Rien de plus raisonnable que « cette défense. »

N'est-ce pas là le comble de la folie et de la barbarie?

Platon dit que les plus beaux effets seront produits par la communauté des femmes et des enfants entre les guerriers; il dit que les guerriers ne doivent avoir en propre ni maisons, ni terres, ni possessions; il parle du BERCAIL où l'on mettra les enfants des guerriers, et où leurs femmes iront, par instant, offrir leur sein à ceux qu'on leur présentera. Mais les magistrats et les artisans auront-ils chacun de leur côté des femmes et des enfants en commun? Y aura-t-il aussi pour eux communauté de biens?

Y aura-t-il le BERCAIL des magistrats, et le BERCAIL des artisans et des laboureurs? Je n'ai pu comprendre à fond, je l'avoue, la pensée de Platon à cet égard; mais il en doit être ainsi. Tout doit se modeler sur l'organisation des guerriers, et il faut qu'il y ait trois communautés semblables dans la grande communauté. S'il en était autrement, s'il n'y avait qu'un seul bercail pour toutes les conditions, dans lequel on porterait tous les enfants nés des magistrats, des guerriers, et des travailleurs, il ne faudrait plus alors parler de trois races, mais d'une seule race. Avec un seul bercail, il y aurait encore des enfants avec des âmes d'or, d'autres avec des âmes d'argent, d'autres avec des âmes de fer; mais il n'y aurait plus race d'OR, race d'ARGENT, race de FER; parce que le mot race suppose la succession de naissance dans une même condition, et que cette succession n'existerait plus du moment que tous les enfants seraient mêlés, confondus à leur naissance, de manière à ne plus savoir s'ils proviennent des magistrats, des guerriers, des artisans ou des laboureurs.

Platon dit que les ENFANTS seront conduits à la guerre montés sur des chevaux, et qu'on les rendra ainsi spectateurs des combats : puis il ajoute :

« Tu mettras à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, et plus d'ardeur dans les sciences. »

Ceux-là deviendront les philosophes, les gouvernants. Ici la race d'or et la race d'argent semblent ne faire qu'une seule race, d'où l'on séparerait,

quand il en serait temps, deux éléments distincts. Mais s'il en était ainsi, pourquoi Platon aurait-il dit aux magistrats que, si leurs propres enfants ont quelque mélange de fer ou d'airain, ils doivent les faire descendre à la condition de laboureur ou d'artisan, et que si ces derniers ont des enfants qui tiennent de l'or ou de l'argent, ils doivent les élever, ceux-ci à la condition de guerriers, ceux-là à la dignité de magistrats? Si tous les enfants étaient confondus en un bercail commun, ignorant d'où ils proviennent, ces recommandations n'auraient plus de sens; elles seraient absurdes. Il faut donc croire qu'il s'agit ci-dessus des enfants de la race d'argent qu'on devait faire passer dans la race d'or, après qu'ils s'étaient bien montrés, puisque rien n'a indiqué que les enfants des magistrats fussent mêlés dans un bercail commun aux enfants des guerriers. La chose est confuse, mais je crois en avoir indiqué le vrai sens : Platon a décrit la constitution sociale des guerriers, et les magistrats, et les travailleurs se seraient réglés sur des constitutions équivalentes.

Il y avait le bercail des guerriers, celui des magistrats, celui des artisans et des laboureurs, et les esclaves étaient élevés on ne sait comment. Au reste, la communauté, très mal comprise, très mal définie, était le principe fondamental de Platon, et il s'en applaudit en ces termes :

« C'est donc une chose reconnue entre nous, mon cher Glaucon, que, dans un Etat bien gouverné, tout doit être commun, les femmes, les enfants, l'éducation, les exercices qui se rapportent à la paix et à la guerre; etc., etc. »

Voilà, certes, une belle république! voilà l'*État parfait* que Platon a rêvé! Parlez-moi des philosophes, et surtout des philosophes d'académies pour faire de bonnes lois, et claires surtout!... Platon veut que les philosophes gouvernent l'État, ou que les souverains se fassent philosophes. Nous demandons, à notre tour, que les philosophes se fassent hommes de bon sens et de pratique. Il dit qu'il paraît rarement sur la terre de véritables philosophes, et en cela nous sommes de son avis, car il ne dit que trop vrai. On voit assez souvent sur la terre des hommes de génie, presque jamais de véritables philosophes; et les véritables philosophes sont, selon nous, ceux qui s'en doutent le moins, et les pires, ceux qui se parent de ce titre avec le plus d'orgueil et d'ostentation.

Considérons maintenant notre philosophe sur d'autres points. Il exclut de sa république tous les poètes, et Homère lui-même, parce qu'il fait gémir et pleurer ses héros. Suivant Platon, l'homme ne doit s'affliger de rien; et voici comment il exprime sa pensée :

« Ce ne sera donc pas un malheur pour lui de *perdre* un FILS, *un* FRÈRE, des richesses ou quelque autre bien de cette nature? Lorsqu'un pareil accident lui arrivera, *il ne s'en affligera pas*, etc. »

Et, en effet! pourquoi s'affliger de la mort d'un fils ou d'un frère, et conserver en son cœur de la tendresse et de la sensibilité? L'homme ne doit-il pas détruire en lui les qualités qui le font homme, et se faire marbre ou rocher? Platon montre une

égale dureté envers les gens maladifs : Mourez, leur dit-il, puisque vous ne savez vivre en bonne santé.

Platon parle de la vie FUTURE, et, selon lui, les âmes, après avoir expié leurs fautes dans le purgatoire ou dans l'enfer, ou joui dans un paradis des récompenses qui leur étaient dues, reviennent, après avoir bu au fleuve d'oubli, habiter d'autres corps, et chacune choisit sa condition, parfois à son préjudice, puisque les choix ont leur chance. Mais, suivant le philosophe, les choses se passaient communément ainsi :

« Il y avait des animaux qui changeaient leur condition contre la nôtre, et des âmes humaines qui passaient dans des corps d'animaux. Les âmes passaient indifféremment des corps des animaux dans ceux des hommes et de ceux-ci dans ceux-là ; celles des méchants dans les espèces féroces, et celles des bons dans les espèces apprivoisées, ce qui donnait lieu à des mélanges de toute sorte. »

Voilà la métempsychose ! Ne nous étendons pas davantage à ce sujet, puisque cela est indien, et que nous avons traité de l'Inde, où nous renvoyons nos lecteurs.

Dans l'Inde, les purs ascétiques vont après leur mort s'absorber en Brahma, pour l'éternité ; et il est probable que les guerriers valeureux que Platon fait génies après leur mort, restent éternellement les ministres de Dieu ! car, s'ils revenaient, s'ils cessaient d'être génies pour se faire hommes ou bêtes, le culte institué en leur faveur n'aurait plus d'objet, et parfois, quand on croirait invoquer ce qui est, on invoquerait ce qui n'est plus ou ce qui s'est

transformé en quelque chose de hideux ou de pervers; et cela ne serait ni philosophique ni religieux. Mais laissons ce sujet, il est trop profond pour nos faibles lumières.

Nous avons vu Platon très populaire lorsqu'il reproduisait réellement les sentiments et les paroles de Socrate. Alors, selon lui, le fils du cordonnier valait le fils de l'homme d'Etat le plus illustre; alors les *maçons*, les *forgerons*, les *charpentiers opinaient* dans les *assemblées de la République*, et personne ne devait s'aviser de le trouver mauvais. Voyons si Platon, longtemps après la mort de Socrate, et lorsqu'il rédigeait sa *République* et ses *Lois*, n'était pas infiniment changé à cet égard. Laissons-le parler, et dédaignons de dire qu'il s'abrite sous un nom qu'il souille et prostitue en cette circonstance comme en beaucoup d'autres :

« D'où vient enfin l'espèce d'*ignominie attachée aux* ARTS MÉCANIQUES *et aux* PROFESSIONS SERVILES? N'est-ce pas de ce que ces professions supposent dans ceux qui les exercent une raison si faible, que, ne pouvant prendre aucun empire sur les passions, elle est réduite à les servir et n'a d'industrie que pour inventer de nouveaux moyens de les satisfaire. »

Pauvre artisan! sa raison est si faible qu'elle ne peut que lui suggérer des moyens de satisfaire ses brutales passions! Elle ne peut que cela. Mais continuons :

« Lorsque nous exigions que celui qui était né pour être CORDONNIER, CHARPENTIER, ou tout autre ARTISAN, *fit son métier et ne se mêlât point d'autre chose, nous tracions l'image de la justice.* »

Où est donc le temps où personne ne devait

trouver mauvais que les *maçons*, que les *forgerons*, donnassent leurs avis dans les assemblées publiques de l'État? Platon l'Athénien n'est-il pas devenu Spartiate? Le disciple de Socrate n'a-t-il pas passé sous le drapeau de Lycurgue? Qui peut le nier! Platon ne veut pas que l'artisan s'occupe d'autre chose que de son métier; il défend aux guerriers et aux magistrats de se livrer à l'agriculture et aux arts mécaniques, cela les dégraderait. Et que dit-il des ESCLAVES? Voyons, écoutons-le :

« L'article des esclaves est embarrassant à régler.... Il est évident que l'homme, animal difficile à manier, ne consent qu'avec une peine infinie à se prêter à cette distinction de *libre* et d'*esclave*, de *maître* et de *serviteur*, introduite par la nécessité. L'esclave est une possession bien embarrassante. L'expérience l'a fait voir plus d'une fois, etc. »

Aussi Platon conseille-t-il aux maîtres d'éviter d'avoir des esclaves de la même nation, et qui parlent la même langue, afin qu'ils ne puissent pas se consulter et se révolter. Selon lui :

« L'abus le plus intolérable que la *liberté* introduise dans le gouvernement démocratique, c'est que les ESCLAVES de l'un et de l'autre sexe *sont aussi libres que ceux qui les ont achetés.* »

Ainsi Platon fait un crime au gouvernement démocratique de sa douceur envers les esclaves, et cela prouve que le PEUPLE est plus humain et plus progressif que le savant philosophe.

Voyons maintenant si, dans la PARTIE PÉNALE de ses lois, il se montre vraiment juste dans la distribution des châtiments, et si toutes les classes sont traitées avec égalité.

Platon exige que les enfants esclaves qui manquent au devoir soient frappés, et les libres jamais; il veut que l'esclave qui prendra des fruits dans un champ soit battu, et que s'il a volé, je suppose, cinquante figues, il reçoive cinquante coups de fouet. Indulgence pour le libre, rigueur pour l'esclave. En voici un exemple frappant tiré du livre VIII de ses lois :

« Quiconque aura tué un ESCLAVE, si c'est le sien, *en sera quitte pour se* PURIFIER... Si un ESCLAVE, *dans un mouvement de colère*, tue son *maître*, les parents du mort *feront souffrir à cet esclave tous les traitements qu'ils jugeront à propos, pourvu qu'ils ne lui laissent point la vie*; à ce prix ils seront innocents du meurtre commis. Quant à l'esclave *qui dans la colère* aura tué toute autre personne libre, ses maîtres le livreront aux parents du mort, et ceux-ci seront obligés de le faire mourir, *mais de tel genre de mort qu'il leur plaira.* »

Voilà comment le grand métaphysicien traite de la justice. Il va d'une part jusqu'à la barbarie, comme on l'a vu; et de l'autre jusqu'à l'absurde, ainsi que je prétends le prouver par la seule citation que voici :

« Si une BÊTE de charge ou quelque autre animal tue un homme, les plus proches parents du mort porteront l'affaire devant les juges... Ils examineront l'affaire; l'animal coupable sera tué et jeté hors des limites de l'Etat.

« Si une chose inanimée (j'excepte la foudre et les autres traits lancés par les dieux) ôte la vie à un homme, soit par sa chute, soit par celle de l'homme, le plus proche parent du mort prendra pour juge un de ses voisins, et se purifiera devant lui de cet accident, lui et toute sa famille. La chose inanimée sera jetée hors des limites du territoire, comme il a été dit des animaux. »

N'est-ce pas là du ridicule? Et ne faut-il pas don-

ner dans le système de la métempsychose pour faire comparaître les bêtes en justice et pour juger jusqu'à des poutres? Les conséquences d'un système entraînent parfois excessivement loin. Si Platon veut que le cadavre de la bête assassine soit jeté hors du territoire de l'Etat, il en exige souvent autant à l'égard des hommes. Celui qui, par exemple, aura tué son père, ou sa mère, ou son frère, ou son enfant :

« Sera condamné par les juges, exécuté par les bourreaux publics, et son cadavre sera jeté *nu* hors de la ville, dans un carrefour désigné pour cela. Tous les magistrats, au nom de l'Etat, portant chacun une pierre à la main, *la jetteront sur la tête du cadavre, et purifieront ainsi tous les citoyens*. On le portera ensuite hors des limites du territoire, et on l'y *laissera sans sépulture*, selon l'ordre de la loi. »

Le meurtrier est coupable envers sa victime et envers l'Etat, car les hommes sont liés par la solidarité, mais je ne conçois pas que pour purifier les citoyens d'un crime qu'ils n'ont pas commis, et qui n'ont nul besoin de purification, il soit urgent que les magistrats aillent écraser à coups de pierre la tête d'un cadavre étendu à leurs pieds. Dans l'exécution d'un tel article de loi, il y a barbarie, superstition, indécence, et atteinte à la salubrité, car il n'est ni moral ni sain de laisser pourrir les cadavres humains sur la surface du sol.

Platon se fâche contre ceux qui prétendent que la lune et les astres divers ne sont que des amas de pierres et non des divinités ; aussi les appelle-t-il les IMPIES ; lui qui a tant usé de la liberté de penser

et de parler. et qui, aux yeux des Athéniens, aurait dû paraître infiniment plus coupable que Socrate envers la religion de l'État, il ne veut pas laisser aux autres hommes la liberté dont il a joui. Il a exclu de sa république Homère et les autres poètes, y compris Théogonis, Eschyle, Sophocle, Euripide, parce qu'ils ne parlent pas des dieux ainsi qu'il l'aurait désiré. Dans ses lois il poursuit ceux qu'il appelle des impies, et il prononce contre eux des peines, qui sont la prison, la déportation, la mort, et l'outrage même après la mort. Et si un citoyen libre s'avise d'enlever le cadavre de l'impie jeté hors des limites du territoire, il sera poursuivi en justice, condamné et puni comme l'impie lui-même auquel il aura voulu donner la sépulture.

Mais tout cela est si excessif, que peut-être on ne me croira pas, et qu'on m'accusera d'avoir calomnié le philosophe : je sens donc qu'il faut nécessairement faire passer sous les yeux de mon lecteur les paroles de Platon lui-même, afin qu'il lui soit possible de juger sur pièces authentiques :

« Venons aux écrits de nos sages modernes, et montrons par où ils *sont une source de mal*. Voici l'effet que produisent leurs discours. Lorsque, pour prouver qu'il existe des dieux, nous alléguons, vous et moi, le SOLEIL, la LUNE, les ASTRES, la TERRE, *comme autant de dieux et d'êtres divins*; ceux qui sont imbus de la doctrine de ces nouveaux sages nous répondent *que tout cela n'est que de la terre et des pierres, incapable de prendre aucune part aux affaires humaines*; et les raisons dont ils appuient ce sentiment sont digérées de manière à les rendre tout-à-fait plausibles... Eh bien! qu'y répondrons-nous, et que faut-il que nous fassions ? Supposerons-nous qu'un de ces HOMMES IMPIES, attaqués par nos lois, nous accuse d'une entreprise inouïe,

parce que nous posons dans notre législation l'existence des dieux comme certaine? etc. »

On le voit, pour Platon, le soleil, la lune, les astres, la terre, sont des dieux, qui prennent part aux affaires humaines, et ceux qui le nient, et Anaxagore et son école étaient du nombre, sont des impies. Voici maintenant quelle punition il réserve aux impies en général :

« Il est temps d'en venir à l'énoncé de la loi, en commençant par ordonner à tous les impies de renoncer à leur impiété, et de prendre des sentiments plus religieux. En cas de refus, voici la loi générale contre eux : Si quelqu'un se rend coupable d'impiété, soit en parole, soit en action, celui qui se trouvera présent s'y opposera, et le *dénoncera aux magistrats;* les premiers informés d'entre eux citeront le coupable *devant le tribunal établi par les lois pour prononcer sur ces sortes de crimes.* Si un magistrat instruit du fait ne fait pas ce qu'on vient de dire, il sera permis *à qui que ce soit* de l'accuser lui-même d'impiété, et de venger la loi. Si quelqu'un est convaincu, le tribunal portera une peine particulière pour chaque espèce d'impiété. La peine générale sera la prison. Il y aura dans la cité trois sortes de prisons : une auprès de la place publique, elle servira de dépôt général pour s'assurer de la personne de ceux qui y seront mis; une autre à l'endroit *où certains magistrats s'assembleront la nuit,* et à laquelle on donnera le nom de sophronistère (lieu de résipiscence, pénitencier); une troisième enfin située au milieu de la contrée, dans un endroit désert, et le plus sauvage qu'on pourra trouver; on la nommera la Prison du supplice. D'autre part, il y aura, en matière d'impiété, trois sortes de délits, lesquels, se divisant chacun en deux espèces, feront six en tout. »

Platon dit qu'il y a des hommes qui ne reconnaissent point les dieux; qu'ils sont cependant d'un caractère inoffensif, et qu'ils s'attachent aux gens de bien. Mais, ajoute-t-il :

« Il en est d'autres qui, à la persuasion que tout est entièrement vide de dieux, joignent une impuissance à modérer les passions qui les portent aux plaisirs ou les éloignent de la douleur, une mémoire excellente *et une grande pénétration d'esprit.* »

Les premiers sont peu dangereux, dit Platon, mais les seconds,

« Ayant d'ailleurs beaucoup d'esprit, emploient la ruse et l'artifice pour séduire. C'est d'eux que sortent les devins et tous les faiseurs de prestiges ; quelquefois aussi les tyrans, les orateurs, les généraux d'armée, *ceux qui tendent des embûches à la crédulité publique par des cérémonies secrètes,* et les sophistes avec leurs raisonnements captieux ; car les espèces de cette seconde classe d'impies sont sans nombre. Deux lois suffiront contre les uns et les autres. Le crime des derniers, *qui feignent une religion qu'ils n'ont pas*, mérite, non-seulement une, mais PLUSIEURS MORTS. Pour les premiers, il suffit d'employer la réprimande et la prison. »

Celui qui n'est que sceptique, que négatif, paraît peu dangereux à Platon ; il comprend qu'on ne peut, avec de telles idées, remuer les masses et faire des révolutions ; mais celui qui, bien que traité d'impie, a cependant une foi, une croyance autre que Platon, voilà le grand coupable. Pour le premier, qui se borne à nier, pour tout homme qui se sera abandonné à ces opinions par légèreté ou défaut de jugement, il sera condamné, suivant la loi,

« A passer au moins cinq ans dans le sophronistère. Pendant ce temps aucun citoyen n'aura de commerce avec lui, si ce n'est *les magistrats du conseil nocturne, qui iront l'entretenir pour son instruction et le bien de son âme.* Lorsque le terme de sa prison sera expiré, s'il paraît qu'il soit devenu plus sage, il rentrera dans le commerce des citoyens vertueux ; s'il ne s'amende point, et qu'il soit convaincu de nouveau, IL SERA PUNI DE MORT.

« A l'égard des autres qui, devenus semblables à des bêtes féroces, *non-seulement ne reconnaîtraient point l'existence des dieux*, ou leur providence, ou l'inflexibilité de leur justice, mais, par mépris pour les hommes, séduiraient la plupart des vivants, leur faisant accroire qu'ils savent évoquer les âmes des morts, *les assurant qu'il est en leur pouvoir de fléchir les dieux*, comme s'ils avaient le secret de les charmer par des sacrifices, des prières et des enchantements et entreprendraient ainsi de renverser de fond en comble les fortunes des particuliers et des Etats pour satisfaire leur avarice : quiconque aura été accusé et convaincu de ce crime sera condamné par les juges, en vertu de la loi, à la prison située au milieu des terres : aucune personne libre ne l'abordera en quelque temps que ce soit ; il recevra de la main des esclaves ce que les gardiens des lois auront réglé pour sa nourriture, *et après sa mort son cadavre sera jeté sans sépulture hors du territoire* : toute personne libre qui entreprendra de l'ensevelir pourra être poursuivie en justice, à titre d'impiété.

« Si l'on surprend quelqu'un de ceux qui ont commis non des péchés d'enfant, mais des crimes du premier ordre, *sacrifiant en secret chez soi, ou même en public, à quelque divinité que ce soit*, IL SERA PUNI DE MORT, comme ayant sacrifié avec un cœur impur. »

Je m'arrête. On voit que Platon traite d'impies ceux qui contestent la divinité du soleil ; qu'il porte principalement sa haine, non contre les vrais incrédules, mais contre ceux qui ne croient pas de la même manière que lui ; qu'il met la délation à l'ordre du jour ; qu'il établit la sainte inquisition ; que les moins coupables parmi ceux qu'il poursuit seront condamnés au moins à cinq ans de prison ; qu'ils seront punis de mort s'ils ne s'amendent point. Que les plus coupables, qu'il accuse à la fois de ne point reconnaître l'existence des dieux et de sacrifier aux dieux, contradiction grossière pour un si grand philosophe, seront condamnés à une pri-

son perpétuelle, complètement séparés du reste des vivants; que ceux qui voudront sacrifier chez eux ou en public, à quelque divinité que ce soit, seront punis de mort; que les cadavres seront traînés hors du territoire, laissés sans sépulture; et que les hommes charitables qui voudraient les ensevelir seront eux-mêmes traités comme les impies. Est-il possible de rencontrer dans quelque inquisiteur que ce soit plus d'intolérance, plus de violence et plus de froide barbarie?

Platon est-il philosophe quand il porte de telles lois? l'est-il quand il traite si mal les laboureurs, les artisans et les esclaves, qui forment cependant la plus grande partie de l'espèce humaine? l'est-il davantage quand il parle des MENDIANTS dans les termes suivants :

« Qu'il n'y ait point de MENDIANTS dans notre Etat. Si quelqu'un s'avise de *mendier*, et d'aller ramasser de quoi vivre à force de prières, que les agaronomes le chassent de la place publique, les astyonomes de la cité, et les agronomes de tout le territoire, *afin que le pays soit tout-à-fait délivré de* CETTE ESPECE D'ANIMAL. »

Sans doute, il faudrait faire en sorte qu'il n'y eût plus de mendiants; mais, quand on veut détruire un mal, on l'attaque dans ses causes, et c'est ainsi qu'on arrive insensiblement à un bon résultat. Mais dans tous les temps on a vu des philosophes qui ne connaissent que la répression; qui ne veulent connaître que cela.

On a vu comment Platon traite de l'organisation de l'État; que pour lui les citoyens ne sont que le bien

petit nombre des hommes, et que la multitude n'est rien. Cependant on répète souvent que les Arcadiens et les Thébains, après avoir bâti une grande ville, le sollicitèrent de leur donner des lois, et que Platon les refusa, parce qu'ils ne voulurent pas consentir à l'égalité des conditions. On voit comment Platon comprend l'égalité des conditions, et quel cas il faut faire des éloges que lui prodiguent à ce sujet, tous les historiens, tous les biographes et tous les philosophes. Un ancien a dit une chose: elle est absurde, peu importe; la masse des écrivains la répète depuis plus de deux mille ans, sans s'apercevoir de l'absurdité; n'est-ce pas là quelque chose de bien surprenant?...

Nous avons parlé des esclaves, de la manière inique dont le philosophe les traite, nous devons dire encore quelques mots à ce sujet. Les esclaves de Platon ne seront jamais libres.

« Tout homme, pourvu qu'il soit dans son bon sens, pourra reprendre son ESCLAVE quelque part qu'il se trouve, et le punir comme il voudra, mais toujours d'une manière permise. Il pourra aussi mettre la main sur l'esclave fugitif d'un autre, soit de ses parents ou de ses amis, pour le lui conserver. »

Le maître peut reprendre son esclave; mais Platon pousse plus loin; et voici quelque chose d'exorbitant:

« Tout patron aura pareillement le droit de reprendre son AFFRANCHI, si celui-ci n'a pour son bienfaiteur aucun égard, *ou n'a pas tous les égards convenables. Ces égards consistent en ce que l'affranchi doit aller trois fois le mois chez son patron pour lui offrir ses services pour tout ce qui est juste et en même temps possible; ne rien conclure*

touchant son mariage sans l'agrément de son ancien maître; il ne lui est pas permis non plus de devenir plus riche que celui auquel il doit la liberté; ou, en ce cas, le surplus ira au maître. L'esclave affranchi ne demeurera pas plus de vingt ans dans l'Etat; ce temps expiré, il se retirera ailleurs, comme tous les autres étrangers, emportant avec soi ce qui lui appartient, à moins qu'il n'obtienne des magistrats et de son patron la permission de rester. Tout affranchi, ou même tout étranger dont les biens monteraient au-delà du troisième cens (1), sera obligé, dans l'espace de trente jours, à compter du jour où il sera parvenu à ce degré de richesse, de sortir de l'Etat avec tout ce qu'il possède; et les magistrats ne lui permettront pas de demeurer au-delà. Quiconque contreviendra à cette loi, s'il est déféré et convaincu juridiquement, *subira la peine de mort*, et ses biens seront confisqués. »

(1) Platon, dans sa *République*, divise les hommes en quatre catégories : la race d'or, la race d'argent, la race de fer, puis les esclaves, qui sont comptés comme du bétail. La classe supérieure tient seule en main la direction des affaires publiques, civiles et religieuses. Dans ses *lois*, le philosophe divise également les citoyens en quatre catégories, et même en cinq, en y comprenant les esclaves; et ces catégories se fondent, non sur la naissance, mais sur la richesse. « Il faut, dit-il, par-« tager les citoyens en *quatre classes*, eu égard à leurs reve-« nus. On les nommera premiers, seconds, troisièmes, qua-« trièmes. » Les droits, l'autorité, seront proportionnés, chez chaque individu, à sa richesse, au *cens* dans lequel il se trouve compris.

Malheur à L'AFFRANCHI dont le patron tomberait dans la pauvreté, fût-ce par sa paresse ou par son inconduite! Celui qui le servait jadis devra le servir encore, l'alimenter, et sera forcé par conséquent de rester toujours pauvre, vu que sa richesse ne peut dépasser celle de son ancien maître, quelle qu'elle soit. Malheur à l'AFFRANCHI « dont les biens monteraient au-delà « du troisième cens! » Il devra se hâter de quitter le pays, sous peine de mort. L'étranger sera traité comme l'affranchi... Quelle liberté! quelle fraternité!

On voit que le maître peut reprendre son esclave partout où il le trouvera, et que son affranchi même, en dépit de son affranchissement, reste encore son esclave et l'esclave de l'État. Les lois de Platon sont des lois fatales. Elles sont aussi des lois immorales, nous l'avons prouvé, mais ajoutons un dernier trait au tableau. On sait que le jeune guerrier qui se sera signalé dans les combats, obtiendra, pour récompense de sa valeur, la permission d'approcher plus fréquemment des femmes. Cela était trop peu, et Platon ajoute que :

« Pendant toute la durée de l'expédition, qui que ce soit qu'il veuille embrasser, il ne sera permis à personne de s'y refuser, *afin que le guerrier qui aimerait quelqu'un* DE L'UN OU DE L'AUTRE SEXE, soit plus ardent à remporter le prix de la valeur. »

Les lois de Platon sont le réceptacle de toutes les injustices, de toutes les immoralités ; il n'est pas besoin d'en donner des preuves plus étendues.

Cependant, malgré nos critiques sévères, mais vraies, nous aimons à en convenir, Platon était un homme extraordinaire. Il fut un savant de premier ordre, il fut poète au suprême degré ; il posséda l'expression, le coloris, l'originalité. On trouve dans ses écrits une pureté, une grâce, une harmonie, un charme, des élans d'imagination et de génie qui saisissent, qui étonnent et qu'on ne trouve que là. Donnons ici, sans nous astreindre à aucun ordre méthodique, quelques-unes des bonnes, belles et profondes pensées de ce philosophe :

« Les biens qu'on acquiert, et la profession qu'on

exerce sans vertu, ne peuvent être que honteux et funestes. »

« Toute espèce de science séparée de la justice et de toute autre vertu, n'est qu'une aptitude à mal faire. »

« Tous les autres biens naissent de la concorde et s'accroissent par la vertu; en les cherchant avec trop d'ardeur, on les perd eux-mêmes et la vertu avec eux. »

« Le plus grand des malheurs est d'aller dans l'autre monde avec une âme chargée de crimes. »

« Tu prétends que borner le plaisir c'est le détruire; et moi, je soutiens, au contraire, que c'est le conserver. »

« Jamais un homme, à la tête d'un Etat, ne peut être injustement opprimé par l'Etat qu'il gouverne. »

« J'y gagnerai en préférant l'augmentation de la justice dans mon âme, à l'accroissement des richesses dans mes coffres. »

« La pauvreté rendrait la vieillesse insupportable au sage même, mais sans la sagesse jamais les richesses ne la rendront plus douce. »

« Dieu est essentiellement bon, et on n'en doit jamais parler d'autre sorte... Dieu et tout ce qui tient à sa nature est parfait. »

« Ne sais-tu donc pas que l'âme est immortelle, et qu'elle ne meurt jamais? »

« Il est manifeste que dans tout Etat où tu verras des pauvres, il y a des filous cachés, des coupeurs de bourse, des sacriléges et des fripons de toute espèce. »

« Dans l'Etat commanderont ceux qui sont vraiment riches, non en or, mais en sagesse et en vertu, les seules richesses des vrais heureux. »

« Il faut confier l'autorité à ceux qui ne sont pas jaloux de la posséder. »

« Plus le crédit des richesses augmente, plus celui de la vertu diminue. L'or et la vertu ne sont-ils pas, en effet, comme deux poids mis dans une balance, dont l'un ne

peut monter que l'autre ne baisse. Par conséquent la vertu et les gens de bien sont moins estimés dans un Etat, à proportion qu'on y estime davantage les riches et les richesses. »

« Jamais je n'accorderai que le riche soit véritablement heureux, s'il n'est pas vertueux ; et j'ajouterai qu'une grande vertu et de grandes richesses sont deux choses incompatibles. »

Ces pensées diverses, indépendamment de ce que nous avons déjà donné, suffiraient pour faire comprendre la profondeur de l'esprit de Platon, auquel il ne manquait que d'être né dans le peuple et de vivre avec le peuple. Mais il descendait de Codrus et de Solon, à ce qu'on affirme ; il vécut dans les hautes régions de la société ; il ne s'inspira pas de Dieu et des douleurs du peuple, et, malgré son génie, sa philosophie fut discoureuse, fourmilla de contradictions et ne put rien pour les masses.

Platon et Xénophon étaient deux fils de familles riches, qui, grâce à Socrate, se firent populaires dans leur jeunesse, et qui redevinrent grands seigneurs en avançant en âge. Socrate mort, il n'eut plus de disciples ; chacun d'eux voulut se faire le chef d'une école, et enseigner ses propres opinions et non celles que le maître avait professées.

Mais je me trompe ! Il restait au moins à Socrate deux disciples très fidèles : c'étaient Eschine, le fils du *charcutier* Charinus, et Simon le *tanneur*, que Platon, trop vaniteux, repoussait avec dédain, même avec répugnance. Pour ceux qui croiraient que je calomnie le philosophe, nous reproduisons le passage suivant, tiré de sa *République ;* ce pas-

sage fut écrit contre les ouvriers qui avaient la prétention d'être des hommes, qui ne se croyaient pas indignes d'embrasser des principes de sagesse; Il faut donc qu'il soit lu et médité :

« La philosophie, ainsi délaissée par ses propres enfants, les voit remplacés par des enfants supposés qui la déshonorent... Des *hommes de néant*, voyant la place vide, et éblouis par les noms distingués et les titres qui la décorent, quittent volontiers *une profession obscure*, où leurs *petits talents* avaient brillé peut-être de quelque éclat, et se jettent dans les bras de la philosophie, semblables à ces criminels échappés de leur prison, qui vont se réfugier dans les temples. Car la philosophie, malgré l'état d'abandon où elle est réduite, conserve encore sur les autres arts un ascendant, une supériorité, qui la font rechercher par ces naturels qui n'étaient point faits pour elle, PAR CES VILS ARTISANS DONT UN TRAVAIL SERVILE A DÉFORMÉ LE CORPS, et dont il a en même temps DEGRADÉ L'AME. A les voir, ne dirait-on pas un esclave chauve et de petite taille, sorti depuis peu de la forge et des entraves, qui a amassé quelque argent, et qui, après s'être nettoyé au bain, et revêtu d'un habit neuf, *va épouser la fille de son maître*, que la pauvreté et l'abandon où elle est réduisent à cette cruelle extrémité? *Quels enfants naîtront d'un pareil mariage? sans doute des enfants contrefaits et abâtardis.* De même, quelles productions sortiront du commerce de ces âmes basses avec la philosophie? Des pensées frivoles, des sophismes, des opinions dépourvues de vérité, de bon sens et de solidité. »

C'est Eschine, c'est Simon, c'est Diogène le cynique, ce sont tous les travailleurs, c'est le peuple, c'est l'humanité tout entière que Platon attaquait par de telles paroles. Non il n'était pas possible de pousser plus loin l'arrogance et l'insulte. Parlons donc de ces braves artisans, disciples de Socrate, que Platon repoussait avec tant de force et d'emportement.

Eschine

Diogène Laërce, écrivain du 2e siècle de notre ère, dit dans *ses Vies des philosophes de l'antiquité :*

« Eschine, fils du *charcutier* Charinus, naquit à Athènes. Extrêmement laborieux dès sa jeunesse, il s'attacha tellement à Socrate, qu'il ne le quittait jamais; ce qui faisait souvent dire à ce philosophe *que le fils d'un charcutier était le seul qui sût véritablement faire cas de lui.* Idoménée rapporte que ce fut Eschine et non Criton qui conseilla à Socrate de s'enfuir de sa prison; mais que Platon attribua ce conseil à Criton, *parce que Eschine était plus ami d'Aristippe que de Platon.* »

Eschine publia plusieurs dialogues, qui approchaient tant de la manière de Socrate, que l'on prétendit que Xantippe, la veuve du sage, les lui avait remis après la mort de son mari. *Plagiaire,* aurait dit Aristippe à Eschine, *où as-tu pris cela?* voulant insinuer par là qu'il s'attribuait faussement des dialogues que Socrate avait lui-même composés.

Eschine était pauvre : il fit un voyage en Sicile. Platon s'y trouvait alors et en fit un grand mépris, au dire de Diogène Laërce. Mais Aristippe le recommanda à Denys, et le roi de Syracuse, après avoir entendu la lecture de quelques dialogues d'Eschine, lui accorda ses faveurs.

A son retour à Athènes, Eschine aurait bien ouvert une école de philosophie, mais Platon et Aristippe jouissaient de la faveur publique; il y avait peu de place pour lui. Il se mit alors à plaider.

Timon avoue qu'il *n'était pas dépourvu du don de persuader*. Diogène Laërce dit ceci : « Certaine-« ment, on ne saurait rejeter les témoignages qui « prouvent qu'il était bon orateur. » Il ajoute : « Es-« chine fut en butte *aux traits de la calomnie*..... « Lysias répandit aussi contre lui un libelle. »

Pauvre Eschine ! on lui contesta la paternité de ses œuvres; on le méprisa, on le calomnia, parce qu'il était le fils d'un charcutier, et que, malgré cela, il voulut écrire et servir la philosophie. On répandit le bruit que ses œuvres n'étaient pas de lui, mais de Socrate; et il fut fortement critiqué. Mais de tels reproches l'honorent à mes yeux; ils me font vivement regretter les dialogues d'Eschine, dialogues si frappants, si naturels, si *socratiques*, si je puis me servir de ce mot, qui le firent accuser de plagiat. En lisant ces dialogues, je croirais entendre Socrate lui-même; je n'aurais pas à faire la part du maître et celle de l'élève, et je serais sans défiance sur la lumière que je recevrais de la sorte.

Les reproches que l'on fit à Eschine, nous devons les changer en éloges. Car il ne pouvait mieux faire, en nous transmettant les paroles et la doctrine de Socrate, que de se faire appeler *le plagiaire de Socrate*. Se faire accuser de fidélité, c'était infiniment plus méritoire que de prêter à son maître des idées opposées à celles qu'il avait professées. On ne peut ici repousser notre opinion sans repousser en même temps la vérité. Maintenant passons à un autre artisan.

Simon.

Laissons parler Diogène Laërce :

« Simon était d'Athènes, et *tanneur* de profession; il recevait quelquefois les visites de Socrate, *et il en mettait en écrit tout ce qu'il se souvenait de lui avoir entendu dire.* On appela ses ouvrages des dialogues de TANNEURS, parce qu'ils roulaient entre les mains des gens de sa profession. Il y en a trente-trois, tous contenus dans un volume; ils sont intitulés : *des Dieux, du Bien, de l'Honnête, de la Nature, de l'Honnêteté;* deux dialogues *du Juste, de la Vertu,* où il fait voir qu'elle ne peut s'enseigner; trois sur *le Courage, de la Loi, du Caractère populaire, de l'Honneur, de la Poésie, de la Vie voluptueuse, de l'Amour, de la Philosophie, de la Science, de la Musique, de ce que c'est que l'Honnête, de la Doctrine, du Raisonnement, du Jugement, de ce qui Est, du Nombre, de la Diligence, du* TRAVAIL, *de l'Amour du gain, de la Vanterie.* Quelques-uns ajoutent ceux-ci : *De la Manière de donner des conseils, de la Raison ou de la Capacité,* et *de la Méchanceté.*

« On dit que Simon FUT LE PREMIER *qui répandit les discours de* SOCRATE. Périclès lui ayant promis de l'entretenir s'il voulait venir auprès de lui, il répondit qu'il ne voulait pas vendre sa franchise. »

Simon préféra sa boutique de tannerie à la maison splendide de Périclès; à la fréquentation des grands, quelque bons qu'ils fussent pour lui, il préféra celle des ouvriers, qui le lisaient, pour lesquels il écrivait principalement, et qu'il instruisait

par ses leçons. Aux titres seuls de ses dialogues on voit qu'ils ne pouvaient que contenir des matières sérieuses et grandes. C'est des *dieux*, de la *vertu*, du *bien*, de l'*honnêteté*, du *juste*, de l'*honneur*, du *courage*, du *caractère populaire*, du TRAVAIL, etc., qu'il traite. Et ces dialogues circulaient entre les mains des *ouvriers tanneurs*, et des autres ouvriers sans doute; ce qui prouve que les plus hautes questions ne les intimidaient pas, et que Simon jouissait auprès d'eux d'une grande considération.

« *Il recevait quelquefois, dit Diogène Laërce, les visites de Socrate; il mettait en écrit tout ce qu'il se souvenait de lui avoir entendu dire.* » Cela devait être bon, et vraiment dans l'esprit de Socrate, ce noble cœur, qui ne dédaignait pas ceux de sa classe, et aurait voulu les relever. « *On dit que Simon fut le premier*, dit Diogène Laërce, *qui répandit les discours de Socrate.* » J'ai remarqué que Xénophon, avant de reproduire les belles paroles de Socrate sur Dieu, dit ceci : « *D'autres qui ont* assisté à quelques-uns de ses entretiens *à ce sujet, les ont déjà publiés.* » Le premier dialogue de Simon traite de Dieu ou des dieux; il se pourrait donc bien qu'il fût, comme Diogène Laërce le dit, *le premier qui répandit les discours de Socrate.* Cependant le nom du tanneur philosophe ne se trouve cité ni par Xénophon ni par Platon. Cela se conçoit d'après le mépris qu'ils portaient aux artisans, surtout à ceux qui écrivaient et s'occupaient de la philosophie, comme nous l'avons prouvé par des citations trop explicites.

Plutarque dit quelque part que le philosophe doit faire sa cour aux personnes constituées en dignité, parce que, s'il en était autrement, un homme en place qui veut cultiver la philosophie serait en droit de dire : « Quand je puis être un « Périclès ou un Caton, deviendrai-je un SIMON le « *corroyeur*, ou un Denys le grammairien, afin que « Socrate vienne s'entretenir avec moi, comme il le « faisait avec *ces hommes obscurs?* » Ces paroles de Plutarque, je ne les ai pas reproduites sans dessein; elles constatent évidemment que Socrate fréquentait *ces hommes obscurs;* que ces hommes obscurs avaient de l'intelligence, de la sagesse; que Simon était vraiment l'ami intime du philosophe, du sage Socrate, et qu'il dut en recueillir de grandes vérités.

Il est à regretter que les dialogues de Simon, ainsi que ceux d'Eschine, aient été perdus; ils nous eussent éclairés sur le caractère de Socrate, sur la tendance vraie de son esprit, sur le but final de sa réforme, beaucoup mieux que les hommes illustres qui, en nous parlant de leur maître, ne se sont pas suffisamment oubliés eux-mêmes. Les dialogues d'Eschine et de Simon ont été la mine où Xénophon et Platon sont allés puiser, et ensuite ils ont fait des efforts pour nous en faire perdre la trace et le nom, afin de s'attribuer des richesses qui ne leur appartenaient pas.

Des disciples de Socrate et autres philosophes.

Socrate avait beaucoup de disciples parmi les ouvriers; une régénération sociale pouvait s'accom-

plir, si Xénophon et Platon, ces deux hommes éminents, eussent eu un cœur populaire ; s'ils eussent prêché la doctrine du maître ; s'ils se fussent unis aux travailleurs ; si, au lieu de tant parler de la justice, ils l'eussent pratiquée ; s'ils avaient été, ainsi que Socrate, les citoyens du monde, les serviteurs de l'humanité, les frères de tous les hommes, les médecins de toutes les souffrances. Mais, ils étaient des riches, des discoureurs, des philosophes d'académie ; ils avaient de grands cerveaux et des cœurs qui ne battaient pas pour la multitude ; ils outrageaient les pauvres au lieu de les secourir, et les pauvres les haïrent et s'éloignèrent d'eux. Tous ces hommes, qui auraient pu se grouper autour d'un principe unique, formèrent des sectes sans nombre, donnant dans des extrêmes contraires.

Platon aimait à vivre parmi les grands, et l'on sait comment il a traité des hommes qui nourrissent la société.

Aristote.

Platon eut pour disciple Aristote (1), et celui-ci, aussi orgueilleux et plus dur dans l'expression que son maître, avec lequel il ne put vivre en bonne

(1) Aristote naquit à Stagyre, dans la Macédoine, en 384 avant Jésus-Christ. Il fut très savant médecin, et le chef d'une école philosophique d'Athènes. Il traita de la physique, de la métaphysique, de la rhétorique, de la morale, de l'histoire naturelle, de la politique, de la philosophie. Ses écrits sont très nombreux.

intelligence, devint le précepteur et le flatteur d'Alexandre de Macédoine. Mais ces dévoués aux grands ont un cœur de roche pour les pauvres travailleurs; ils sont sans pitié pour leurs souffrances, et les paroles suivantes d'Aristote feront juger du degré de sa sensibilité :

« La nature elle-même a créé l'ESCLAVAGE. »

« Un maître est propriétaire de son ESCLAVE, et est autre que lui ; l'esclave, au contraire, non-seulement est l'esclave du maître, mais encore *il est tout entier à lui.* »

« L'esclave est un instrument nécessaire pour servir à la vie simplement et comme fin. »

« Une famille complètement organisée se compose d'individus libres et d'esclaves. »

« Il y a dans l'espèce humaine des individus aussi inférieurs aux autres que le corps l'est à l'âme, ou que la bête l'est à l'homme ; ce sont ces êtres propres aux seuls travaux du corps, et qui sont incapables de faire rien de plus parfait. Ces individus sont destinés par la nature à l'esclavage, parce qu'il n'y a rien de meilleur pour eux que d'obéir. *Un homme est voué à l'esclavage par la nature, lorsque, par la mesure de ses facultés, il peut appartenir à un autre* ; et par là même il doit être à autrui, lorsqu'il ne participe à la raison que par un sentiment vague, sans avoir la plénitude de la raison même; les autres animaux, dépourvus de raison, obéissent à un aveugle instinct. *Y a-t-il donc une si grande différence entre l'esclave et la bête? Leurs services se ressemblent ; c'est par le corps seul qu'ils nous sont utiles.* »

« Aussi la nature, conséquente avec elle-même, *crée-t-elle des corps différents à l'homme libre et à l'esclave*; elle donne à celui-ci des membres robustes pour des travaux grossiers; l'homme libre a le corps droit et sans destination pour les œuvres serviles, etc., etc. »

« Concluons de ces principes, *que la nature crée des hommes pour la liberté, et d'autres pour l'esclavage* ; qu'il est utile et qu'il est juste que l'esclave obéisse. »

« Pourquoi les esclaves et les animaux n'auraient-ils pas de gouvernement? Ils n'en ont point, parce qu'ils n'ont pas le libre arbitre. »

« La nature a fait le pouvoir politique pour l'homme libre, et le pouvoir du maître pour l'esclave. »

« La guerre est une espèce de chasse aux bêtes et aux hommes nés pour obéir, et qui se refusent à l'esclavage. IL SEMBLE QUE LA NATURE IMPRIME LE SCEAU DE LA JUSTICE A DE TELLES HOSTILITÉS. »

Voilà comment parle le savant et barbare Aristote sur les esclaves ; voici maintenant pour les artisans :

« L'esclave vit sous les yeux de son maître : l'ARTISAN existe plus indépendant, car *il ne tient à une sorte d'esclavage que sous le rapport de ses travaux grossiers.* »

Il ajoute :

« Se livrer aux nobles occupations qui rendent l'homme vertueux, et gagner son pain par un travail manuel, *sont deux choses incompatibles...* »

« Plus un métier demande d'art et de combinaison, plus il est honnête; plus il déforme et abâtardit le corps, par l'emploi des forces physiques, plus il est servile ; enfin, moins la main-d'œuvre demande d'intelligence, *plus la profession est ignoble.* »

« Une bonne constitution *n'élève pas l'*ARTISAN *à la dignité de citoyen.* »

« Il est bon qu'*il y ait peu d'union parmi les hommes faits pour obéir* ; c'est un moyen de prévenir les révolutions. »

« Nul membre du corps social ne doit s'occuper ni de spéculation mercantile, ni de PROFESSIONS MÉCANIQUES, *parce que de telles occupations sont* IGNOBLES *et s'opposent à la pratique de la vertu.* Il faudra exclure même les LABOUREURS *de l'exercice des droits politiques.* »

« Un laboureur ni un homme de peine ne doivent toucher aux choses saintes. »

Je m'arrête !..... C'est ainsi que l'élève de Platon comprend la justice et l'humanité !..... Il était cependant un très savant homme, il jeta des clartés sur toutes les parties de la science ; il répandit de profondes vérités ; mais ses préjugés de position l'égarèrent, et ce savant homme, qui ne peut qu'indigner les cœurs simples et droits, tomba dans les plus étranges contradictions. Nous le démontrerons ailleurs.

Philosophes divers.

A côté de l'école de Platon, et de celle d'Aristote, qui l'avait quittée et lui faisait concurrence, se plaçaient d'autres écoles. Les philosophes étaient nombreux; la jalousie les divisait, et ils discutaient continuellement sans pouvoir s'entendre jamais et sans que le peuple dût recueillir le moindre fruit de toutes leurs discussions. Socrate avait fait la guerre aux sophistes; les sophistes étaient plus nombreux que jamais. Cependant il y avait parmi tant d'hommes inutiles quelques honorables exceptions.

Antisthène.

Antisthène, comme Platon, fut disciple du fils de la sage-femme. Nous lisons à ce sujet les paroles suivantes dans Diogène Laërce :

« Il demeurait au Pirée, il faisait tous les jours « un chemin de quarante stades pour venir jusqu'à « la ville entendre Socrate. Il apprit de lui la pa- « tience, et, ayant conçu le désir de s'élever au- « dessus de toutes les passions, il fut le premier

« auteur de la philosophie *cynique*,.. Antisthène en-
« seignait dans le *Cynosargue*, pas loin de la porte
« de la ville; et quelques-uns prétendent que c'est
« de là que la secte *cynique* a pris son nom. »

Antisthène différait essentiellement de Platon, dont il accusait l'orgueil, la fierté et les tendances impopulaires. Selon Diogène Laërce, Antisthène, que l'on raillait de ce que sa mère n'était point grecque, répondit : « La mère de Dieu est bien de Phrygie. »

Le même auteur donne les opinions et les reparties suivantes de ce philosophe :

« Il prouvait l'utilité des *travaux* par l'exemple du grand Hercule parmi les Grecs, et par celui de Cyrus parmi les étrangers.

« Il disait qu'une *société de frères*, qui sont unis, est la meilleure de toutes les forteresses.

« Qu'il souhaitait plutôt être atteint de folie que de volupté.

« Quelqu'un vantant beaucoup les plaisirs d'une vie délicate, il dit qu'il ne les souhaitait qu'aux enfants de ses ennemis.

« Il croyait que les gens VERTUEUX *sont en même temps* NOBLES. »

Ne sont-ce pas là de beaux sentiments?

Antisthène conserva un vif souvenir de Socrate, et vengea sa mort, dit-on, en faisant bannir Anytus et mettre à mort Mélitus.

Ce philosophe, d'un esprit très indépendant, a beaucoup écrit, et nous regrettons surtout la perte de son traité *de la Liberté et de la Servitude*. Il est à croire qu'il se prononçait ouvertement contre

l'esclavage, et que c'est à lui et à ses disciples qu'Aristote fait allusion, quand il dit ,dans le livre Ier de sa *Politique*, que, des écrivains « soutiennent que le « pouvoir du maître sur l'esclave est contre nature: « *La loi, disent-ils, établit seule la différence entre « l'homme libre et l'esclave. Or,* LA NATURE FAIT LES « HOMMES ÉGAUX : DONC L'ESCLAVAGE EST UNE IN- « JUSTICE, ATTENDU QU'IL EST LE RÉSULTAT DE LA « VIOLENCE... *Il est atroce, disent-ils, de se voir es- « clave et soumis aux caprices d'autrui, parce qu'on « a trouvé des hommes plus puissants et plus forts.* »

Est-il besoin de dire qu'Aristote combat cette noble opinion, que la sécheresse de son cœur ne lui permettait pas de comprendre.

Si Platon, disciple de Socrate, fonda l'école de l'*Académie*, et prêcha l'esclavage; si Aristote, l'élève de Platon, fonda l'école du *Lycée*, et se montra aussi barbare envers les travailleurs que son illustre maître; Antisthène, élève plus fidèle du sage Socrate, resta l'ami d'Eschine et de Simon, deux ouvriers philosophes, fonda l'école du *Cynosargue*, et y prêcha la liberté, l'égalité; il eut l'honneur d'avoir pour ami et pour disciple le mordant Diogène, que ses ennemis nommèrent le *Cynique* ou le Chien. Ce sobriquet fut appliqué à toute cette école.

Diogène.

Diogène, le plus célèbre des philosophes cyniques, est la satire vivante de Platon (1). Voyant que celui-ci

(1) Diogène naquit à Synope, dans le Pont, en 419 avant Jésus-Christ. Antisthène, son maître, était natif d'Athènes, et

logeait dans des palais, il se logea, lui, dans un tonneau, qu'il roulait au besoin, et transférait ainsi son habitation d'un lieu dans un autre, au gré de ses désirs. Platon allait toujours bien mis; il aimait les choses somptueuses, discourait dans les académies, dans la société des puissants, en présence des princes, qui l'appelaient auprès d'eux; Diogène traîna la guenille, marcha nu-pieds, méprisa les richesses, et dans sa vie vagabonde il s'arrêtait au premier endroit venu, soit pour dormir, soit pour manger, soit pour discourir : sa besace était son grenier d'abondance; son bâton son compagnon de voyage; son tonneau son palais roulant; et il préféra cette vie pauvre, originale, indépendante, aux faveurs qu'Alexandre-le-Grand vint en personne lui offrir. Diogène remplissait une mission et vivait heureux.

Diogène Laërce, dans ses Vies des philosophes, nous rapporte les reparties et les faits suivants de Diogène le cynique; reparties et faits qui reflètent à merveille l'esprit et le caractère de notre philosophe populaire :

« Ayant vu un enfant qui buvait de l'eau avec le creux de sa main, il jeta un petit vase qu'il portait pour cela dans sa besace, en disant *qu'un enfant le surpassait en simplicité.*

« Quelqu'un l'ayant mené dans une maison richement ornée, et lui ayant défendu de cracher, il lui cracha sur le visage, disant qu'il ne voyait point d'endroit plus sale où il pût le faire.

avait seulement cinq ans de plus. Platon était à peu près de leur âge. Aristote était beaucoup plus jeune.

« Pendant que dans un lieu d'exercice nommé Cranion, il était assis et se chauffait au soleil, ALEXANDRE s'approcha, et lui dit qu'il pouvait lui demander ce qu'il souhaitait. Je souhaite, lui répondit-il, que tu ne me fasses point d'ombre ici. (D'autres lui font dire : que tu t'ôtes de devant mon soleil.)

« Quelqu'un voulant lui prouver qu'il n'y avait point de MOUVEMENT, il se contenta pour toute réponse de se lever et de se mettre à marcher.

« Il disait que les belles COURTISANES ressemblent à l'eau miellée mêlée de poison.

« Deux personnes d'un caractère efféminé l'évitaient avec soin : Ne craignez pas, leur dit-il, le chien ne mange point de betteraves.

« Le fils d'une courtisane jetait une pierre parmi du monde assemblé : Prends garde, lui dit-il, que tu n'atteignes ton père.

« On le blâmait de ce qu'il entrait dans des endroits sales : Et le soleil, dit-il, entre bien dans les latrines sans en être sali.

« Il reprit un homme qui affectait des airs EFFÉMINÉS : N'êtes-vous pas honteux, lui dit-il, de vous rendre pire que la nature ne vous a fait? Vous êtes homme, et vous vous efforcez de vous rendre femme.

« Il disait que comme les SERVITEURS sont soumis à leurs maîtres, les méchants le sont à leurs convoitises.

« Voyant un mauvais TIREUR D'ARC, il alla s'asseoir à l'endroit où était le but, alléguant que c'était de peur que cet homme ne l'attrapât.

« Interrogé sur ce qu'il y avait de plus beau parmi les hommes, il répondit que c'était la FRANCHISE.

« Il se moquait de la NOBLESSE, de la gloire et d'autres choses semblables, qu'il appelait *des ornements du vice*; disant que les lois de la société, établies par la constitution (et pour le bien du monde), sont les seules justes.

« Il avait entendu approuver la définition que Platon donnait de l'HOMME, qu'il appelait un animal à deux pieds,

et sans plumes. Cela lui fit naître la pensée de prendre un coq, auquel il ôta les plumes, et qu'il porta ensuite dans l'école de Platon, en disant : Voilà l'homme de Platon ; ce qui fit ajouter à la définition de ce philosophe, que l'homme est un animal à grands ongles.

« On lui demandait quelle heure convient le mieux pour DINER. Quand on est riche, dit-il, on dîne lorsqu'on veut, et quand on est pauvre, lorsqu'on le peut.

« Quelqu'un l'ayant HEURTÉ avec une poutre, en lui disant ensuite de prendre garde : Est-ce, répondit-il, que tu veux me frapper encore ? (Dans une autre occasion, il donna un coup de bâton à celui qui l'avait heurté, en lui disant : Prends garde toi-même.)

« Une fois il alluma une lanterne en plein jour, il marchait en disant qu'il *cherchait un* HOMME. (Et, en effet, les hommes vraiment hommes sont bien rares.)

« Il disait de ceux qui s'effraient des SONGES, qu'ils ne s'embarrassent point de ce qu'ils font pendant qu'ils sont éveillés, et qu'ils donnent toute leur attention aux imaginations qui se présentent à leur esprit pendant le sommeil.

« Il dit à un homme qui se faisait chausser par son DOMESTIQUE, qu'il ne serait heureux que lorsqu'il se ferait aussi moucher par un autre ; ce qui arriverait s'il perdait l'usage de ses mains.

« Il vit un jour les magistrats qui présidaient aux choses saintes accuser un homme d'avoir volé une fiole dans le trésor ; sur quoi il dit que les grands VOLEURS accusaient les petits.

« Une fois il vit un jeune GARÇON qui allait souper avec des grands seigneurs ; il le tira de leur compagnie, et le reconduisit chez ses parents, *en leur recommandant de prendre garde à lui.* (Ceci a un sens pour ceux qui connaissent les mœurs grecques de ce temps-là, et fait honneur à Diogène.)

« Un jeune homme, qui était fort PARÉ, lui ayant fait quelques questions, il dit qu'il ne lui répondrait pas, qu'il ne lui eût fait connaître s'il était homme ou femme.

« Il appelait les HOMMES VERTUEUX *les images des dieux.*

« Il appelait l'amour de l'ARGENT *la métropole de tous les maux.*

« On lui demanda quelle était de toutes les bêtes celle qui mordait plus dangereusement : C'est, dit-il, le CALOMNIATEUR parmi les bêtes sauvages, et le FLATTEUR parmi les animaux domestiques.

« Il vit un garçon qui ROUGISSAIT : Voilà de bonnes dispositions, lui dit-il ; c'est la couleur de la vertu.

« On lui conseillait de chercher son ESCLAVE qui l'avait quitté : *Ce serait bien une chose ridicule*, dit-il, *que mon esclave Manès pût vivre sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans Manès.*

« Quelqu'un lui ayant demandé d'où il était : *Je suis*, dit-il, *citoyen du monde.*

« Platon, l'ayant vu éplucher des herbes, s'approcha de lui dit tout bas : Si tu avais fait ta COUR à Denys, tu ne serais pas réduit à éplucher des herbes. Et toi, lui repartit Diogène, si tu avais épluché des herbes, tu n'aurais pas fait ta cour à Denys.

« Il appelait l'INSTRUCTION *la prudence des jeunes gens, la consolation des vieillards, la richesse des pauvres et l'ornement des riches.*

« Il disait que lorsqu'il considérait la vie, et qu'il jetait les yeux sur la police des GOUVERNEMENTS, la profession de la médecine et celle de la philosophie, l'homme lui paraissait le plus sage des animaux ; mais que, lorsqu'il considérait les interprètes des songes, les devins et ceux qui employaient leur ministère, ou l'attachement qu'on a pour la gloire et les RICHESSES, rien ne lui semblait plus insensé que l'homme. »

Bornons là nos citations ; elles suffisent à faire apprécier Diogène. On le voit, il avait un bon sens exquis, un esprit vif et caustique ; la repartie prompte comme l'éclair ; un sentiment très moral et très démocratique, et quelque chose d'audacieux

et de juste dans ses jugements. Cependant je me garderai bien d'en faire mon héros. Il donna dans des extrêmes, commit des indécences, affecta la vie crapuleuse, et courait après les exagérations et les excentricités. Mais, pour bien juger Diogène, que ses ennemis n'ont pas dû épargner, il faut le considérer comme la contre-partie de Platon, comme la critique de sa vie de grand seigneur, comme une énergique protestation contre la philosophie antipopulaire des salons et des écoles de son temps, et alors on sera juste à son égard.

Les Athéniens l'aimèrent. Il se fit une grande réputation, et la postérité a conservé son souvenir et répète encore ses saillies. Les gens du peuple, soit dans les villes, soit dans les campagnes, connaissent, tout aussi bien que les élèves des colléges, Diogène le philosophe; et cela prouve que le *Cynique* remplissait vraiment, comme nous l'avons déjà dit, une sorte de mission divine.

MONIME, MENÉDÈME, CRATÈS (1), d'autres encore se firent les disciples de Diogène et suivirent ses traces à quelques distances. Ils protestaient toujours contre le luxe et l'amour des richesses; mais ils ne relevèrent ni la philosophie ni l'esprit public: ils n'étaient pas de taille à cela. Ils amusèrent, ils firent rire; voilà tout.

La philosophie était devenue une vraie tour de

(1) On ne sait pas au juste l'année de la naissance de ces trois philosophes, mais ils fleurirent à partir de l'année 336 jusqu'à l'année 310 avant Jésus-Christ.

Babel. Chacun cherchait à produire un système nouveau, des opinions nouvelles, et tout tomba dans l'extraordinaire.

On demande à STILPON (1) si les prières étaient agréables aux dieux : « Imprudent, répond-il, tu « me fais point de pareilles questions en public ; tu « tends que nous soyons seuls. » On lui demande une autre fois s'il y a des dieux. Il répond : « Écarte « la foule, si tu veux que je te réponde. »

Voici d'autres philosophes et d'autres systèmes.

ZÉNON (2), ainsi que Platon et la plupart des philosophes de son temps, demande la communauté des femmes et la suppression de l'argent. Il fut le créateur de la secte des stoïciens. Diogène Laërce dit :

« Les stoïciens pensent que les vertus sont tellement unies les unes aux autres, que celui qui en a une les a toutes, etc..... Les stoïciens présument que le sage peut raisonnablement s'*ôter la vie*, soit pour le service de sa patrie, soit pour celui de ses amis, ou lorsqu'il souffre de trop grandes douleurs, qu'il perd quelque membre, ou qu'il contracte des maladies incurables. Ils croient encore que les sages *doivent avoir communauté de femmes*, et qu'il leur est permis de se servir de celles qu'ils rencontrent. Les stoïciens disent que l'entendement, la destinée, et Jupiter ne sont qu'un même DIEU, qui reçoit plusieurs autres dénominations. »

(1) Stilpon était de la même époque que ceux dont nous venons de parler.

(2) Zénon naquit à Cettium, dans l'île de Cypre, vers l'an 362 av. J.-C. Après avoir été l'auditeur de Cratès, il devint chef d'école, comme nous l'avons dit plus haut. Il dut fleurir vers l'an 330 av. J.-C., et comme sa vie fut longue, il prolongea longtemps son influence.

Suivant Zénon et sa secte, les sages ne s'étonnent de rien, ne craignent rien, sont insensibles à la bonne comme à la mauvaise fortune, à la douleur comme à la joie, et ne doivent point être pitoyables, c'est-à-dire sensibles ni aux maux d'autrui, ni aux leurs.

Platon avait dit :

« Le sage ne regardera pas la mort comme un mal à l'égard d'un autre sage son ami. Il ne pleurera pas sur lui comme s'il lui était arrivé quelque chose de funeste. *Ce ne sera pas un malheur pour le sage de perdre un fils, un frère, des richesses ou quelque autre bien de cette nature.* Lorsqu'un pareil accident lui arrivera, *il ne s'en affligera pas*, et le supportera avec toute la patience possible. Nous avons raison d'ôter aux hommes illustres les pleurs et les gémissements, de les renvoyer aux femmes, et encore aux plus faibles d'entre elles, aussi bien qu'aux hommes d'un caractère efféminé. Nous voulons que ceux que nous destinons à la garde de notre ville rougissent de pareilles faiblesses. »

Platon, veut aussi que les malades s'ôtent la vie.

Zénon et la secte des stoïciens, qu'il avait créée, suivirent la leçon de Platon, et firent tous leurs efforts pour détruire le sentiment de la sympathie et de l'amour dans le cœur de l'homme. Leur homme ne fut plus l'homme de la nature, ce fut quelque chose de beaucoup plus mauvais. Mais arrêtons-nous.

PYRRHON (1) fut le philosophe de la négation. Diogène Laërce dit :

(1) Pyrrhon naquit à Elis, dans le Péloponèse, dans l'année que Socrate fut condamné à boire la ciguë. Son école florissait en 336 av. J.-C. Il vécut quatre-vingt-dix ans.

« Il soutenait *que rien n'est honnête ou honteux, juste ou injuste*; qu'il en est de même de tout le reste; *que rien n'est tel qu'il le paraît*; que les hommes n'agissent comme ils le font que par institution ou par coutume; et qu'une chose n'est pas plus celle-ci que celle-là. »

Après avoir dit que telle chose déterminée n'était pas plus tel objet que tel autre; qu'on n'était sûr de rien; Pyrrhon et les pyrrhoniens nièrent le mouvement, la morale, la justice; et, disons-le, dans leur système de négation, Platon les avait devancés, car il avait écrit dans sa ***République***, livre x, les paroles que voici :

« Il y a une multitude de LITS et de TABLES. Mais ces deux espèces de meubles sont comprises, l'une sous l'idée de lit, l'autre sous celle de table. Nous avons aussi coutume de dire que l'ouvrier qui fabrique l'une ou l'autre de ces deux sortes de meubles, ne fait le lit ou la table qui est à notre usage, que d'après l'idée qu'il en a. Car ce n'est pas l'idée même que l'ouvrier façonne. »

Platon dit que c'est Dieu qui est l'auteur de l'idée ou de l'essence du lit; puis il ajoute :

« Le menuisier que fait-il? *Il ne fait pas l'idée même que nous appelons l'essence du lit*, mais un lit en particulier. *Si donc il ne fait pas l'essence même du lit, il ne fait rien de réel, mais quelque chose qui représente ce qui est évidemment.* Et si quelqu'un soutenait que l'ouvrage du menuisier ou de quelque autre ouvrier *a une existence réelle, il est très vraisemblable qu'il se tromperait.* »

Voilà du nouveau!... Si nous voyons un travail, lit, table ou armoire, mais solide, mais matériel, mais palpable, et que nous disions : voilà un lit, voilà une table, voilà une armoire; Platon nous répondra : Vous vous trompez; cela n'a rien de réel;

la réalité est dans l'idée, dans l'essence même de la chose, et non dans l'objet qui est devant vous. Ce que vous croyez voir, palper, vous ne le voyez pas, vous ne le palpez pas; vous êtes livrés à une pure illusion.

Quel beau raisonnement! Platon aurait dû s'asseoir et se coucher sur des chaises et sur des lits en idée, plutôt que sur l'ouvrage du menuisier, si cet ouvrage n'existe pas; Platon aurait dû se nourrir d'un pain en idée, plutôt que du pain fabriqué par le boulanger, si ce pain n'a rien de réel et n'est qu'apparent. Mais il n'en faisait rien.

Oh! si Molière avait été chargé de répondre à Platon! Comme il l'eût mené! Il en eût usé avec lui comme il en usa envers le docteur Marphurius; il l'eût frappé avec un bâton. Et si le philosophe eût dit: Tu me frappes avec un bâton, Molière. — Pas du tout, eût répondu le comique; il n'y a dans mon action rien de réel, et ce bâton, que tu crois voir, n'est bâton qu'en apparence. Son idée, son essence, sa réalité, sont ailleurs, et tu radotes, mon bon Platon, de prétendre que je te frappe avec ce qui n'existe pas.

Ou je me trompe fort, ou la subtilité de Platon eût été déroutée par le solide argument de Molière.

Platon, qui avait prétendu que les artisans ne faisaient pas leurs travaux, vu qu'ils n'en fabriquaient pas l'idée, avait certainement la vanité de se croire l'auteur de ses livres, bien qu'il n'en eût pas fabriqué l'idée, ou l'essence; et si quelqu'un

lui en avait contesté la paternité, il se serait fâché.

Du moment que Platon avait dit que le lit, travail de l'ouvrier, n'existait qu'en apparence, et que sa réalité était dans l'idée seule, on pouvait en dire autant de toute autre chose. Ainsi, un cheval n'était plus un cheval ; un meurtre n'était plus un meurtre ; un acte de justice n'était plus un acte de justice, et la morale n'avait plus d'appui, plus de fondement. Pyrrhon et son école ne firent que tirer les conséquences du système de Platon. Je n'ai donc rien à répondre aux pyrrhoniens, vu qu'en réfutant par le bâton de Molière l'idée abstraite de lit et de table de celui qui les a engendrés, je les réfute eux-même du même coup.

Les pyrrhoniens nièrent le mouvement. Diogène le Cynique se leva et se mit à marcher en leur présence, sans souffler mot. Rien de mieux : cette réponse suffit. Diogène était, tout grossier qu'on le dit, et qu'il fut peut-être, l'homme de bon sens de son époque.

Nous trouvons dans Diogène Laërce les paroles suivantes qui prouvent l'antagonisme de Platon et du Cynique relativement aux idées abstraites :

« Platon, en discourant sur les IDÉES, ayant parlé de la qualité de TABLE et de TASSE, considérée *abstractivement*, Diogène lui dit : Je vois bien ce que c'est qu'une table et une tasse ; mais pour la qualité de table ou de tasse, je ne la vois point. A quoi Platon répondit : *Tu parles fort bien ; en effet, tu as des yeux qui sont ce qu'il faut pour voir une table et une tasse, mais tu n'as point ce qu'il faut pour voir la qualité de table et de tasse ; savoir, l'entendement.* »

Nous ne savons ce que Diogène répondit à Platon, qui se montrait fort impoli ; et, assurément, il ne dut pas rester court. Mais nous nous plaisons à faire remarquer que, pour ces grands esprits qui ont pris l'habitude de vivre dans le domaine des idées abstraites, on est des ignorants si l'on n'admire pas leurs rêveries, et si l'on persiste à demeurer dans la région des idées pratiques et morales, applicables à la société. Et maintenant, disons qu'il faut condamner Platon dans ses idées abstraites de lit et de table, ou embrasser le pyrrhonisme, une chose étant la conséquence forcée de l'autre.

ÉPICURE nia la divinité, la vie future, traita du système du monde; sa doctrine se rapproche en quelques points de celle de Zénon, bien qu'elle en diffère sur beaucoup d'autres. Nous y reviendrons ailleurs (1).

Les idées extraordinaires s'engendrent les unes des autres. EUBULIDE, CHRYSIPPE (2) et d'autres firent usage d'arguments tels que ceux-ci, que Diogène Laërce nous a conservés :

« Si vous dites quelque chose, cela vous passe par la

(1) Épicure naquit à Cergettes, dans l'Attique, en 342 avant Jésus-Christ. Il s'établit à Athènes.

(2) Eubulide et Chrysippe sont du nombre des philosophes de la décadence de la Grèce. L'un naquit à Milet en 360 av. J.-C., l'autre à Solès, en Cilicie, en 280. Il va sans dire que chacun deux commença son professorat au moins trente ou quarante ans après l'année de sa naissance. Beaucoup de philosophes des temps anciens n'étaient que de simples travailleurs, des pauvres. Nous reviendrons là-dessus quand il en sera temps.

bouche : or, vous parlez d'un CHARRIOT ; ainsi un charriot vous passe par la bouche. »

« Ce que vous n'avez pas jeté, vous l'avez : or, vous n'avez pas jeté des CORNES ; donc vous avez des cornes. »

« S'il y a quelque part une TÊTE, vous ne l'avez point : or, il y a quelque part une tête que vous n'avez point ; donc vous n'avez point de tête. »

Réflexions.

Ne fallait-il pas, en effet, avoir perdu la tête pour se livrer à de si misérables arguties ? Et voilà cependant ce qu'on appelait des philosophes et ce qui pullulait de toutes parts !..... La philosophie avait perdu de vue l'objet qui lui est propre, et, au lieu de travailler à pénétrer les hommes d'amour, de sympathies les uns pour les autres, elle ruinait les principes du vrai et du juste, et portait une grave atteinte à l'avenir d'Athènes et de la Grèce entière.

Athènes avait toujours été un pays démocratique. Au temps de Thésée, les laboureurs et les artisans avaient été compris dans les rangs des citoyens. Solon, dans sa législation, n'oublia pas de faire une large part aux travailleurs. Sous Aristide, ils devinrent en droit les égaux des riches. Si nous lisons les plus anciens poètes et les plus anciens philosophes, nous nous convainquons qu'Homère et qu'Hésiode furent les amis du travail, les ennemis de l'oisiveté ; que les sept sages parlèrent à merveille ; que les poètes moralistes, Théogonis, Phocylide, Démocrate, ainsi que les tragiques, et surtout Euripide, honorèrent le travail et les travailleurs, et qu'ils recommandèrent au mari de ne prendre qu'une

seule femme, et d'être continent et moral. Socrate vint; il mit tout en œuvre pour relever l'esprit public, pour faire aimer le travail, et pour sauver le pays, qu'il chérissait. Critias, Alcibiade, Xénophon, Platon, et des artisans, s'attachèrent à ce grand philosophe.

Ah! si les premiers et les plus influents de ses disciples se fussent pénétrés de son esprit; s'ils avaient marché dans la voie du sage; s'ils s'étaient attachés aux travailleurs; s'ils les avaient aimés; s'ils n'avaient eu que des pensées d'humanité, quel bien n'auraient-ils pas fait?...

Mais il n'en devait pas être ainsi : Alcibiade trahit sa patrie; Critias l'opprima; Xénophon et Platon, oubliant les traditions des poètes, des sept sages, et les bons conseils de Socrate et de quelques-uns de ses élèves, insultèrent au travail et aux travailleurs, et firent de l'oisiveté l'une des principales vertus du citoyen. Ils vivaient dans Athènes, dans la ville de Solon, et ils étaient les partisans de Sparte et de Lycurgue, dont ils préconisaient sans cesse les lois, au détriment des lois de leur patrie.

Cette patrie, ils la trahissaient; ils l'affaiblissaient de jour en jour par leurs dénigrements systématiques et passionnés. Ils méconnaissaient les droits du peuple, qu'ils aigrissaient, qu'ils corrompaient, qu'ils aveuglaient, qu'ils divisaient autant qu'il était en leur puissance de le faire.

Le plus coupable de ces deux disciples infidèles de Socrate, fut surtout Platon : il recommanda le mensonge aux magistrats; il prêcha la communauté

des femmes, des biens et de progéniture ; il exalta la prostitution, le meurtre des petits enfants, l'oisiveté des citoyens, la haine des travaux utiles ; il maltraita l'artisan, le laboureur, le mendiant, qu'il appela une *espèce d'animal*. Il maltraita l'esclave, dont il riva les fers, afin qu'il ne pût jamais s'affranchir entièrement. Il parla d'un vice immonde avec amour, surtout dans ses dialogues, et ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il changea de sentiment à cet égard. Il voulut propager son système indien de métempsychose, et se montra l'inquisiteur le plus féroce envers ceux dont la croyance différait de la sienne ; il chercha à détruire la sensibilité dans l'homme ; il répandit ses idées abstraites et prétendit que ce qui existe n'existe pas. Ses rêveries firent naître les stoïciens, les pyrrhoniens et tant d'autres sectes de bavards subtils, qui se prétendaient être des philosophes novateurs quand ils étaient les assassins de la raison et de la véritable philosophie. Poussons plus loin : Les cyniques, les épicuriens même, naquirent de son orgueil et de son impopularité, comme une protestation formidable et souvent extrême naît d'un acte ou d'un principe répréhensible en soi. Platon fut le père de la confusion des idées dans Athènes et dans la Grèce entière, et nous croyons que le génie ne fut le plus souvent chez lui, suivant une de ses expressions, qu'une *aptitude à mal faire*.

Eh ! que m'importent à moi ses belles sentences sur Dieu, sur l'âme, sur la justice, sur le désintéressement, sur la vertu, sur l'humanité, si l'ensemble

de son système est injuste, absurde, et s'il ne peut produire que la dépravation, que la barbarie, que l'oppression des trois quarts et plus de l'espèce humaine ?...

Et pourtant, les hommes des partis les plus opposés vénèrent Platon ! M. de Châteaubriand, comme tant d'autres, l'appelle divin; M. Cabet en fait un Christ dans son *Voyage en Icarie*; et saint Clément d'Alexandrie lui-même, et d'autres Pères de l'Église, ne trouvent aucune différence entres les principes de despotisme et d'immoralité de Platon et ceux du libérateur et sévère Moïse !..... Mais comment tant d'aveuglement a-t-il pu se produire et se maintenir ? Comment se tromper de la sorte sur un écrivain, quel que soit d'ailleurs son talent ? Comment approuver le plus affreux système de société? Comment ne pas repousser avec dégoût tout ce que nous avons cru de notre devoir d'étaler de sale, de hideux, sous les yeux de nos lecteurs !.... Je le dis nettement, ceux qui n'ont eu que des louanges, que de l'adoration pour Platon, ou ils ne l'ont pas lu, ou ils l'ont lu sans le comprendre, ou bien je ne les comprends pas eux-mêmes.

Platon est encore le flambeau de la philosophie de l'Europe moderne !..... Il éclaire nos colléges; nos grands maîtres des universités le traduisent et l'adorent ! Que d'erreurs, que de préjugés, que de faux jugements, que de préventions, que de travers ne doivent-ils pas puiser dans un tel enseignement nos fils de famille, nos riches?..... Une immense acclamation, partie de tous les points du globe, a

couronné Platon, l'a proclamé divin ! Eh bien ! moi, chétif, j'ose m'inscrire en faux contre cette prétendue divinité, et je rends grâce à ma pauvreté d'avoir préservé mon enfance d'une instruction privilégiée qui eût pu fausser mon esprit..... Je m'arrête; et qu'on me pardonne ce mouvement d'indignation de ma conscience, que je ne retire pas, parce que l'amour du bien seul me l'a inspiré.

Cyrus le Jeune. Son armée.

Retournons à l'histoire et suivons le cours des événements.

Nous étions arrivés à l'année 400 avant Jésus-Christ, époque de la mort de Socrate; remontons encore une ou deux années plus haut, et ajoutons quelques mots à ce que nous avons dit de Cyrus le Jeune, qui, après avoir levé l'étendard de la révolte, marcha à la tête d'une puissante armée contre son frère Artaxerxès-Mnémon, auquel il livra, près de Babylone, à Cunaxa, une sanglante bataille qu'il perdit, et dans laquelle il laissa la vie. Nous l'avons dit, c'est de cette déroute que part la fameuse retraite des dix mille, sous les ordres de Xénophon.

Mais, ce Cyrus méritait-il que les Grecs fissent quelque effort en sa faveur, et qu'ils l'élevassent au trône de Perse au détriment de son frère, le roi régnant ? Était-il véritablement un ami de l'humanité? Nous trouvons dans les *Helléniques* de Xénophon, l'un de ses soldats, et qui lui était si dévoué, des paroles qui nous donnent la plus triste idée de

ce prince prétendu philosophe. Ces paroles, les voici :

« Cyrus tua Autobèsace et Mitrée, ses cousins, tous deux fils de la sœur de Darius-Nothus, qui avait, ainsi que sa sœur, Artaxerxès-longue-main pour père. Ces deux princes, se trouvant un jour à sa rencontre, *n'avaient pas caché leurs mains dans les manches de leur robe, honneur qui ne se rend qu'au roi.* Ces manches étant plus longues que la main, quand on l'y tient renfermée, on ne peut agir. Hiéramène et sa femme ayant représenté à Darius qu'il se déshonorerait s'il fermait les yeux sur un pareil excès, ce prince feignit d'être malade, et lui envoya des courriers pour lui signifier son rappel. »

Ce fait atroce dut se passer en 405 avant Jésus-Christ, bien peu de temps avant la mort de Darius-Nothus, père de Cyrus. Darius mort, son fils Artaxerxès-Mnémon lui succéda. Cyrus, lui qui sous le règne de son père avait fait couper les mains à ses deux cousins, ainsi qu'on vient de le voir, se mit à conspirer contre son frère; ce frère lui pardonna une première tentative. Mais l'impunité, mais le pardon ne désarmèrent pas Cyrus; au contraire, il conspira de nouveau, il rassembla des troupes, il marcha vers Babylone, la capitale de l'empire, et livra bataille à Artaxerxès : il périt dans l'action (401 av. J.-C.).

Je le demande, cet homme qui méconnut l'autorité d'un père, qui s'armait contre un frère, qui, précédemment, usurpant la plus détestable préro-

gative du souverain, celle de faire couper les mains à des hommes inoffensifs, avait mutilé, tué ses proches parents; je le demande, cet homme méritait-il l'appui, le concours des Grecs, des amis de la liberté? Pour ma part, je réponds : Non. Et je répète que cette guerre des Grecs contre le roi de Perse n'était qu'une entreprise d'aventuriers, de bandits, à laquelle la démocratie athénienne resta complètement étrangère, et qui doit tout son lustre aux récits poétiques de Xénophon, contre lesquels il est bon de se prémunir.

Ceux d'entre les Grecs qui avaient principalement donné la main à Cyrus, c'étaient les Lacédémoniens. Cyrus mort, ils continuèrent leurs hostilités dans l'Asie-Mineure, et, grâce à l'anarchie, grâce aux discordes introduites entre les satrapes de diverses provinces, qui se battaient les uns contre les autres, grâce au courage des villes ioniennes, qui ne respiraient que l'indépendance et la liberté, ils obtinrent de nombreux succès, et se firent considérer comme de dévoués libérateurs.

Sparte viole la paix. — Conjuration à Sparte.

C'était en 401, les Spartiates combattaient pour la liberté des villes grecques de l'Asie-Mineure, à ce qu'ils disaient, mais, dans le même temps, malgré la grande paix conclue, ils portèrent leurs armes contre des Grecs.

« Tandis que ces événements se passaient en Asie, dit Xénophon, les Lacédémoniens écoutaient d'*anciens ressentiments*. Dans la guerre du Pélopo-

nèse, les Eliens s'étaient alliés aux Athéniens, aux Argiens, aux Mantinéens ; » ils articulèrent encore d'autres griefs, griefs anciens, il est vrai, et, ajoute Xénophon, « indignés de tous ces affronts, les éphores et l'assemblée décrétèrent qu'on châtierait leur insolence. »

La guerre fut déclarée aux Eliens ; les Spartiates eurent l'appui des Athéniens, qui se montrèrent faibles en cette occasion, et de tous leurs autres alliés à l'exception des Corinthiens et des Thébains, qui refusèrent de les suivre. Les Eliens furent châtiés ; les Messéniens eurent aussi à souffrir de rudes corrections (401 et 400 av. J.-C.).

Pendant que les Spartiates portaient leurs armes chez leurs voisins et dans l'Asie, ils éprouvèrent quelques troubles intérieurs.

C'était la première année du règne d'Agésilas ; on dénonça une conjuration, et CINADON en était le chef. Il avait pour complices, disait-on, des *hilotes*, des Néodamodes, des Hypomiones et des Périèces, tous gens plus ou moins courbés sous la servitude. « Sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de « ces différentes classes, dit Xénophon, *ils ne peu-* « *vent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger* « *tout vif.* » Les conjurés, à ce qu'on disait, étaient armés de poignards, d'épées, de broches, de coignées, de haches et de faux. « Cinadon, dit Xéno- « phon, mettait encore au nombre des armes tous « les instruments des laboureurs, des maçons et des « charpentiers ; les outils des autres artisans étaient « aussi, selon lui, des armes suffisantes, etc. »

La conjuration dénoncée, Cinadon et ses complices furent arrêtés. « Cinadon, dit Xénophon, at-« teint et convaincu, avoua tout et nomma les con-« jurés; on lui demanda ce qui l'avait excité à un « tel complot. Il répondit : JE NE VOULAIS POINT « DE MAITRE A LACÉDÉMONE. Alors on lui passa les « mains et le cou dans une pièce de bois; *on le « fouetta, on le déchira*, on le promena dans la ville, « lui et ses complices. Ainsi furent punis les conspi-« rateurs (400 av. J.-C.). »

Rupture de la paix. — Guerre entre Grecs.

Agésilas et Lysandre continuent la guerre d'Asie; c'est toujours au nom de la liberté, de l'indépendance des villes grecques qu'ils agissent (397 av. J.-C.). Pendant ce temps se rallume aussi plus ardente la guerre entre les Grecs. Xénophon prétend que le roi de Perse l'excitait en répandant de l'argent; mais ce ne sont là que de vieilles calomnies contre les adversaires de Sparte et de l'aristocratie, on le reconnaîtra tout à l'heure.

Laissons toutes les insinuations de côté, et arrivons aux faits : les Locriens d'Opunte pénètrent dans un territoire en contestation entre eux et ceux de la Phocide. Les Phocidiens, dit Xénophon, « en-« trèrent tout de suite dans la Locride, *enlevant « beaucoup plus qu'on ne leur avait pris*. Aussitôt « la faction d'ANDROCLIDE persuade aux Thébains « d'envoyer au secours des Locriens, et leur ob-« serve que les Phocidiens ne sont point entrés en « armes sur le territoire contesté, mais dans la Lo-

« cride *alliée et amie des Thébains*. Ceux-ci se jet-
« tent sur la Phocide, saccagent le plat pays, et
« *contraignent les Phocidiens à députer à Sparte*
« pour demander du secours; ils représentent qu'ils
« ne sont point agresseurs, qu'ils sont restés sur la
« défensive contre les Locriens. »

Les Locriens s'étaient jetés sur un territoire contesté, et nous ne savons pas jusqu'à quel point on avait le droit de le leur contester; les Phocidiens, au lieu d'envahir le même territoire, et de le disputer les armes à la main, se jettent sur la Locride même, et, de l'aveu de Xénophon, *enlèvent beaucoup plus qu'on ne leur avait pris*. Les Locriens, c'est Xénophon qui le dit, étaient les *alliés et les amis* des Thébains; ceux-ci devaient donc intervenir du moment qu'on les attaquait dans leurs alliés.

Xénophon dit que les Thébains *contraignirent les Phocidiens à députer à Sparte*. Non, ils ne les contraignirent pas, mais les Phocidiens députèrent à Sparte de leur plein gré, et ils furent bien accueillis, car les Lacédémoniens ne demandaient que des prétextes pour rompre la paix, qui, ordinairement, les liait fort peu.

« Les Lacédémoniens, dit Xénophon, *saisirent avec empressement l'occasion qui se présentait de satisfaire leur ancien ressentiment contre les Thébains*, qui, non contents de s'être approprié, à Décélie, la dîme d'Apollon, avaient encore *refusé de les suivre à l'affaire du Pirée; ils leur reprochaient encore d'avoir débauché les Corinthiens* (lors de la même affaire). *Ils n'avaient pas oublié* de quelle manière

outrageante les Thébains avaient empêché Agésilas de sacrifier en Aulide, avec quel acharnement ils avaient jeté de dessus l'autel les victimes immolées, avec quelle perfidie ils avaient refusé de suivre Agésilas en Asie. *Ils considéraient que c'était une occasion favorable de les attaquer, de réprimer leur insolence.* Les armes d'Agésilas prospéraient en Asie; d'ailleurs, point d'autre guerre à soutenir en Grèce. Tel était l'esprit des Lacédémoniens. »

On le voit, et c'est Xénophon lui-même qui le dit, les Lacédémoniens désiraient la guerre; *ils saisissent avec empressement l'occasion qui se présente de satisfaire leur ancien ressentiment contre les Thébains;* ils reprochent aux Thébains d'avoir refusé de les suivre au Pirée, d'en avoir détourné les Corinthiens, et de les avoir par là empêchés, eux Spartiates, de détruire Athènes, avec laquelle ils ont traité depuis et sont d'accord maintenant. Les rancunes des Lacédémoniens peuvent être dissimulées, jamais oubliées. Je ne parle pas de tous les autres griefs, griefs plus ou moins ridicules, que les Lacédémoniens articulèrent, et dont ils avaient toujours prêt un arsenal considérable quand ils voulaient rompre avec un peuple et envahir son territoire. Bien qu'ils eussent mille fois tort, ils savaient se donner une apparence de bon droit, capable d'abuser, et, les historiens aidant, leur cause a toujours été proclamée la plus juste, bien qu'elle fût presque toujours la plus inique. Je m'appesantis sur ces considérations; je tâche d'élucider la vérité, obscurcie à plaisir par Xénophon et d'autres anciens, et cela est

d'autant plus important, que nos historiens modernes n'ont été que leurs échos très complaisants, et qu'il importe que le jour se produise au milieu du chaos qu'ils nous ont fait. Non, je ne pense pas, comme le dit Xénophon, que le roi de Perse ait déterminé par son argent les villes grecques à faire la guerre à Sparte, mais je crois, suivant le même auteur, que les Locriens se jetèrent sur un territoire contesté, que les Phocidiens se jetèrent sur le territoire des Locriens, que les Thébains défendirent les Locriens, leurs alliés et leurs amis, et que les Lacédémoniens *saisirent avec empressement l'occasion qui se présentait de satisfaire leur ancien ressentiment contre les Thébains.* On a beau vouloir cacher la vérité, elle se montre toujours aux yeux de ceux qui la cherchent avec persévérance. Poursuivons :

« Les éphores, dit Xénophon, décrétèrent donc une levée, et l'on envoie Lysandre dans la Phocide, avec ordre de mener les Phocidiens eux-mêmes, les Etéens, les Héracléens, les Méliens et les Énians, sous les murs d'Haliarte : le général Pausanias y rassemblerait, au jour indiqué, les Lacédémoniens et les autres Péloponèsiens. Lysandre fit ce qui lui était commandé, et, de plus, il détacha les Orchoméniens de l'alliance de Thèbes. Pausanias, après avoir eu des sacrifices favorables, s'arrêta à Tégée, d'où il envoya des troupes soldées, en attendant celles des villes voisines. Les Thébains, informés du projet d'irruption sur leurs terres, députèrent à Athènes. »

Entre autres paroles des députés thébains adressées aux Athéniens, on remarque celles-ci, et c'est Xénophon qui nous les a conservées :

« Athéniens, vous accusez la ville de Thèbes d'a-
« voir proposé un décret rigoureux contre vous à
« la fin de la guerre : cette accusation n'est point
« fondée, puisque ce n'est pas le corps des Thé-
« bains qui a ouvert cet avis, mais un *seul d'entre eux*
« qui siégeait alors parmi les confédérés. *Depuis, les*
« *Lacédémoniens nous invitèrent à marcher contre*
« *le Pirée :* LA PROPOSITION FUT UNANIMEMENT RE-
« JETÉE. Comme c'est principalement à cause de
« vous que Lacédémone nous déclare la guerre,
« nous croyons qne vous ferez un acte de justice en
« venant à notre secours. »

Les Athéniens se montrèrent favorables, et décrétèrent à l'unanimité des secours aux Thébains (395 av. J.-C.).

« Au retour des ambassadeurs, dit Xénophon, les Thébains se préparèrent à se défendre, les Athéniens à les secourir ; et, sans plus tarder, les Lacédémoniens entrèrent dans la Béotie, sous le commandement de PAUSANIAS, avec toutes les troupes du Péloponèse, à la réserve des Corinthiens, qui refusèrent de marcher. »

Les deux peuples en vinrent aux mains sous les murs d'Haliarte. « Lysandre fut tué, le reste de ses gens se sauvèrent dans la montagne, les Thébains les y poursuivirent vivement. » (Xénophon). Pausanias arriva avec l'armée du Péloponèse. Les Thébains éprouvèrent des craintes ; les Athéniens vien-

nent se ranger en bataille avec eux. Pausanias n'osa les attaquer, il demanda même une trève pour enlever les morts ; il l'obtint, et retourna ensuite à Sparte. Pausanias fut accusé et condamné à mort comme traître ou lâche, par ses compatriotes, mais il eut le temps de se réfugier à Tégée, où il mourut peu après de maladie.

Les Lacédémoniens avaient perdu deux hommes remarquables ; la situation était grave ; ils rappelèrent d'Asie Agésilas, malgré ses succès contre les troupes perses (395 av. J.-C.).

On se prépare à la guerre des deux parts, et voici, d'après Xénophon, la force de l'une et de l'autre armée :

« Les LACÉDÉMONIENS avaient *six mille* hoplites de leur république, près de *trois mille* d'Élide, de la Tryphylie, d'Ancrore, de Lasione ; *quinze cents* Sicyoniens ; de l'Épidaurie, de la Trézénie, de l'Hermionide et de l'Halie, pas moins de *trois mille*. Ils avaient, de plus, *six cents* cavaliers lacédémoniens, *trois cents* archers crétois, *quatre cents* frondeurs de Margane, Létrine et Amphidole. Les Phliasiens ne s'y trouvèrent point, s'excusant sur la trève. Telles étaient les troupes de Lacédémone.

« L'armée ennemie avait *six mille* hoplites athéniens, *sept mille* Argiens, à ce que l'on disait, *cinq mille* BÉOTIENS seulement, parce que ceux d'Orchomène ne s'y trouvaient pas ; *trois mille* Corinthiens et *autant* d'Eubéens. Telle était leur infanterie pesamment armée. Malgré l'absence des Orchoméniens, la Béotie fournit *huit cents* chevaux ;

Athènes *six cents*; Chalcis d'Eubée, *cent;* les Locriens d'Opunte *cinquante*. L'infanterie légère, les Corinthiens compris, passait encore ce nombre, car elle était renforcée de celle des Locriens Ozoles, des Méliens et des Acarnaniens.

« Telles étaient les forces des deux armées. »

Une bataille s'engagea ; les Lacédémoniens furent vainqueurs, suivant Xénophon. D'autres historiens disent que les avantages furent balancés, et la vraisemblance est de leur côté.

En ce même temps il se livra une bataille navale à CNIDE; les Lacédémoniens furent vaincus, et perdirent l'empire de la mer (395 av. J.-C.).

Les généraux les plus célèbres de cette époque étaient, du côté des Athéniens, THRASYBULE, CONON, IPHICRATE, CHABRIAS, TIMOTHÉE; du côté des Lacédémoniens, AGÉSILAS, PISANDRE, TÉLEUTIAS, AGÉSIPOLIS, CLÉOMBROTE ; les autres peuples avaient aussi des chefs remarquables.

Agésilas était à la tête de toutes les forces lacédémoniennes; il arrive à CORONÉE, près de Thèbes; il livre bataille; il fut vainqueur, si nous en croyons Xénophon. D'autres historiens disent que la victoire fut douteuse. Agésilas fut rapporté blessé à Lacédémone (394 av. J.-C.).

La guerre se poursuit vivement pendant plusieurs années, Corinthe, l'Acarnanie, Argos, Byzance, la Chalcédoine, Lesbos, Abydos, Sestos, l'Hellespont, l'Asie, la Thrace, Cypre, Rhodes, toute la Grèce, en ressentent les effets. La plupart des villes éprouvent des révolutions, des contre-révolutions, des massa-

cres, des proscriptions ; mais je ne puis décrire ni toutes ces guerres, ni toutes ces luttes féroces entre gens d'une même cité. Les Lacédémoniens avaient toujours contre eux la plus grande partie des villes grecques.

Conon avait fait relever les *murs d'*ATHÈNES, et cela choquait vivement les Lacédémoniens; Iphicrate, Chabrias, avaient obtenu de grands succès, Thrasybule, avant de périr à Rhodes, dans sa tente, sous un fer assassin, avait, plus que tout autre général, rendu d'éclatants services à la démocratie, qu'il relevait partout où il portait ses armes. Enfin, Athènes avait fait de grands progrès; les ennemis de Sparte avaient le dessus (388 av. J.-C.).

Paix d'Antalcidas.

Que firent alors les Lacédémoniens? Ils députèrent ANTALCIDAS vers le roi de Perse, à l'effet de conclure un traité de paix et d'alliance. Et quelles furent donc ses propositions ? Les voici d'après Xénophon, l'ami le plus passionné, le plus constant des Lacédémoniens :

« ANTALCIDAS dit qu'il venait, au nom de sa République demander la PAIX au roi, *une paix telle qu'il la désirait depuis longtemps*; QUE LES LACÉDÉMONIENS NE LUI CONTESTAIENT PAS LES VILLES GRECQUES DE L'ASIE; qu'ils consentaient à l'indépendance des îles et des villes du continent, etc. »

Comme il s'agit ici de quelque chose de grave, ne craignons pas de laisser parler plusieurs historiens. Diodore de Sicile dit :

« Dans ce temps, les Lacédémoniens, *qui avaient essuyé de grandes pertes dans la guerre contre les Grecs et dans celle contre les Perses*, firent partir ANTALCIDAS le nauarque, chargé de traiter avec Artaxerxès des conditions de la paix. Après que l'envoyé de Sparte eut exposé l'objet de sa mission, le roi déclara qu'il signerait la paix aux conditions suivantes : *les villes grecques de l'Asie seraient soumises à la domination du roi de Perse ; tous les autres Grecs se gouverneraient d'après leurs propres lois ; et, de concert avec les contractants, feraient la guerre à ceux qui refuseraient d'obéir et d'accepter les conditions de la paix.* »

A la nouvelle de la mission d'Antalcidas, les principales villes de la Grèce, Athènes, Argos, Corinthe, Thèbes, s'étaient hâtées d'envoyer des ambassadeurs, afin de faire contre-poids à la politique de Sparte, leur ennemie ; mais ce fut en vain : Antalcidas fut seul écouté, et CONON, l'envoyé d'Athènes, fut emprisonné contre le droit des gens, pour avoir protesté avec quelque vigueur contre de certaines clauses du traité ; c'est Xénophon lui-même qui nous l'apprend. La situation était des plus pénibles ; il fallait, de gré ou de force, accepter le traité, bien qu'il eût été conclu sans leur participation.

« Les ATHÉNIENS, les THÉBAINS, et quelques autres peuples grecs, dit Diodore, *furent indignés de la clause qui stipulait l'abandon des villes d'Asie* ; mais comme ils n'étaient pas assez forts pour soutenir à eux seuls une guerre, ils cédèrent à la né-

cessité et acceptèrent la paix (387 av. J.-C.). »

« Dès que les articles du traité furent exécutés, dit Xénophon, et que les villes eurent prêté leur serment d'adhésion à la paix proposée par Artaxerxès (sur la demande des Spartiates), on licencia les troupes de terre et de mer. Ce fut la PREMIÈRE PAIX CONCLUE *entre les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés, après la guerre qui suivit la démolition des murs d'Athènes.* »

Xénophon ajoute ces paroles, que le lecteur doit méditer : « Tant que dura cette guerre les Lacé-« démoniens eurent l'avantage sur leurs adversai-« res, ils s'attirèrent plus d'*honneur qu'eux dans* « *la paix d'*ANTALCIDAS. »

Si les Lacédémoniens avaient l'avantage dans la guerre, pourquoi allaient-ils donc proposer la paix et demander l'alliance du roi de Perse? Pourquoi lui abandonnaient-ils les villes grecques de l'Asie, pour l'indépendance desquelles ils avaient pendant longtemps fait au moins semblant de combattre? Les Lacédémoniens *s'attirèrent plus d'honneur à la paix d'*ANTALCIDAS!... C'était donc un honneur de trahir la Grèce entière et de se couvrir de honte? Quoi de plus honteux que ce traité aux yeux de l'histoire en général, qui lui a prodigué les plus dures épithètes!

Ce traité était tout ce qu'on pouvait imaginer de plus lâche, de plus infâme de la part des Lacédémoniens; mais on va voir comment ils le comprenaient et comment ils l'exécutèrent.

On avait stipulé l'indépendance de chaque ville;

chaque ville devait se régir par ses propres lois; et cela, au premier coup d'œil, paraît libéral. Mais que dirions-nous d'un traité qui nous imposerait, à nous Français, l'indépendance de chaque département, de chaque ville ?... Que dirions-nous ?... Qu'il détruit l'unité de la France, sa puissance et son avenir. Le traité dont il est ci-dessus question n'était pas autre chose. Sparte savait très bien qu'en obtenant l'indépendance de chaque ville, il lui serait facile de s'emparer des plus faibles, et, avec leurs secours forcés, de marcher ensuite contre les plus fortes.

Les Lacédémoniens rompent la paix jurée.

Laissons parler Xénophon, l'aveugle ami des Lacédémoniens, qu'il approuve toujours quoi qu'ils fassent, comme on va le voir :

« Parvenus au comble de leurs vœux, *ils résolurent de châtier ceux des alliés qui, pendant la durée de la guerre, les avaient molestés et avaient montré moins de bienveillance pour Sparte que pour les ennemis.* » Est-ce ainsi qu'ils respectaient la paix jurée ! Mais poursuivons : « ils expédièrent d'abord aux MANTINÉENS l'ordre de démanteler leurs murs. Le refus serait la preuve qu'ils avaient auparavant entretenu intelligence avec l'ennemi. « Nous sommes instruits, leur dirent-ils, que vous avez envoyé des vivres aux Argiens en guerre avec nous; « sous prétexte de trève, vous nous refusiez des secours, ou si vous marchiez sous nos étendards, « vous vous comportiez en lâches : *de plus*, nous

« *vous savons envieux de nos succès et joyeux de* « *nos revers* ; d'ailleurs dans cette même année « finit la trève de trente ans, conclue avec vous « après la bataille de Mantinée. »

L'histoire des Lacédémoniens et des Mantinéens, c'est la fable du loup et de l'agneau : les plus forts se jetèrent sur les plus faibles et les terrassèrent, malgré la vive défense de ceux-ci. Mantinée vaincue, ses enfants les plus braves, les plus dévoués, les démocrates, je veux dire, furent tués ou dispersés ; l'oligarchie mantinéenne fut remise sur le pavois : elle régna sur des ruines et dans le sang.

Au moment où ils se voyaient vaincus, les Mantinéens avaient bien offert de démanteler leurs murs ; mais il était trop tard.

« Les Lacédémoniens déclarèrent, dit Xénophon, que leur dispersion dans différentes bourgades, pouvait seule calmer leur ressentiment. La nécessité en faisait une loi aux Mantinéens, ils dirent qu'ils y consentaient.

« La ville fut donc démantelée et les habitants divisés, comme autrefois en quatre bourgades. D'abord, on s'affligeait de ce qu'il fallait détruire des maisons construites et en rebâtir d'autres, mais les propriétaires étant plus près de leurs métairies, situées autour des bourgades, la République se trouvant gouvernée aristocratiquement et délivrée des fougueux démagogues, ils se *consolèrent* enfin (386 av. J.-C.). »

D'après Xénophon même, les Lacédémoniens attaquent Mantinée, sans pouvoir donner de leur

agression une seule raison valable. Comme le fait est des plus graves, nous tenons à nous répéter, et à donner les lignes suivantes de Diodore de Sicile :

« Les Lacédémoniens résolurent de marcher sur Mantinée, *sans tenir compte* DES TRAITÉS CONCLUS. Voici le motif de cette expédition. La Grèce entière était en paix depuis le *traité d'*ANTALCIDAS, d'après lequel toutes les villes avaient expulsé les garnisons étrangères et recouvré leur indépendance. Mais les Lacédémoniens aimant la guerre par nature et par goût, supportèrent la paix comme un lourd fardeau ; car, avides d'étendre leur domination en Grèce, *ils avaient en vue de nouveaux projets. Ils fomentèrent donc des troubles dans les villes, et* EXCITÈRENT DES ÉMEUTES PAR LE MOYEN DE LEURS PARTISANS DÉVOUÉS. Quelques villes leur offraient des *prétextes* pour troubler l'ordre. En effet, rendues à *l'indépendance*, elles demandèrent un compte rigoureux à ceux qui avaient exercé l'autorité suprême pendant la domination des Lacédémoniens. Comme quelques-uns des chefs dont le souvenir était odieux au peuple furent accablés d'amers reproches et plusieurs d'entre eux condamnés au bannissement, les Lacédémoniens *prirent la défense de la faction des riches.* Ils reçurent chez eux ces bannis *et les firent rentrer dans leur patrie par la force des armes.* ILS SE RENDIRENT AINSI MAITRES DES VILLES TROP FAIBLES POUR SE DÉFENDRE ; attaquant ensuite les villes plus considérables, ils les subjuguèrent et ne restèrent pas deux ans à observer les conditions de la paix.

« La ville de Mantinée, voisine de Sparte, renfermant une population vigoureuse, leur semblait prendre un trop grand accroissement pendant la paix : ils se hâtèrent d'en abaisser l'orgueil. » Les Mantinéens furent vaincus après un long siége. Diodore ajoute : « Telle fut l'origine des nouvelles guerres allumées dans la Grèce. »

Iniquité des Spartiates envers les Thébains.

Les Lacédémoniens avaient commencé à troubler le repos de la Grèce, mais, on le comprend, je ne puis nommer toutes les villes dans lesquelles ils portèrent l'anarchie et le despotisme.

Suivant Diodore de Sicile, « Ils aspiraient ou-« vertement à l'EMPIRE DE LA GRÈCE, contrairement « aux clauses du traité d'Antalcidas. »

Il y avait des troubles en Macédoine. Le roi de cette contrée, Amyntas, voulait reprendre aux Olynthiens un territoire et des villes qu'il leur avait jadis concédés; ceux-ci, s'appuyant sur des forces respectables, voulurent continuer de dominer sur tout ce qui leur avait été soumis. Des députés des villes d'Acanthe et d'Apollonie se rendirent à Sparte, et demandèrent les secours de cette République pour mettre Olynthe à la raison. L'intérêt décida les Lacédémoniens à se montrer favorables à leurs prières.

EUDAMIDE, général spartiate, se rend dans la Thrace avec deux mille hommes. PHÉBIAS, son frère, devait bientôt aller le rejoindre avec des forces considérables. Le jour du départ arrive : mais

voici quelque chose d'important; laissons parler Xénophon :

« PHÉBIAS, ayant rassemblé les troupes qui devaient joindre Eudamide, se mit à leur tête et partit. Arrivé à THÈBES, il campa près du gymnase situé hors de la ville. La division régnait alors parmi les Thébains; leurs généraux ISMÉNIAS et LÉONTIADE se haïssaient, et chacun avait sa faction. Le premier, qui n'aimait pas les Lacédémoniens, ne voyait pas Phébias; l'autre, au contraire, lui rendait des soins.

« Phébias (lui dit-il un jour, sûr de son amitié), « aujourd'hui même vous pouvez rendre le plus « grand service à votre patrie. Suivez-moi avec vos « hoplites, je vous introduirai dans la forteresse; « dès que vous en serez maître, *croyez Thèbes aux « Lacédémoniens et à tous vos amis.* »

Ne pouvant entrer dans tous les détails de cette lâche trahison, pour laquelle Xénophon n'a pas un mot de blâme, je me borne à dire que Léontiade, le chef de la faction aristocratique, introduisit l'ennemi dans la citadelle, appelée la CADMÉE, forteresse qui commandait à la ville de Thèbes.

« Il y établit Phébias et ses soldats, dit Xénophon, lui donne les clefs, avec défense de ne laisser entrer personne qu'avec une permission expresse, et il va trouver les sénateurs.

« Thébains, leur dit-il, ne soyez point effrayés de « voir votre citadelle occupée par les Lacédémo- « niens; ils vous annoncent qu'ils ne sont ennemis « que de ceux qui désirent la guerre. Pour moi, en « vertu de la loi qui permet aux polémarques de s'as-

« surer de quiconque commet des actions dignes de « mort, je fais arrêter ISMÉNIAS, comme cherchant « à nous mettre en guerre. Lochages, et vous, sol- « dats, levez-vous et saisissez-vous de la personne « d'Isménias, et menez-le au lieu désigné. »

« *Ceux qui trempaient dans le complot* s'approchent, obéissent, saisissent Isménias : les citoyens qui ne savaient rien, mais qui s'étaient montrés contraires à la faction Léontiade, s'enfuirent de la ville dans la crainte d'être massacrés ; quelques-uns s'étaient d'abord retirés chez eux ; mais sur la nouvelle de l'emprisonnement d'Isménias, ils se réfugièrent à Athènes au nombre de trois cents (382 av. J. C.). »

Quand la nouvelle de la prise de la Cadmée fut arrivée à Sparte, les Lacédémoniens firent semblant d'être mécontents de Phébias ; ils lui retirèrent le commandement, le blâmèrent, mais ils résolurent de garder ce qu'il avait pris, et de faire à Isménias, le général démocrate, un procès qui est le comble de l'iniquité,

« On envoya *trois juges* de Lacédémone, dit Xénophon, avec *un* de chaque ville alliée, grande ou petite. Les juges siégent : on accuse Isménias d'avoir favorisé les barbares au préjudice des Grecs, contracté étroite alliance avec le roi de Perse, partagé son or ; enfin, de s'être, avec Androclide, montré le principal auteur des troubles de la Grèce.

« Isménias se défendit bien, mais *sans écarter les soupçons d'ambition et de malveillance* : on le condamna à MORT ; il subit son jugement. Les partisans de Léontiade, devenus maîtres de Thèbes, faisaient

pour les Lacédémoniens plus encore qu'on ne leur demandait. »

C'est bien là l'aristocratie ! .. fourbe, rampante et féroce. Isménias qu'on avait calomnié, et contre lequel il ne restait cependant que *des soupçons d'ambition et de malveillance*, ce qui ne constitue pas seulement un simple délit, ne pouvait, étant jugé par un tribunal exceptionnel ennemi, échapper à la mort. La faction aristocratique de Thèbes s'était faite l'humble vassale de l'étranger (382 av. J.-C.).

La guerre d'Olynthe se poursuit avec activité, avec acharnement; des combats nombreux se livrent dans cette partie du littoral ; les Spartiates y font des progrès, étendent leurs possessions, inspirent la terreur (379 av. J.-C.).

Sparte avait repris sa puissance et son ascendant. Elle était la plus redoutable, la plus respectée des républiques de la Grèce.

« L'heureuse LACÉDÉMONE, dit Xénophon, voyait les THÉBAINS et les BÉOTIENS entièrement soumis, les CORINTHIENS devenus alliés sûrs, ARGOS abattue et ne pouvant plus prétexter les mois sacrés, ATHÈNES abandonnée. Elle avait châtié ceux de ses alliés qui lui étaient peu fidèles : son empire semblait assis sur une base aussi glorieuse qu'inébranlable (378 av. J.-C.). »

La ruse, la fourberie, la mauvaise foi, la trahison, avaient rendu Sparte toute puissante. Tous les autres Etats étaient accablés; la démocratie comprimée semblait ne plus exister, et cependant ses débris

dispersés étaient encore l'objet des embûches et des persécutions des oligarques.

« Les Thébains, dit Plutarque, privés de leur ancien gouvernement, gémissaient sous l'oppression d'Archias et de Léontidas (c'est le même que Léontiade): ils ne voyaient aucun espoir d'être délivrés d'une tyrannie *que les Lacédémoniens fortifiaient de toute leur puissance*, et qu'il serait impossible de détruire tant que Sparte conserverait l'empire de la terre et de la mer. Cependant Léontidas, ayant appris que les bannis de Thèbes vivaient paisiblement à Athènes, chéris du peuple et honorés de tous les bons citoyens, leur dressa des embûches secrètes, et *envoya des hommes inconnus qui tuèrent* ANDROCLIDE *en trahison, et manquèrent les autres.* En même temps, les Spartiates écrivirent aux Athéniens pour leur défendre de recevoir les bannis et de soutenir leurs espérances; ils leur ordonnaient même de les chasser de leur ville, comme ayant été déclarés les ennemis communs de la Grèce. *Mais les Athéniens, à qui l'humanité fut de tout temps un sentiment naturel*, voulaient encore témoigner leur reconnaissance aux Thébains qui avaient tant contribué à rétablir dans Athènes le gouvernement populaire, qui avaient même ordonné que si quelque Athénien portait en Béotie les armes contre les tyrans, aucun Béotien ne s'y opposât, et n'eût l'air de le voir et de l'entendre. Ils ne voulurent donc rien faire qui fût préjudiciable aux Thébains. »

Révolution dans Thèbes.

L'aristocratie était toute puissante ; elle comprimait les populations ; elle déployait toute sa rigueur contre des malheureux dispersés ; elle usait contre eux du poignard, et de l'intimidation envers ceux qui leur donnaient l'hospitalité : cependant, malgré la puissance de leurs ennemis et la situation déplorable où ils se trouvaient réduits, les bannis thébains pensaient à leur patrie et conservaient l'espoir de la délivrer.

« Phyllidias, greffier d'Archias et des autres polémarques, homme fort estimé dans l'exercice de ses fonctions, était allé à Athènes pour ses affaires, dit Xénophon. L'un des bannis, Mellon, qui le connaissait auparavant, l'aborde et s'informe des déportements d'Archias et de Philippe. Le trouvant plus que lui révolté de la situation politique de Thèbes, il convient avec lui, après un serment réciproque de fidélité, des moyens d'opérer une révolution. Mellon s'adjoint six autres bannis propres à seconder ses vues. »

Suivant Cornélius-Népos, les conjurés étaient au nombre de douze, et Pélopidas, général remarquable, marchait à leur tête (378 av. J.-C.).

« Les douze exilés, dit-il, ayant à leur tête Pélopidas, partirent d'Athènes pendant le jour, de manière à n'entrer dans Thèbes que le soir. Pour éloigner les soupçons pendant la sortie, ils s'étaient vêtus en paysans, portaient des filets et avaient avec eux des chiens de chasse. Etant arrivés à l'heure

convenue, ils se rendirent à la maison de Charon, qui leur avait indiqué le jour et l'heure. »

Xénophon nous dit que les polémarques sortant de charge devaient célébrer une fête; que Phyllidias, leur greffier, avait promis de procurer à ces hommes débauchés les plus belles courtisanes, et que, quand ils furent échauffés par le vin, il leur amena les conjurés vêtus en femmes; que ceux-ci jetèrent aussitôt leur déguisement, et tombèrent sur leurs ennemis les armes à la main. Mais ce récit, que Xénophon ne garantit pas dans tous ses détails, me paraît du reste peu probable. Je crois cependant aux orgies des polémarques, et qu'ils furent attaqués sur la fin du festin; je laisse à Cornélius-Népos continuer le récit :

« Les magistrats, dit-il, furent avertis presque aussitôt de l'arrivée des douze exilés thébains; mais, dans l'ivresse du festin, ils ne s'inquiétèrent pas de cette nouvelle, et ne daignèrent même pas prendre des informations. Un autre incident fit voir jusqu'où allait leur aveuglement. On apportait d'Athènes, de la part de l'hiérophante Archias, une lettre pour Archias, alors le premier magistrat de Thèbes. Cette lettre, qui l'instruisait du départ des conjurés et l'invitait à se tenir sur ses gardes, lui fut remise pendant qu'il était à table. Au lieu de la lire, il la mit sous son coussin sans la décacheter, en disant : *A demain les affaires sérieuses.* »

« Les conjurés, dit Plutarque, trouvant l'occasion favorable pour exécuter leur complot, sortent de chez Charon, et se partagent en deux bandes : les

uns, ayant à leur tête PÉLOPIDAS et DAMOCLIDES, marchent contre *Léontidas et Hypatès*, voisins l'un de l'autre; et CHARON et MELLON vont contre *Archias* et *Philippe*. Ils avaient tous des robes de femme sur leurs cuirasses, et portaient des couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient tout le visage. Dès qu'ils parurent à la porte de la salle, les convives jetèrent de grands cris, persuadés que c'étaient les femmes qu'ils attendaient depuis longtemps. Les conjurés font des yeux le tour de la salle; et après avoir considéré tous ceux qui étaient assis, ils tirent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables sur Archias et sur Philippe, ils se font connaître pour ce qu'ils sont. Phyllidas conseille à un petit nombre de convives de se tenir tranquilles; les autres, s'étant levés, font mine de se défendre avec les polémarques, mais, déjà noyés de vin, ils sont tués sans beaucoup de peine.

« Les conjurés que conduisait Pélopidas éprouvèrent plus de difficulté; ils avaient affaire à Léontidas, homme sobre et courageux. Ils le trouvèrent couché et sa porte fermée. Ils frappèrent longtemps sans que personne leur ouvrît. Enfin, un esclave les ayant entendus, vint à la porte: il eut à peine tiré le verrou, que les conjurés se précipitent en foule, poussent la porte avec violence, renversent l'esclave, et montent à la chambre de Léontidas. Au bruit et à la précipitation de leur marche, le tyran ayant soupçonné ce que c'était, se lève et tire son épée; mais il ne songea pas à éteindre les lampes, afin que les conjurés se heurtant dans l'obscu-

rité, il pût échapper à leurs coups ; au lieu qu'on le distinguait sans peine à la faveur d'une grande lumière ; il court à la porte de sa chambre, frappe Céphisodore, qui entrait le premier, et l'étend à ses pieds. Ensuite, s'attachant à Pélopidas, qui venait après Céphisodore, ils se livrent à la porte même, qui était étroite, et dont le corps de Céphisodore embarrassait l'entrée, un combat long et rude. Mais enfin, Pélopidas fut vainqueur, et, après avoir fait tomber Léontidas sous ses coups, il court chez Hypatès avec tous ceux qui l'accompagnaient. Ils entrent dans sa maison comme dans celle de Léontidas. Au bruit qu'Hypatès avait entendu, il s'était sauvé dans la maison voisine : mais les conjurés l'atteignirent et le massacrèrent. L'entreprise ainsi terminée, ils vont rejoindre Mellon, font partir des courriers pour ceux des autres bannis qui étaient restés dans l'Attique, et, *appelant les citoyens à la* LIBERTÉ, ils donnent à tous ceux qu'ils rencontrent les armes qu'ils enlèvent des portiques où elles étaient suspendues, et celles qu'ils prennent dans les *boutiques des armuriers et des fourbisseurs*, qui étaient voisines de la maison de Charon, *et qu'il ouvrit de force.*

« Cependant EPAMINONDAS et GORGIDAS viennent à leur secours bien armés, et leur amènent un grand nombre de jeunes gens et quelques vieillards des plus honnêtes qu'ils avaient rassemblés. Déjà le trouble et la frayeur s'étaient répandus dans la ville ; toutes les maisons étaient éclairées, et les rues pleines de gens qui couraient de côté et d'autre. Le

peuple n'était pas encore assemblé : étonné de ce qui venait d'arriver, et ne sachant rien de certain, il attendait que le jour vînt l'instruire de ce qui s'était passé.

« Aussi blâma-t-on les chefs des Lacédémoniens de n'être pas sortis de la citadelle pour attaquer sur-le-champ les conjurés. La garnison était d'environ quinze cents hommes, et un grand nombre de citoyens étaient allés se réunir à eux. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées et les courses précipitées de la multitude les effrayaient tellement, qu'ils restèrent immobiles, contents de garder la Cadmée.

« Le lendemain, à la pointe du jour, tous les autres bannis arrivent de l'Attique, bien armés, et le peuple s'assemble. EPAMINONDAS et GORGIDAS présentent à l'assemblée PÉLOPIDAS avec sa troupe, entouré des prêtres qui portaient dans leurs mains des bandelettes et appelaient les citoyens au secours de leur patrie et de leurs dieux. A cette vue, le peuple se leva en jetant des cris, en battant des mains, et reçoit les bannis comme les bienfaiteurs et les libérateurs de la ville.

« Pélopidas, nommé le jour même béotarque, avec Mellon et Charon, met sur-le-champ le siège devant la Cadmée, et l'entoure d'un mur de circonvallation, afin d'en chasser promptement les Lacédémoniens, et de la recouvrer avant qu'il vînt de Sparte de nouvelles troupes; il ne prévint leur arrivée que de bien peu de temps. La garnison des Lacédémoniens, après avoir rendu la citadelle par

composition, s'en retournait à Sparte, et n'était encore qu'à Mégare, lorsqu'elle rencontra Cléombrote qui marchait vers Thèbes avec une nombreuse armée. Des trois harmostes qui commandaient à Thèbes, les Lacédémoniens en condamnèrent *deux à mort*, HERMIPPIDAS et ARCISSUS; le *troisième*, nommé DYSAORIDAS, condamné à une forte amende qu'il fut hors d'état de payer, se bannit du Péloponèse. »

Thèbes. Sparte. Athènes. Guerres.

Pélopidas, Gorgidas, Épaminondas, après avoir puissamment concouru à l'affranchissement de leur pays, organisèrent la démocratie, multiplièrent les armements, et se préparèrent à combattre et repousser tout ennemi qui viendrait les attaquer.

« A l'instigation de ceux qu'on avait exilés après le massacre de Thèbes, dit Xénophon, les éphores envoyèrent Cléombrote, au fort de l'hiver : c'était sa première campagne. » Cette campagne fut de courte durée; il laissa à Thespie l'harmoste Sphodrias avec tout l'argent qu'il avait apporté de Sparte et le tiers de ses troupes, et retourna à Lacédémone avec le reste de ses forces (378 av. J.-C.).

Diodore de Sicile dit que les Athéniens, d'après une décision de l'assemblée du peuple, concoururent, avec une armée régulière, au siége de la Cadmée et au triomphe des Thébains sur la garnison lacédémonienne; Xénophon dit que les Athéniens, considérant que Sparte était puissante, qu'elle avait terminé la guerre avec Corinthe, qu'elle avait en-

vahi Thèbes, et qu'elle était maîtresse des côtes de l'Attique, « firent le procès aux deux généraux qui « avaient su la conspiration de Mellon contre Léon- « tiade, » que, « l'un fut condamné à mort, l'autre « à l'exil, pour n'avoir pas attendu son jugement.»

Ce sont là deux erreurs démontrées par la logique des faits eux-mêmes. Non, les Athéniens ne se déclarèrent pas ouvertement pour Thèbes; ils ne pouvaient intervenir de la sorte sans rompre avec Sparte. Non, ils ne punirent point de mort des généraux qui s'étaient abstenus de se faire les dénonciateurs ou les gendarmes des bannis de Thèbes, parce qu'Athènes était portée de cœur pour tous les opprimés, et qu'elle aimait la liberté et la justice au-delà de toute expression.

Défions-nous des calomnies de l'histoire. L'histoire est en partie l'œuvre de l'oligarchie, et l'on sait qu'elle s'entend à merveille à répandre le plus détestable poison. Autrefois, on accusait les démocrates les plus influents des principales républiques grecques d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse, et de pousser à la guerre pour gagner leur salaire; et pourtant, l'on sait que les seuls moteurs de la guerre furent les Lacédémoniens. On les voit, après la démolition des murs d'Athènes, et malgré la paix, attaquer les Éliens, et bientôt les Thébains; on les voit, après la paix d'Antalcidas, détruire Mantinée, surprendre la Cadmée, tyranniser Thèbes, et tuer et proscrire ses meilleurs citoyens. Athènes avait de la prédilection pour les proscrits thébains; Athènes était ravie des succès qu'ils ve-

naient d'obtenir et de leur rétablissement dans leur patrie. Mais elle avait observé la neutralité légale, celle que commandent les traités. Xénophon prétend que Thèbes voulut faire sortir cette ville de son rôle pacifique, et que, pour arriver à cette fin, elle employa le moyen que voici :

« Les Thébains, de leur côté, dans l'appréhension que tout le poids de la guerre ne tombât sur eux, s'avisèrent d'un stratagème. SPHODRIAS était harmoste de Thespie : ils lui persuadèrent *par argent, comme le bruit en courut*, de fondre sur l'Attique, afin d'animer Athènes contre Lacédémone. Sphodrias, gagné, se flatte qu'il va s'emparer du Pirée qui n'est pas fermé ; part de Thespie après avoir soupé de bonne heure, et dit avec confiance à ses troupes qu'il arrivera avant le jour au Pirée ; mais le jour le surprit à Thrie ; et au lieu de tenir son projet caché, il se détourna de son chemin pour enlever les troupeaux et piller des maisons. Quelques-uns de ceux qui l'avaient rencontré accoururent, de nuit, avertir les Athéniens de l'approche *d'une grande armée*. Bientôt les cavaliers et les hoplites se mettent sous les armes ; la ville est gardée.

« Étymoclès, Aristolochus, Ocellus, députés de Sparte, se trouvaient *par hasard* à Athènes, chez Callias, proxène de leur République. Les magistrats en sont informés ; ils les font arrêter comme complices du fait. »

Ils s'excusent de leur mieux ; on les juge non complices ; ils sont congédiés. Xénophon poursuit ainsi :

« Les éphores rappellent SPHODRIAS, et, *s'armant d'une feinte sévérité*, lui intentent un procès capital. Celui-ci craignit de comparaître, et quoique coupable de contumace, fut absous. »

Je supprime les commentaires, les justifications plus ou moins entortillées, plus ou moins immorales de Xénophon. Tous les crimes de Sparte sont des crimes pardonnés d'avance, et le plus souvent on les transforme en actes de vertu. Ce n'est pas dans l'histoire faite de cette sorte que nous trouverons des leçons profitables pour la jeunesse et les masses populaires.

Les Thébains et les Spartiates en vinrent aux mains; Athènes, après l'outrage qu'elle venait de subir, ne pouvait moins faire que d'armer; dans toutes les villes où le régime aristocratique avait été introduit, le peuple émigrait et allait à Thèbes.

Les Lacédémoniens firent de suprêmes efforts: ils remuaient tout ce qui était sous leur dépendance.

Thèbes, Athènes, d'autres villes, formèrent une imposante ligue. Des combats furent livrés aux environs de Thèbes, d'Athènes, sur les côtes du Péloponèse, à Corcyre, A Zacynthe. Les chefs les plus remarquables de Sparte étaient Agésilas, Cléombrote, Archidamus; ceux de Thèbes, Epaminondas, Pélopidas, Gorgidas; ceux d'Athènes, Chabrias, Iphicrate, Timothée.

Les Thébains, qui avaient déjà obtenu de nombreux succès, font éprouver aux Spartiates une défaite marquée à Orchomène (376 av- J.-C.).

Les Thébains, se relevant de leur abaissement,

ayant battu les Lacédémoniens en plusieurs rencontres, se sentant forts dorénavant, se montrèrent durs envers quelques peuples, et surtout envers les Thespiens et les Platéens, pour lesquels Athènes avait toujours conservé de l'affection ; elle en fut mécontente.

Athènes propose la paix.

Xénophon s'exprime ainsi à cet égard :

« Cependant les ATHÉNIENS voyaient d'une part ceux de PLATÉE, amis de leur république, qui, chassés de la Béotie, imploraient leur secours, et d'autre part les THESPIENS demandant avec instance qu'on ne les vît pas d'un œil indifférent exilés de leur patrie. Mécontents des Thébains, ils ne jugeaient ni honnête ni utile de faire la guerre ; mais quand ils s'aperçurent que ceux-ci persécutaient les Phocidiens, leurs anciens amis ; que les villes d'un courage et d'une fidélité reconnus dans la guerre contre le roi de Perse n'offraient plus que des ruines, ne voulant pas se rendre complices de pareilles violences, ils résolurent de négocier la paix. Ils envoyèrent d'abord des députés aux Thébains, pour les inviter à les suivre à Lacédémone, afin de proposer la paix ; ils firent ensuite partir leurs députés. On avait élu Callias, fils d'Hipponicus ; Antoclès, fils de Strombichide ; Démostrate, fils d'Aristophon ; etc., etc. »

Ils arrivent à Sparte. Des discours sont prononcés. A Callias succède Antoclès, orateur véhément :

« Lacédémoniens, dit-il, mon discours, je le sais,

« ne vous sera pas agréable ; mais je crois que lors-
« qu'on veut former une paix solide, il importe aux
« deux partis de s'instruire des causes de rupture.
« Vous répétez sans cesse que les républiques doi-
« vent être autonomes (se gouverner par leurs pro-
« pres lois) ; et c'est vous qui les premiers apportez
« le plus d'obstacles à leur liberté : vous imposez
« à vos alliés, pour première condition, qu'ils vous
« suivront partout où il vous plaira de les conduire.
« Est-ce là donc de l'autonomie ? Sans consulter vos
« alliés, vous faites une déclaration de guerre, et
« vous décrétez une conscription ; en sorte que
« bien souvent, des peuples que l'on dit autonomes
« se voient contraints de marcher contre leurs meil-
« leurs amis.

« De plus, et c'est porter le dernier coup à l'auto-
« nomie, vous constituez dans les villes, *ici dix, là*
« *trente hommes pour les régir ; et peu vous importe*
« *qu'ils les gouvernent avec justice, pourvu qu'ils les*
« *contiennent par la force ;* on dirait que vous pré-
« férez l'administration tyrannique au régime répu-
« blicain.

« Lorsque le roi de Perse proclamait la liberté
« des Républiques, vous déclariez hautement que
« les Thébains agiraient contre le vœu du monar-
« que s'ils ne permettaient pas à chaque ville de se
« gouverner elle-même, par les lois qui lui plairaient ;
« et cependant vous avez enlevé la Cadmée, et vous
« n'avez pas permis aux Thébains eux-mêmes de
« vivre autonomes. Lorsqu'on désire d'être ami,
« peut-on réclamer les principes de l'équité et agir

« soi-même d'après les vues d'une ambition effré-
« née? »

« Ce discours, ajoute Xénophon, suivi d'un silence général, plut extrêmement à ceux qui n'aimaient pas les Lacédémoniens. Calistrate prit ensuite la parole. »

Ce dernier se montra moins rude, plus diplomate, sans cesser cependant d'être vrai : ses raisons furent goûtées, et la paix fut conclue « aux conditions, dit Xénophon, que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes, qu'ils licencieraient leurs armées de terre et de mer, et qu'ils laisseraient aux villes leur indépendance; que dans le cas de contravention à cet accord, on secourrait, si l'on voulait, les villes opprimées, mais que ceux qui ne voudraient pas marcher n'y seraient pas contraints par le serment. Sous ces conditions, *Lacédémone jura la paix*, tant pour elle que pour ses alliés; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le serment, chacun dans leur ville. Pour les députés thébains, après s'être inscrits au rang des villes assermentées, ils reparurent le lendemain dans le conseil, et demandèrent qu'au mot thébain on substituât celui de béotien; mais Agésilas répondit qu'il ne changerait rien à un serment consigné dans les registres publics; que s'ils ne voulaient point être du traité, il effacerait leur nom. »

Les députés se séparèrent sur cet incident; sachant qu'Athènes et Sparte ne renonceraient pas à toutes les villes qui faisaient partie de leurs républiques, il en coûtait aux députés de Thèbes de ne

plus considérer leur cité comme la capitale de la Béotie, et de voir en elle une ville isolée, sans autorité au-dehors. Cependant les alliés, et Athènes surtout, pensaient que le traité ne serait pas sans valeur, et que les Thébains finiraient par s'y soumettre ou paieraient une amende au dieu de Delphes.

« Les Athéniens, dit Xénophon, retirèrent leurs garnisons des villes, et rappelèrent Iphicrate, après l'avoir contraint à rendre tout ce qu'il avait pris *depuis le traité fait avec Lacédémone*. Les Lacédémoniens, de leur côté, rappelèrent leurs harmostes et leurs garnisons, *à l'exception de Cléombrote, qui, chargé de l'armée de la Phocide, attendait les ordres du conseil*. Prothoüs était d'avis qu'on licenciât les troupes *conformément au traité*; que l'on invitât les villes à porter au temple d'Apollon ce qu'elles jugeraient à propos; que dans le cas où quelqu'un mettrait obstacle à la liberté, on assemblât contre lui tous les partisans de l'indépendance, que c'était, selon lui, le seul moyen de se rendre les dieux propices, et de ne point indisposer les alliés; *mais un mauvais génie entraînait, à ce qu'il paraît, Lacédémone à sa perte*. L'assemblée, jugeant que Prothoüs rêvait, envoie à Cléombrote ordre de ne pas licencier les troupes, *mais de marcher contre les Thébains*, s'ils ne laissaient pas aux villes leur autonomie (371 av. J.-C.). »

Guerre générale.

Voilà encore la paix rompue, et toujours par les

Lacédémoniens, qui veulent faire la police de la Grèce entière, forcer des peuples à réduire leurs possessions et licencier leurs armées, quand, eux-mêmes, s'obstinent à ne rien perdre de leur puissance et de leur autorité. « Ils VOYAIENT L'ACCROISSEMENT DES THÉBAINS D'UN ŒIL JALOUX, » dit Diodore. Voilà surtout le motif vrai de leur prise d'armes. Ils pénètrent avec une armée imposante, commandée par Cléombrote et Archidamus, dans la Béotie, arrivent à LEUCTRES; là ils rencontrent les Thébains qui étaient venus au-devant d'eux; ceux-ci étaient réduits à leurs propres forces, aucun allié grec ne marchait sous leurs étendards; aussi ne croyait-on pas qu'il leur fût possible de résister à leurs redoutables ennemis : pour chefs, ils avaient ÉPAMINONDAS et PÉLOPIDAS, deux généraux du plus grand mérite et sans superstition; pour Épaminondas, qu'on avait voulu effrayer par de prétendus signes funestes, il avait répondu ceci : « Le seul et le meilleur augure, c'est de défendre sa patrie. »

Les deux armées étaient en présence; elles se chargent, combattent longtemps; Cléombrote succombe; les Thébains redoublent d'intrépidité; ils sont vainqueurs. *Quatre mille* Lacédémoniens étaient restés sur le champ de bataille de LEUCTRES; les Thébains avaient perdu *trois cents* hommes (371 av. J.-C.).

Les Thébains s'étaient couverts de gloire à Leuctres, Thèbes en tressaillit de joie.

Lacédémone et sa rivale font de nouveaux armements, appellent des secours étrangers, on se pré-

parait à de nouveaux combats (370 av. J.-C.).

Athènes, mécontente de l'esprit envahissant de Lacédémone, provoque une réunion des députés des villes, et demande la liberté pour chaque république, grande ou petite, conformément au traité conclu précédemment. A cette occasion elle présente les articles d'un nouveau traité, complément du premier; mais, comme son aîné, il fut lettre morte. Des troubles, des révolutions éclatent dans l'Argolide, dans la Thessalie, dans l'Arcadie; la démocratie se relève de plusieurs côtés. Les Lacédémoniens veulent encore s'imposer; ils marchent contre les Arcadiens: ceux-ci appellent les Thébains, qui accourent, commandés par leurs illustres généraux, Épaminondas et Pélopidas. Les Thébains, les Arcadiens, les Argiens, les Éliens, unis ensemble, attaquent les Lacédémoniens, marchent contre Sparte, arrivent sous les murs de la ville. Ils attaquent, ils incendient, ils tuent, et les femmes de cette cité voient l'ennemi pour la première fois. Mais les Lacédémoniens ont armé leurs hilotes, toute leur population; ils promettent à tous la liberté. La défense est vigoureuse; après de longs combats, l'ennemi se retire et dévaste la Laconie (369 av. J.-C.).

Les Spartiates, épouvantés, demandent des secours à Athènes.

« Ils se virent forcés, dit Diodore de Sicile, d'implorer le secours des Athéniens, de ces mêmes Athéniens auxquels ils avaient donné les trente tyrans, dont ils avaient rasé les murailles, avec défense

de les relever, et dont ils avaient résolu de détruire la ville de fond en comble, et de réduire le territoire en un pâturage de troupeaux. »

« Athéniens, dit le député Proclès, j'ai ouï dire « que les peuples opprimés ou menacés de l'oppres- « sion trouvaient chez vous assistance et refuge. Ce « que m'apprenait la renommée, mes yeux en sont « témoins : je vois les Lacédémoniens, cette nation « illustre et leurs fidèles amis implorer votre secours. » (Xénophon.)

« Les Athéniens, ajoute Xénophon, délibérèrent, et, sans prêter l'oreille aux réclamations des opposants, il fut décrété qu'on secourrait les Lacédémoniens avec toutes les forces de la République. »

Iphicrate fut élu général et l'armée conduite au secours de Sparte.

Les Lacédémoniens ont de nombreux alliés ; Thèbes, de son côté, n'est pas sans appui. Des combats sans nombre se livrent ; Sparte voit plusieurs fois les drapeaux de l'ennemi, et subit de terribles assauts ; Épaminondas, Pélopidas, font des prodiges de valeur. Unis à d'autres peuples ou réduits à leurs propres forces, les Thébains se montrent redoutables. Je ne parlerai pas des villes qui s'insurgent, de celles qui succombent sous les coups de l'ennemi ; des démarches qui sont faites auprès du roi de Perse comme auprès du roi de Syracuse ; de l'aristocratie et de la démocratie, se luttant, se combattant, se terrassant tour à tour dans Corinthe, Argos, Sicyone, Élis, Orchomène, et dans d'autres villes : la lutte fut longue, variée ; et reproduire tant

de mouvements, tant de secousses, ce serait vouloir fatiguer mon lecteur. Enfin j'arrive à la bataille de MANTINÉE, qui fut livrée en 363 av. J.-C.

Les THÉBAINS étaient d'un côté; ils avaient avec eux des TÉGÉATES, des ACHÉENS, des ARGIENS, et leur force, suivant Diodore, s'élevait à *trente mille* hommes de pied et trois mille cavaliers; ÉPAMINONDAS les commandait. Les LACÉDÉMONIENS leur faisaient face; ils avaient pour alliés les ÉLIENS, les MANTINÉENS, les ATHÉNIENS; ils comptaient plus de *vingt mille* fantassins et *deux mille* chevaux, sans compter divers détachements des villes voisines; Agésilas avait le commandement en chef.

Les armées se chargent, la mêlée est terrible. Infanterie, cavalerie, tout donne avec une égale bravoure. Épaminondas veut porter des coups décisifs et forcer la victoire à se prononcer. Il réunit autour de lui l'élite des guerriers.

« Ce fut à la tête de ce bataillon, dit Diodore de Sicile, qu'il se précipita sur le chef des Lacédémoniens et le frappa d'un coup de lance. Répandant autour de lui l'épouvante et la mort, il enfonça la phalange ennemie. Les Lacédémoniens, étourdis de la bravoure d'Epaminondas et de la pesanteur des coups qu'il portait, lâchèrent pied et abandonnèrent le champ de bataille. Les Béotiens et les autres rangs qui leur succédaient continuèrent le carnage et amoncelèrent les cadavres.

« Cependant les Lacédémoniens, s'apercevant qu'Épaminondas se livrait avec trop d'ardeur à leur poursuite, firent volte-face et se ruèrent sur lui

Aussitôt il fut accablé d'une grèle de flèches. Épaminondas tantôt évitait ces projectiles, tantôt les parait avec son bouclier, et il en arrachait quelques-uns de son corps, qu'il renvoyait à l'ennemi pour sa propre défense : enfin, il se battait en héros et était près de remporter la victoire, lorsqu'il reçut un coup mortel dans la poitrine. La lance se brisa et le fer resta dans la plaie : Épaminondas tomba épuisé. On se battit avec acharnement autour de son corps et on essuya des pertes réciproques ; enfin, grâce à leur force physique, les Thébains parvinrent, quoique avec peine, à défaire les Lacédémoniens. Les Béotiens ne les poursuivirent pas longtemps, mais ils revinrent sur leurs pas, considérant comme la chose la plus importante de rester maîtres de leurs morts. »

Les trompettes sonnèrent la retraite, et la lutte cessa entièrement.

Les Athéniens avaient eu quelques avantages sur les Eubéens et sur les mercenaires occupant les hauteurs : ils étaient en possession des morts ; mais les Lacédémoniens avaient été mis en déroute de leur côté, et les Thébains étaient maîtres du champ de bataille. Personne ne voulait s'avouer vaincu ; chacun dressa des trophées ; cependant, disons-le, les Thébains avaient remporté la victoire ; mais à quel prix ?...

« Épaminondas, encore en vie, avait été transporté dans le camp, dit Diodore de Sicile, et les médecins convoqués déclarèrent qu'il mourrait lorsqu'on aurait retiré le fer de la plaie. Il supporta

la mort avec un courage héroïque. Il fit d'abord venir son écuyer, et lui demanda si le bouclier était sauvé. L'écuyer répondit affirmativement. Puis, après avoir fait placer le bouclier devant ses yeux, Épaminondas demanda de quel côté était la victoire. L'écuyer répondit que les Béotiens étaient vainqueurs. « Eh bien, reprit-il, je puis mourir maintenant. » Et il ordonna qu'on lui arrachât le fer. Ses amis qui l'environnaient éclatèrent en gémissements et l'un d'eux s'écria en pleurant : « Ah ! Epaminondas, faut-il que tu meures sans enfants ? — De par Jupiter, reprit Épaminondas, cela n'est pas, car je laisse deux filles, la victoire de LEUCTRES et celle de MANTINÉE. » Le fer fut extrait, et Épaminondas expira tranquillement (363 av. J.-C.). »

Après cette grande bataille, où tant de guerriers avaient mordu la poussière, les Grecs se sentirent fatigués de la guerre : ils conclurent une paix générale. Les Spartiates seuls, par haine pour les Messéniens, qu'ils n'avaient jamais cessé de considérer comme leurs sujets, ou plutôt comme leurs esclaves, refusèrent de la signer. Cependant il y eut un temps de calme dans le pays.

Nous avons vu Thèbes livrée à l'oligarchie ramper sous les Lacédémoniens ; nous l'avons vue entre les mains de la démocratie faire trembler Sparte et lutter avec succès contre la Grèce entière. Que l'on juge par là de la vertu, de la puissance, de l'efficacité de l'une et de l'autre. C'est l'oligarchie qui affaiblit les peuples, c'est la démocratie qui les relève et les grandit. Nous donnerons de cette vérité de

nombreuses preuves, que l'exposé des faits rendra incontestables pour nos adversaires mêmes.

Philippe de Macédoine.

A côté des républiques grecques dont nous avons entretenu nos lecteurs, il y avait des monarchies en assez grand nombre : c'étaient l'Épire, l'Illyrie, la Thessalie, la Thrace, la Macédoine. Les rois d'Épire prétendaient descendre de Pyrrhus, fils d'Achille, qui, après la ruine de Troie, était venu s'établir dans ce pays : mais il serait fort difficile de tracer leur arbre généalogique. Il en est de même des autres contrées mentionnées ci-dessus. Cependant elles avaient eu, à des époques différentes, des princes de quelque mérite. Jason, roi de Phères, en Thessalie, s'était manifesté avec quelque éclat. Mais ceux de ces rois dont la puissance eut le plus de relief, ce furent les souverains de la Macédoine.

Cette nation eut, dès l'année 807 avant Jésus-Christ, Caranus pour roi : parurent ensuite Thurimas, Argée, Éropas, Alcétas et des Perdiccas et des Amyntas. Ces derniers s'insinuèrent dans les affaires de la Grèce : lors de l'invasion du roi de Perse, les rois macédoniens commencent à poindre à la suite de l'ennemi ; plus tard leur action devient plus directe, plus imposante.

Amyntas, ayant été vaincu par les Illyriens, fut forcé de leur donner en ôtage Philippe, le plus jeune de ses fils; les Illyriens le déposèrent entre les mains des Thébains, qui chargèrent un citoyen de leur ville d'en avoir soin et de veiller à son édu-

cation : ce citoyen le fit élever avec son fils, qui devint le célèbre Épaminondas; Philippe devait être un jour non moins illustre.

« Après la mort d'Amyntas, dit Diodore de Sicile, Alexandre, l'aîné de ses fils, hérita de la couronne, mais il *périt* bientôt par la trahison de Ptolémée l'Arorite, qui usurpa le trône. Celui-ci fut à son tour *tué* par Perdiccas, qui fut proclamé roi. Perdiccas fut vaincu par les Illyriens, dans une grande bataille, et il tomba au moment décisif. Son frère, **Philippe**, s'échappa de Thèbes, où il était retenu en ôtage, et devint roi de Macédoine, royaume alors bien affaibli. »

Ce fut en 360 avant Jésus-Christ que Philippe monta sur le trône de Macédoine. L'armée macédonienne venait d'être vaincue et de perdre plus de quatre mille hommes : elle fuyait devant les Illyriens. Les Péoniens, les Thraces marchaient, ainsi que les Illyriens, contre la Macédoine : tout semblait perdu pour cette nation, ou du moins pour Philippe, que les Athéniens n'aimaient pas, et qui, de leur côté, lui opposaient un concurrent au trône dans la personne d'Argée.

« Les Macédoniens furent fort alarmés, dit Diodore de Sicile, de leur défaite et des dangers qui les menaçaient de toutes parts. Mais Philippe ne partagea point ces alarmes, ne s'effraya point de la situation critique dans laquelle il se trouvait : il réunissait continuellement les Macédoniens *en assemblée, et ranimait, par son éloquence, leur courage abattu.* Il donna à ses troupes une meil-

leure organisation, perfectionna les armements et occupa les soldats à des exercices continuels pour les habituer à la guerre. Il imagina de donner plus d'épaisseur aux rangs, et fut l'inventeur de la *phalange macédonienne*. Il était affable dans ses entretiens, et s'attachait l'affection de la multitude par des récompenses et par des promesses. Il songeait sans cesse à parer les dangers qui le menaçaient. Voyant que c'était uniquement pour arriver à la possession d'AMPHIPOLIS que les Athéniens lui avaient opposé Argée comme prétendant à la royauté, Philippe évacua cette ville spontanément et la laissa se gouverner par elle-même. Il envoya aux Péoniens une députation, *corrompit les uns par des présents*, gagna les autres par des promesses, et parvint ainsi à conclure avec eux un traité de paix dans un moment opportun. Il réussit de même à faire avorter l'expédition de Pausanias (l'un de ses parents prétendant au trône) en gagnant le roi de Thrace, son complice, par des moyens de séduction. »

Philippe livra bataille à Argée près de Méthone, et fut vainqueur. Sa victoire donna du courage et de l'espoir aux Macédoniens. Cependant, le fils d'Amyntas sut se montrer généreux ; la politique, plus que la bonté du cœur, l'inspirait en chacune de ses actions.

« Dans cette même année (359 av. J.-C.), Philippe envoya des députés à ATHÈNES pour engager le peuple à conclure avec lui un traité de paix depuis qu'il avait renoncé à toute prétention sur AMPHIPOLIS. Il était ainsi délivré de la guerre avec les

Athéniens, lorsqu'il apprit la mort d'Agis, roi des PÉONIENS. Philippe résolut de profiter du moment pour attaquer cette nation. Il envahit donc la Péonie, défit les barbares en bataille rangée, et les força à se soumettre aux Macédoniens. Il ne lui restait plus d'autres ennemis que les ILLYRIENS, et il désirait ardemment les subjuguer. Il convoqua donc une *assemblée générale*, dans laquelle il exhorta son armée à la guerre, en prononçant un discours approprié à la circonstance. Il pénétra dans l'Illyrie avec au moins *dix mille* fantassins et *six mille* cavaliers. » (Diodore de Sicile.)

Le roi d'Illyrie envoya des députés à Philippe; mais les négociations ayant été infructueuses, on en vint aux mains. La bataille fut sanglante. Les Illyriens perdirent plus de *sept mille* hommes. Philippe, vainqueur, resta tranquille possesseur de toute la Macédoine.

Après avoir défait Argée son concurrent, vaincu les Péoniens et les Illyriens, Philippe attaqua AMPHIPOLIS, qu'il avait ménagée jusque-là pour faire sa paix avec les Athéniens (359 av. J.-C.). S'étant emparé de cette ville après un long siége et des assauts vigoureux et fréquents, « il condamna à l'exil, dit Diodore de Sicile, tous ceux qui étaient mal disposés pour lui, et traita les autres avec humanité.

« La possession de cette ville, située sur les frontières de la Thrace, contribua beaucoup, par sa position avantageuse, à l'accroissement de la puissance de Philippe. Bientôt après, ce roi soumit PYD-

NA, fit alliance avec les Olynthiens, et promit de leur procurer POTIDÉE, dont les Olynthiens désiraient depuis longtemps s'emparer. Les Olynthiens habitaient une ville importante : en raison de sa population, elle était d'un grand poids dans les chances de la guerre; c'était un objet de lutte pour ceux qui ambitionnaient d'agrandir leur puissance. Aussi les ATHÉNIENS et PHILIPPE firent-ils chacun tous leurs efforts pour attirer Olynthe dans son alliance (358 av. J.-C.). Cependant Philippe prit POTIDÉE d'assaut, *chassa de cette ville la garnison athénienne*, qu'il traita humainement, et la renvoya à Athènes; *car il redoutait beaucoup le peuple athénien, ainsi que l'autorité et la gloire de leur cité.* Quant à Pydna, il en vendit les habitants comme esclaves et livra la ville aux Olynthiens, auxquels il donna en même temps la possession de ce territoire. Il se rendit ensuite dans la ville de CRÉNIDES, dont il augmenta la population et lui donna le nom de PHILIPPE. Dans cette contrée se trouvent des mines d'or qui avaient produit jusqu'alors de très faibles revenus. Il en poussa l'exploitation jusqu'au point d'en tirer annuellement plus de six mille talents (cinq millions cinq cent mille francs). Il mit sur pied une armée considérable de mercenaires, et se servit aussi de son or pour corrompre une multitude de Grecs, et les rendre traîtres à leur patrie.»

Pendant que Philippe agissait dans la Macédoine, contre la Thrace, contre l'Illyrie, et étendait toujours plus son influence, les Athéniens étaient surtout occupés de leur GUERRE SOCIALE contre Chios,

Rhodes, Cos, Byzance; d'autre part, bientôt éclata entre les Phocidiens et les Béotiens cette terrible guerre, qu'on appella la GUERRE SACRÉE, guerre qui dura neuf ans.

Guerre sacrée.

Il y avait dans la Grèce le TRIBUNAL DES AMPHICTYONS, composé de députés de chaque ville, et destiné à juger les causes les plus importantes et les différends entre peuples; c'était là le conseil suprême de la nation, c'était le lien qui unissait toutes les républiques grecques en un seul faisceau, et qui, parfois, les faisait concourir à la même action et les dirigeait vers le même but.

Après que les Spartiates eurent perdu la Cadmée de Thèbes, dont ils s'étaient emparés par trahison, les Thébains portèrent plainte devant le tribunal des amphictyons, et réussirent à les faire condamner à une forte amende en faveur du temple de Delphes. Les Phocidiens, de leur côté, avaient été condamnés à l'amende, et à une forte amende, pour avoir approprié à la culture une portion du territoire sacré, nommé Cirrhé.

« Comme cette amende ne fut point payée, dit Diodore de Sicile, les hiéromnémones (archivistes sacrés) portèrent plainte au conseil des amphictyons, et demandèrent au tribunal si les Phocidiens ne restitueraient pas les biens sacrés, que le pays des spoliateurs sacriléges fût mis en interdit et privé de la protection de la Divinité. Les hiéromnémones insistèrent pour que tous ceux qui étaient condam-

nés à de semblables amendes (et ils y comprenaient aussi les Lacédémoniens) eussent à les payer sans retard, et qu'en cas de refus, ils fussent voués à l'exécration de tous les Grecs. Les amphictyons rendirent une sentence conforme à cette requête, et les Grecs la ratifièrent. »

Au moment où l'on se préparait à mettre le territoire des Phocidiens sous l'anathème, PHILOMÉLUS, l'un de leurs citoyens les plus distingués, représenta au peuple, dit Diodore de Sicile, « qu'il leur était impossible de s'acquitter d'une amende *aussi énorme;* que, de plus, laisser leur territoire frappé d'anathème serait une lâcheté qui mettrait toute leur existence en péril. Il chercha ensuite à prouver que les arrêts des amphictyons étaient souverainement injustes, puisque, *pour la culture d'une très petite portion du territoire sacré, ils prononçaient une amende exorbitante.* »

Il leur conseilla ensuite de regarder les sentences qui les frappaient comme non-avenues, ajoutant que les Phocidiens avaient de grands motifs pour récuser les amphictyons, et qu'au reste, de tout temps, la possession et le patronage de Delphes avaient appartenu au peuple de la Phocide. Il les engagea donc à s'armer de courage et à se mettre en possession par la force de leur ancien droit. Les Phocidiens acclamèrent à ces paroles, et nommèrent Philomélus leur général.

Philomélus se rendit chez les Spartiates, qui se trouvaient, comme les Phocidiens, frappés d'amende, et il n'eut pas de peine à s'entendre avec

eux. Des batailles sanglantes ne tardèrent pas à être livrées. Philomélus se rendit maître du temple de Delphes, força la Pythie, ou la Somnambule, à parler en sa faveur, et poursuivit sa campagne contre ses adversaires, qui furent d'abord les Locriens, puis les Thébains (355 av. J.-C.).

Plus la guerre se prolongeait, plus elle prenait de vastes proportions : il serait trop long d'en décrire toutes les phases, toutes les péripéties.

« Les peuples et les villes de la Grèce, dit Diodore de Sicile, furent donc divisés en deux partis. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, les Perrhæbiens, les Doriens, les Dolopes, les Athamans, les Achéens, les Phthiotes, les Magnètes, les Ænians et quelques autres se déclarèrent pour la défense du temple ; tandis que les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques autres Péloponésiens prirent le parti des Phocidiens. »

Cette guerre semblait être une guerre de religion, mais elle n'était, comme tant d'autres, qu'une guerre d'intérêt, d'ambition ; la religion n'était qu'un prétexte, qu'un voile respectable sous lequel on abritait les plus méprisables passions.

Les armées étaient considérables ; les combats étaient fréquents ; la cruauté se montrait égale des deux parts : Philomélus avait fait des prodiges de valeur, quand, enveloppé de tous côtés, il se donna la mort, afin de ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis (354 av. J.-C.).

Onomarque, son collègue, lui succéda au com-

mandement; il déploya le même génie, la même bravoure.

« Onomarque, dit Diodore de Sicile, fabriqua une masse d'armes avec l'airain et le fer (qu'il avait enlevés au temple); avec l'or et l'argent, il frappa une monnaie qu'il distribua aux villes, et aux citoyens les plus influents. Il corrompit aussi beaucoup d'ennemis, en engageant les uns à embrasser son parti, et en priant les autres à se tenir neutres. L'amour de l'argent, dont les hommes sont possédés, lui aplanissait toutes les difficultés. Il gagna les Thessaliens, les plus influents de ceux qui s'étaient ligués contre lui, et réussit à s'assurer leur neutralité. Il arrêta les Phocidiens qui s'étaient montrés les plus opposés à son entreprise, les fit mettre à mort et vendre leurs biens à l'enchère. Il envahit ensuite le territoire ennemi, prit d'assaut la ville de Tronium, dont il réduisit les habitants en esclavage, intimida les Amphisiens et les força à se soumettre. Il saccagea les villes de la Tauride et désola leur territoire. De là il pénétra dans la Béotie, prit la ville d'Orchomène, et se disposait à mettre le siége devant Chéronée, lorsqu'il fut attaqué par les Thébains, mis en déroute et forcé de rentrer dans ses foyers (353 av. J.-C.). »

Pendant ces luttes entre Grecs, soit à propos de Delphes, soit pour d'autres causes, Philippe s'emparait de Méthone et de Pagases, et étendait au loin sa convoitise et ses menées. Après avoir pris la première de ces deux villes, il la laissa libre; mais, s'étant aperçu qu'elle avait une grande prédilection

pour les Athéniens, il l'assiégea de nouveau, et s'en rendit maître une seconde fois après un long siége.

« Philippe fit raser la ville, dit Diodore, et distribua les terres aux Macédoniens. Ce fut au siége de cette ville que Philippe perdit un œil, par suite d'un coup de flèche. »

Intervention de Philippe dans la guerre sacrée.

Philippe se rendit ensuite en Thessalie; il fit la guerre à Lycophron, tyran de Phères. Celui-ci implora l'assistance des Phocidiens, qui lui envoyèrent Phayllus, frère d'Onomarque, avec *sept mille* hommes. Philippe défit les Phocidiens, et les chassa de la Thessalie. Après la retraite de son frère, Onomarque marcha lui-même contre Philippe; il le défit en deux batailles et le força à la retraite. Philippe retourna en Macédoine.

« Omonarque, dit Diodore, pénétra dans la Béotie, battit les Béotiens et prit la ville de Coronée. Cependant Philippe quitta de nouveau la Macédoine et ne tarda pas à reparaître en Thessalie à la tête d'une forte armée qu'il dirigea contre Lycophron, tyran de Phères. Celui-ci, hors d'état de lui résister, implora le secours des Phocidiens et leur promit de les aider à rétablir leurs affaires en Thessalie. Onomarque vint donc au secours de Lycophron avec *vingt mille* hommes d'infanterie et *cinq cents* cavaliers. Philippe engagea alors les Thessaliens à faire une guerre générale et réunit ainsi toutes les troupes, composées de plus de *vingt mille* fantassins et de *trois mille* chevaux. Il se livra une bataille san-

glante, dans laquelle les Thessaliens, supérieurs en cavalerie, se signalèrent par leur bravoure et aidèrent Philippe à remporter la victoire. Les soldats d'Onomarque se réfugièrent vers la mer; par hasard la flotte de CHARÈS, composée de plusieurs trirèmes, passait en ce moment. Les Phocidiens essuyèrent un grand carnage : les fuyards, jetant leurs armures, cherchèrent à gagner à la nage les trirèmes athéniennes. Au nombre de ceux-là était aussi Onomarque. Plus de *six mille* Phocidiens et des soldats mercenaires périrent, et leur général lui-même perdit la vie; au moins *trois mille* hommes furent faits prisonniers. Philippe fit *pendre* Onomarque et jeta les autres à la mer *comme coupables de sacrilége* (353 av. J.-C.). »

Rien de barbare comme les hommes quand ils font des guerres de religion, qui ne sont jamais des guerres religieuses. Cette victoire achemina les affaires de Philippe.

Philippe affectait des sentiments religieux qui n'étaient en réalité que de l'hypocrisie, que de la rouerie politique, et abusait ainsi les populations : il mettait peu à peu le pied sur la Grèce entière.

PHAYLLUS succéda à Onomarque, son frère, et soutint la gloire du drapeau phocidien. Des Lacédémoniens, des Achéens, des Athéniens le secondaient : il obtint des succès remarquables, mais, atteint d'une maladie grave, sa vie se termina bien vite. Diodore de Sicile s'exprime ainsi sur la fin prématurée de ce général : « Phayllus, atteint de

phthisie, mourut après de longues souffrances, châtiment de son impiété. »

Voilà des moralités comme on en rencontre souvent dans les historiens, les philosophes et les écrivains religieux; mais elles ne s'appliquent malheureusement pas toujours aux plus grands criminels, nous n'en sommes que trop certains, et de là leur peu de puissance sur notre esprit.

Les Phocidiens avaient cultivé un territoire abandonné; ils lui avaient fait produire un aliment propre à nourrir les hommes; étaient-ils donc si sacriléges pour cela et méritaient-ils d'être ruinés et diffamés? Nous ne le pensons pas.

Phayllus laissa le commandement de l'armée phocidienne à son neveu Phalæcus, fils d'Onomarque (352 av. J.-C.).

Pendant que la *guerre sacrée* se continuait avec des chances diverses, les Lacédémoniens et les Mégalopolitains en vinrent aux mains; ils eurent chacun des alliés, et les hostilités furent très vives.

Malgré leurs luttes intérieures, dont on ne comprenait plus les motifs réels, les Grecs, et surtout les Thébains, les Argiens, les Ioniens, fournirent des troupes au roi de Perse pour l'aider à replacer l'Égypte sous son joug (351 av. J.-C.).

Cette guerre meurtrière, sacrilége, à laquelle on donna le nom de SACRÉE; la trop grande facilité de la Grèce à mêler ses soldats aux soldats des rois et des tyrans; les principes que les Platon, les Aristote, et leurs disciples, et tant d'autres sectes philosophiques dépourvues de patriotisme, de républica-

nisme, avaient répandus sur la patrie, firent naître, dans les esprits, le doute, la confusion; dans les cœurs, la sécheresse, l'égoïsme; dans les corps, la nonchalance : les Grecs n'étaient plus ces hommes intelligents, aimants, valeureux, héroïques d'autrefois; ils s'exemptaient des travaux, des fatigues, des dangers toutes les fois qu'ils pouvaient se faire remplacer; ils marchaient donc à leur perte; un empire devait succéder au leur.

Philippe se réjouissait de ce relâchement, qu'il excitait; de ces querelles, qu'il fomentait : il bâtissait sa puissance sur la ruine morale de ses ennemis. Pendant que les républiques se déchiraient les unes les autres, il travaillait à l'accomplissement de son œuvre. Nous étions en l'année 348 avant Jésus-Christ.

« Dans le cours de cette année, dit Diodore de Sicile, Philippe cherchait à s'emparer des villes de l'Hellespont. Il prit MERCYBERNE et TORONE *par trahison et sans coup férir ;* puis il tourna ses armes contre OLYNTHE, qui est la ville la plus considérable de cette contrée. Il défit les Olynthiens en deux batailles, et vint les bloquer dans leurs villes; mais il perdit un grand nombre de soldats sous les murs d'Olynthe. Enfin *il parvint à corrompre avec de l'argent les gouverneurs d'Olynthe*, EUTHYCRATE *et* LASTHÈNE, *qui lui livrèrent la ville par trahison*. Il saccagea Olynthe et vendit les habitants comme *esclaves*. Il se procura par ce moyen beaucoup d'argent pour les dépenses de la guerre, en même temps il intimida les autres villes qui auraient été tentées

de lui résister. Il honora de grandes récompenses tous les soldats qui s'étaient distingués par leur bravoure; et *en donnant de fortes sommes d'argent aux citoyens les plus influents des villes, il multiplia le nombre* DES TRAÎTRES A LEUR PATRIE. D'ailleurs, il se vantait même que c'était bien plutôt à la puissance de l'or qu'à la force des armes qu'il devait l'accroissement de son empire.

« Les ATHÉNIENS, jaloux du développement de la puissance de Philippe, se montraient prêts à secourir les ennemis de ce roi. Ils envoyèrent dans toutes les villes des députés pour engager les habitants à conserver leur indépendance et à condamner à la peine de mort les citoyens qui seraient tentés de trahir leur patrie. Les Athéniens promirent à toutes ces villes leur appui ; enfin *ils déclarèrent ouvertement la guerre à Philippe et commencèrent les hostilités.* DÉMOSTHÈNE, à cette époque, l'orateur le plus éloquent de la Grèce, *exhortait principalement les Athéniens à se charger du protectorat de la Grèce.* Mais Athènes même ne manquait pas de citoyens destinés à jouer le rôle de traîtres, tant était grande la propension des Grecs à la trahison. Aussi, rapporte-t-on que Philippe, voulant un jour prendre une ville très forte, répondit à un habitant qui lui avait dit que la place était imprenable : « Eh quoi, le mur est-il assez haut pour que l'or ne le puisse franchir ? » En effet, l'expérience lui avait appris que les places qu'on ne peut prendre par les armes, sont facilement enlevées par l'or. *S'étant ainsi ménagé des traîtres dans toutes les villes, et donnant le*

titre d'hôte et d'ami à quiconque recevait son or, il corrompit par ses maximes perverses les mœurs du genre humain.

« Après la prise d'OLYNTHE, Philippe fit célébrer des jeux olympiques en actions de grâces, et *offrit aux dieux de magnifiques sacrifices.* Ces grandes solennités et les jeux splendides attirèrent une foule d'étrangers qu'il invitait à ses festins. Au milieu des banquets qu'animaient le vin et les nombreux toasts qu'on y portait, il distribuait des présents à un grand nombre de convives, et faisait à tous les plus grandes promesses; aussi, son amitié était-elle fort recherchée... En retour des bienfaits et des dons qu'il répandait avec tant de libéralité, Philippe recueillait les fruits multipliés de la reconnaissance. *Une foule de gens, séduits par l'espoir de quelque récompense, allaient au devant des désirs de Philippe, en trahissant la patrie* (348 av. J.-C.). »

Philippe, loin de dire aux Grecs : Mettez-vous en paix, terminez vos querelles religieuses, les excitait à la haine, aux combats. La guerre sacrée continue; les Phocidiens et les Thébains s'entr'égorgent; ceux-ci appellent Philippe à leur secours, ce Philippe qui, au dire de Diodore, *corrompait, par ses maximes perverses, les mœurs du genre humain*, et dont le même auteur vante en même temps *la piété*; ce Philippe, cet ambitieux, cet hypocrite, se proclamait le vengeur des dieux; il était heureux d'avoir des prétextes pour tromper la Grèce et la soumettre à son joug.

Les Phocidiens avaient eu quelques renforts

étrangers ; les Thébains avaient de leur côté Philippe, ou plutôt celui-ci les dominait dorénavant, car il les avait rangés sous son commandement, et il donnait des ordres à l'armée entière. Les Phocidiens, ayant tant d'ennemis en leur présence, perdirent courage et *furent forcés* de se déclarer vaincus. La guerre sacrée avait duré neuf ans. Philippe recueillait l'honneur de l'avoir terminée, et, certes, il devait obtenir d'immenses récompenses.

« Le conseil des amphictyons, dit Diodore de Sicile, décréta que Philippe et ses descendants seraient admis au nombre des amphictyons et qu'ils auraient les deux voix qu'avaient eues jusqu'alors les Phocidiens vaincus ; de plus, que les trois principales villes de la Phocide seraient démantelées, que les Phocidiens seraient exclus du temple de Delphes et du conseil amphictyonique, qu'il ne leur serait permis de posséder ni chevaux, ni armes, jusqu'à ce qu'ils eussent restitué aux dieux les richesses spoliées ; que les Phocidiens exilés, ainsi que leurs complices, seraient partout mis hors la loi ; que toutes les villes de la Phocide seraient rasées et leurs habitants transférés dans des villages, *dont chacun ne pourrait avoir plus de cinquante maisons, et qui se trouveraient au moins à un stade de distance l'une de l'autre*, etc., etc. »

« Conformément à ces décrets, ajoute Diodore, les amphictyons réglèrent l'administration de l'oracle, ainsi que toutes les affaires propres à ramener *la piété*, la paix générale et la concorde parmi les Grecs. Philippe garantit avec le plus grand empres-

sement les décrets des amphictyons et retourna en Macédoine, en laissant aux Grecs *une haute idée de sa piété* et de sa science militaire (347 av. J.-C.). »

Les vaincus étaient des scélérats, des monstres, ils méritaient les malédictions des dieux et des hommes ; aussi éprouvèrent-ils toutes sortes de calamités, que leur envoya la Divinité. Pour Philippe, il était un saint. Aussi, « après le secours qu'il avait porté à l'oracle de Delphes et par sa *piété envers les dieux*, voyant son influence s'accroître de jour en jour, fut enfin *proclamé* CHEF DE LA GRÈCE, et réalisa le plus grand empire en Europe. » C'est Diodore de Sicile, un écrivain philosophe, ou qui se prétend tel, qui parle de la sorte. Ainsi, mentez, trompez, corrompez, volez, usurpez, mais ayez soin de prendre un masque religieux, et le succès de vos entreprises en fera la moralité. Est-ce en écrivant l'histoire de la sorte qu'on la rendra moralisatrice pour les hommes ?

Cependant Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, parle des mêmes faits d'une manière plus judicieuse. Suivant lui, les Phocidiens avaient été poussés à la révolte par l'excès des charges qu'on leur avait imposées.

« Les Phocidiens, dit-il, ruinés, privés de leurs femmes et de leurs enfants, réduits au désespoir, mettent à leur tête un certain Philomèle, et vont, comme pour se venger des dieux même, piller, à Delphes, le temple d'Apollon ; puis chargés d'or et d'argent, ils soudoient une armée mercenaire et déclarent la guerre aux Thébains. Ce sacrilége des

Phocidiens, malgré l'horreur qu'il inspirait à tous les Grecs, *rendit encore plus odieux les Thébains qui les avaient poussés à cette extrémité.* Aussi Lacédémone et Athènes leur envoyèrent-elles des secours. »

Lacédémone et Athènes envoyèrent des secours aux Phocidiens ; et Philippe, un Macédonien, en envoya aux Thébains ; il fut vainqueur, nous l'avons dit, et Diodore célèbre sa *piété;* laissons un moment, sur le même sujet, parler l'historien Justin :

« La conduite de Philippe envers les alliés ne fut pas moins odieuse : comme s'il eût craint que ses ennemis le surpassassent en *impiété*, il prit et livra au pillage les villes qui venaient de le choisir pour chef, qui avaient combattu sous ses ordres, qui l'avaient félicité et qui s'étaient applaudies elles-mêmes de ses victoires. Il fit vendre à l'encan les femmes et les enfants ; il *n'épargna ni les temples, ni les édifices sacrés*, ni les pénates privés et publics dont il avait été l'hôte il n'y avait qu'un instant : il *semblait avoir moins cherché à punir les sacriléges, que l'occasion d'en commettre lui-même avec impunité.* »

Philippe fit la guerre à Olynthe, à Sparte, aux Thraces, à Périnthe, à Bysance, à l'Eubée ; son ambition se développait à mesure que son empire prenait plus d'extension ; et cependant une république de la Grèce, une seule, la république de la démocratie, Athènes, avait tenu l'œil ouvert sur ses mouvements, et cherché, autant qu'elle le pouvait, à contrarier ses entreprises. Aussi voulons-nous re-

monter aux premiers temps de Philippe, afin de faire apprécier combien Démosthène et les Athéniens se montrèrent supérieurs en lumières, en prévoyance, en courage, à tous les autres Grecs.

Les Athéniens. Démosthène. Philippe.

Athènes contraria Philippe dès ses premières démarches, et lui opposa un compétiteur à la couronne de Macédoine : cependant, après quelques hostilités, Philippe laissa libre AMPHIPOLIS, afin de faire sa paix avec les Athéniens (359 av. J.-C.).

Philippe reporte ses armes sur AMPHIPOLIS, qu'il avait laissée se gouverner par ses propres lois, et dont les inclinations étaient pour Athènes et non pour lui. Il soumet PYDNA, POTIDÉE, CRÉNIDES; il fait alliance avec OLYNTHE, qu'il brouille avec Athènes, et dont il convoite et ne fait que différer la possession (358 av. J.-C.).

Philippe, outre de nombreux avantages dont je me suis abstenu de parler, prend MÉTHONE et PAGASE, villes amies d'Athènes : ce fut au siége de Méthone qu'il perdit un œil (353 av. J.-C.).

Le roi de Macédoine avait obtenu de grands succès dans la Thessalie; il s'était emparé de PHÈRES, voulait pénétrer en Phocide, et faire par là son entrée dans la Grèce; les Athéniens se portèrent en toute hâte à sa rencontre et lui fermèrent le passage des THERMOPYLES, qu'il n'osa tenter de forcer. Philippe s'en retourna en Macédoine, en maudissant ceux qui l'avaient ainsi contrarié dans sa marche (352 av. J.-C.).

Il s'empare par trahison de MERCYBERNE, de TORONE ; il attaque de nouveau les Olynthiens, dont il s'était fait, dès l'année 351, d'utiles auxiliaires; des combats sanglants se livrent, et OLYNTHE, nullement disposée à capituler, demande des secours à Athènes (348 av. J.-C.).

Nous l'avons dit, les Athéniens furent le seul peuple qui comprit, de prime-abord, les dangers que préparait à la Grèce la Macédoine, et surtout le roi Philippe.

Mais Athènes avait aussi ses aveugles : Isocrate, Phocion, tout le parti des riches, refusaient de croire à la mauvaise foi du Macédonien, aux dangers de la patrie, et des orateurs cupides, en secret à la solde du fourbe, entretenaient, autant qu'il leur était possible, le peuple dans une funeste sécurité.

Combien la conduite de DÉMOSTHÈNE différait de la leur ! Celui-là, il avait le sentiment vrai de la situation; et lorsque le roi de Macédoine assiégeait Olynthe pour la première fois, il se hâta de faire entendre un cri de guerre.

Démosthène !.. A peine avons-nous jusqu'ici prononcé son nom... Quel était donc cet homme ? — Le fils d'un armurier, un citoyen de la plus haute valeur. Il était né en l'année 381 avant Jésus-Christ, à Phania-le-Haut, bourg d'Athènes. Orphelin fort jeune, il fut ruiné par ses tuteurs. A l'âge de dix-sept ans, il plaida contre eux; et ses misères, et les iniquités dont il avait eu à souffrir, éveillèrent sa colère et son génie. Il sentit alors qu'il était appelé

à remplir un grand rôle dans l'Etat. Il se livra à l'étude, il s'imposa des fatigues, de laborieux efforts, et vainquit, par sa persévérance, des obstacles qui paraissaient insurmontables, entre autres, un défaut naturel de prononciation et plusieurs incommodités physiques. Cet homme avait été longtemps l'objet des railleries des sophistes et des beaux esprits, parce qu'il avait manqué d'une première éducation, et qu'il avait quelque chose de rude, d'original, de peu correct dans le style : mais il avait grandi avec les circonstances, et, au bout du compte, il fallut bien l'écouter.

Lorsque Philippe se montra agressif contre Olynthe, vers l'année 351, les Olynthiens demandèrent des secours à la république d'Athènes; Démosthène monta à la tribune, et fit entendre un discours remarquable dont nous extrayons les paroles que voici (1) :

« Commencez, hommes d'Athènes ! par ne point désespérer de votre situation, malgré sa fâcheuse apparence... Quelqu'un de vous, peut-être, pensant à cette nombreuse armée dont Philippe dispose, et à toutes les places qu'il a enlevées à la république, le croira difficile à réduire. Ce serait raisonner juste. Cependant, qu'il considère qu'autrefois Athènes avait sous son obéissance et PYDNA, et POTIDÉE, et MÉTHONE, et le cercle entier de cette contrée; que la plupart des peuples maintenant soumis à Philippe étaient libres, autonomes, et préféraient notre alliance à la sienne. Si donc alors Philippe se fut arrêté à ce raisonnement : seul, sans alliés, je ne puis attaquer les Athéniens dont les nombreuses forteresses dominent mes frontières; non, ce qu'il a maintenant exécuté, il ne l'eût ja-

(1) Pour Démosthène et Eschine je me sers de la traduction de M. J.-F. Stiévenart, professeur de littérature grecque.

mais entrepris; non, il ne se fût point élevé si haut. Mais il savait bien, lui, que toutes ces places sont des récompenses guerrières exposées au milieu de l'arène; que naturellement les absents sont dépossédés par les présents, les indolents par les hommes hardis et infatigables. Réalisant cette maxime, il a tout subjugué, tout envahi, ici par droit de conquête, là sous le titre d'ami et d'allié: car on recherche l'alliance et l'amitié de ceux que l'on voit les armes à la main et décidés à frapper où il faut. Si donc à votre tour, Athéniens! vous voulez aujourd'hui, puisque vous ne l'avez pas fait plus tôt, régler votre conduite sur ce même principe; si chacun, écartant tout subterfuge, s'empresse de subvenir selon son pouvoir aux besoins publics, *les riches par des contributions*, les jeunes en prenant les armes; en un mot, si vous êtes résolus à ne dépendre que de vous-mêmes; si chaque citoyen ne se berce plus de l'espoir qu'en ne faisant rien, il verra son voisin agir pour lui : alors, Dieu aidant, vous recouvrerez vos possessions, alors vous réparerez les malheurs de votre négligence, alors vous châtierez cet homme.

« Quand donc, ô Athéniens! quand ferez-vous votre devoir? Qu'attendez-vous? Un événement, ou la nécessité, par Jupiter? Mais quelle autre idée se faire de ce qui arrive? Moi, je ne connais pas de nécessité plus pressante pour des âmes libres que l'instant du déshonneur. Voulez-vous toujours, dites-moi, aller vous questionnant çà et là sur la place publique : QUE DIT-ON DE NOUVEAU? — Eh! qu'y aurait-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes, et dominateur de la Grèce? PHILIPPE EST-IL MORT? — NON, PAR JUPITER! IL EST MALADE. — Mort ou malade, que vous importe? S'il lui arrive malheur, et que votre vigilance demeure au même point, à l'instant vous ferez surgir un autre Philippe: car celui-ci doit moins son agrandissement à ses propres forces qu'à votre inertie.

« Quelle honte, ô mes concitoyens! de vous abuser vous-mêmes, de reculer toute entreprise déplaisante, de vous traîner dans toutes les opérations, de ne pouvoir vous convaincre que, pour bien conduire une guerre, *il faut, non suivre les faits, mais les précéder, et que, semblable au général dont le poste est aux premières lignes de son armée, un peuple à politique sage doit marcher à la tête des affaires.*

afin d'exécuter ce qu'il a résolu, LOIN DE RAMPER EN ESCLAVE A LA SUITE DES ÉVÉNEMENTS ! Pour vous, ô Athéniens, bien que vous possédiez les forces les plus imposantes de la Grèce en vaisseaux, en grosse infanterie, en cavalerie, en revenus, jusqu'à ce jour, malgré tous vos mouvements, vour n'avez profité d'aucun de ces avantages... Apprenez-vous que Philippe est dans la Chersonèse ? Décret pour la Chersonèse ; aux Thermopyles ? Décret pour les Thermopyles ; sur quelque autre point ? vous courez, vous montez, vous descendez à sa suite. Oui, vous manœuvrez sous ses ordres, n'arrêtant vous-mêmes aucune mesure militaire importante, ne prévoyant absolument rien, attendant la nouvelle du désastre d'hier ou d'aujourd'hui. Autrefois, peut-être, vous pouviez impunément agir ainsi ; mais la crise approche, et veut une réforme.

« Ne serait-ce point un dieu, Athéniens, qui, honteux pour notre république de tant d'affronts, a lancé dans le cœur de Philippe cette inquiète activité ? Toujours agresseur, toujours affamé d'agrandissement, il vous réveillera peut-être... Il ne s'arrêtera point, c'est évident, si on ne lui barre le chemin. Et voilà ce que nous attendrons toujours ? Et, pour avoir expédié, sur des galères vides, des espérances jetées par quelques téméraires, vous croirez que tout va à merveille ? Nous ne nous embarquerons pas ? Nous ne sortirons pas en personne, en réunissant une partie des soldats citoyens, puisque nous ne l'avons pas fait plus tôt ? Nous ne cinglerons pas vers son royaume ? Où aborder, dira-t-on ? Attaquons seulement, ô Athéniens ! La guerre elle-même nous découvrira l'ulcère gangrené de l'ennemi. Mais, si nous restons dans nos foyers, oisifs auditeurs des harangueurs qui s'accusent et se déchirent à l'envi, jamais, non jamais nous n'exécuterons une seule mesure nécessaire. Sur quelque point qu'une partie seulement des citoyens concerte une expédition navale, les dieux bienveillants et la fortune combattront avec nous. »

Il y a tout lieu de croire que cette harangue, dont nous ne donnons qu'un extrait, fit impression ; que des armements furent décrétés et des troupes mises en campagne ; mais Philippe était en politique le

plus fin, le plus adroit des hommes, au lieu donc d'assujétir brutalement Olynthe, il lui fit des concessions, lui donna des villes à garder, telles que Pydna, Potidée, et se l'associa. Tout le bénéfice de l'association devait être de son côté; il comptait du reste sur les promesses de l'avenir, et poursuivait sans bruit son œuvre de dissolution contre les républiques grecques.

Démosthène avait toujours les yeux ouverts sur les intérêts de la démocratie. A Rhodes, la faction oligarchique, avec le secours de Mausole, satrape Perse, gouverneur de la Carie, s'était emparée d'un pouvoir dont elle abusait; elle poussa à une violente guerre contre Athènes, la guerre sociale. Cependant, vers l'année 351, le peuple de cette île, fatigué de l'oppression qui pesait sur lui, demanda protection à la république d'Athènes. En cette occasion comme toujours, l'infatigable orateur populaire fit entendre de nobles paroles :

« Oui, dit-il, la circonstance actuelle doit faire votre joie : car, si vous adoptez la résolution qu'elle exige, vous justifierez par de glorieux effets la république des reproches injurieux de ses calomniateurs. Byzance et Rhodes nous ont accusés de tramer leur ruine : de là, leur coalition récente pour nous faire la guerre. On verra donc que l'instigateur, le chef de la révolte, ce Mausole, qui se disait l'ami des Rhodiens, les a dépouillés de leur liberté; que les peuples de Chios et de Byzance, leurs alliés, ne les ont pas secourus dans leur infortune; et que vous, vous seuls, qu'ils redoutaient, aurez été leurs sauveurs. Par ce spectacle, offert à tous les yeux, vous apprendrez au parti populaire, dans chaque république, à regarder votre amitié comme l'étendard de son salut.

« Croyez à la nécessité de combattre pour les droits des peuples, et de braver, au besoin, les derniers périls! Vous

serez d'autant moins obligés de le faire, que vous l'aurez plus fermement résolu ; et, après tout, vous manifesterez des sentiments conformes au devoir.

« Considérez encore que vous avez soutenu une foule de guerres contre des gouvernements DÉMOCRATIQUES et OLIGARCHIQUES : vous le savez vous-mêmes. Mais les motifs qui vous ont armés contre ces différents peuples, voilà ce que peut-être nul d'entre vous ne cherche à approfondir. Quels sont-ils donc ces motifs? Avec les DÉMOCRATIES vous combattiez pour des querelles particulières, que l'Etat n'avait pu terminer, pour une portion du territoire, pour des limites, ou pour la gloire et la prééminence; avec les OLIGARCHIES, quelle différence! *pour le maintien de la* CONSTITUTION *et de la* LIBERTÉ. Aussi j'oserai dire qu'il vaudrait mieux avoir pour ennemis tous les Etats populaires de la Grèce, que tous les autres pour amis. Car il vous serait facile de faire, quand vous voudriez, la paix avec les peuples libres ; *mais je ne compterai pas sur l'amitié des gouvernements du petit nombre.* LA BIENVEILLANCE PEUT-ELLE JAMAIS S'ÉTABLIR ENTRE LES MEMBRES D'UNE OLIGARCHIE ET UN PEUPLE SOUVERAIN, ENTRE LA PASSION DE DOMINER ET L'ÉGALITÉ CIVIQUE ?

« Je m'étonne qu'aucun de vous ne considère que si Chios, Mitylène, Rhodes et presque toute la Grèce se *courbent sous le joug oligarchique, notre gouvernement en recevra un contre-coup terrible, et que, si tous les peuples adoptent cette constitution, il n'est pas possible qu'ils laissent chez nous la* DÉMOCRATIE. *Oui, persuadés qu'Athènes seule est capable de ramener la liberté, ils voudront détruire Athènes, comme une ennemie dont ils craindraient les coups.* D'ordinaire, l'offenseur n'est l'ennemi que de l'offensé ; *mais quiconque abat la* DÉMOCRATIE *pour élever l'*OLIGARCHIE *sur ses ruines, est hostile* A TOUS LES AMIS DE LA LIBERTÉ. D'ailleurs, Athéniens, il est juste que, libres vous-mêmes, vous éprouviez pour le malheur de tout peuple les mêmes sentiments que vous voudriez lui inspirer, si, ce qu'aux dieux ne plaise! son sort devenait le vôtre. Vainement dira-t-on que les Rhodiens méritent leur infortune : Le moment serait mal choisi pour nous réjouir. Il faut, dans la prospérité, montrer toujours une grande bienveillance aux malheureux, puisque l'avenir est voilé pour tous les hommes. »

Je ne puis dire si le discours de Démosthène fit décréter des résolutions vigoureuses; mais il est positif que Rhodes, Chios, Cos, marchèrent plus tard sous l'étendard athénien, et défendirent la cause de la liberté.

Philippe, qui précédemment avait flatté OLYNTHE pour en faire son amie, tente maintenant d'en faire son esclave (348 av. J.-C.). Il avait livré de sanglantes batailles aux Olynthiens; et, vainqueur, il approchait des murailles de leur ville. Les Olynthiens implorèrent encore le secours d'Athènes; Démosthène monta à la tribune, et appuya leur demande en ces termes :

« Sans citer les faits, traiter Philippe de parjure, d'homme sans foi, c'est lancer l'invective dans le vide... Il faut mettre dans son vrai jour toute sa perversité... Et moi aussi, Athéniens, je croirais Philippe fait pour commander la terreur et l'admiration, si je l'avais vu s'élever par des voies légitimes. Examinons sa conduite : Il a séduit notre simplicité par la promesse de nous rendre AMPHIPOLIS; il a surpris l'amitié des OLYNTHIENS par le dont trompeur de POTIDÉE ; il a fasciné les THESSALIENS en s'engageant à leur rendre MAGNÉSIE, et en se chargeant de leur guerre de PHOCIDE. Quiconque, en un mot, traitait avec ce fourbe, tombait dans ses piéges. Toujours amorcer les peuples assez stupides pour ne pas le connaître, toujours les engloutir dans sa puissance, voilà le principe de sa grandeur...

« Mais ce n'est pas, non, ce n'est pas sur l'iniquité, sur le parjure, sur le mensonge, que se fonde une puissance durable : *ignobles moyens qui, d'aventure, se soutiendront une fois, un moment, promettront même l'avenir le plus florissant, mais que le temps arrête dans leurs furtifs progrès, et qui s'écroulent sur eux-mêmes.* Comme dans un édifice, dans un vaisseau, les parties inférieures doivent être les plus solides, de même donnons *pour fondement à la politique la justice et la vérité.* Or, jusqu'à ce jour, cette

base a manqué à toutes les entreprises de Philippe.

« Il faut donc secourir Olynthe; et, plus les moyens proposés seront efficaces et rapides, plus je les approuverai..... Contribuons tous dans la juste proportion de nos facultés; tous, prenons les armes tour à tour jusqu'à ce que le dernier ait marché pour la patrie. »

Ce discours, dont je ne donne qu'un fragment, fit impression; des troupes furent envoyées au secours d'Olynthe, sous le commandement de CHARÈS, général démocrate, que l'histoire traite on ne peut plus durement, et que nous croyons cependant homme de cœur, de dévouement, et duquel nous dirons quelques mots quand il en sera temps. Charès arriva avec trente vaisseaux et *trois mille* MERCENAIRES sur la côte de Pallène, dispersa un corps de huit cents hommes, qu'on appelait les *mignons de Philippe*. Mais ces mignons, cette espèce de garde d'honneur, ou de honte, était-elle isolée? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, les forces envoyées étaient insuffisantes. Ce premier succès avait réjoui les Athéniens; ils crurent qu'il ne s'agissait plus maintenant que de châtier Philippe. Démosthène n'était point de leur avis; il leur parla un langage sévère; il leur fit comprendre qu'ils n'en étaient pas encore là; qu'il fallait lever d'autres troupes, et ne penser pour le moment qu'à protéger les alliés d'Athènes.

« On ne vous parle plus, dit-il, que de punir Philippe! Moi, je vous vois réduits à la nécessité de songer d'abord à vous garantir de ses insultes.... Tant que le commencement n'est pas solidement établi, il est, je pense, inutile de discuter sur la fin... Ah! si vous ne secourez Olynthe de toutes vos forces, de tout votre pouvoir, songez-y,

vous n'aurez pris les armes que pour le service du Macédonien.....

« Ouvrez donc les yeux, Athéniens ! sur vos véritables ressources, et vous trouverez possible de marcher, et la solde ne manquera point.

« Seuls, sans rivaux, Sparte abattue, Thèbes occupée ailleurs, sans nulle puissance capable de nous disputer le premier rang, pouvant enfin, paisibles possesseurs de nos domaines, être encore les arbitres des nations, qu'avons-nous fait? Nous avons perdu nos propres provinces, dissipé, sans nul fruit, plus de quinze cents talents; la guerre nous avait rendu nos alliés, vos *conseillers vous les ont enlevés par la* PAIX; et nous, nous avons aguerri notre formidable ennemi! Quiconque le nie, qu'il paraisse, qu'il me dise où donc il a puisé sa force, si ce n'est au sein d'Athènes, ce Philippe. — Eh ! de grâce, si nous nous affaiblissons au dehors, l'administration intérieure est plus florissante. — Qu'aurait-on à me citer? des créneaux reblanchis, des chemins réparés, des fontaines, des bagatelles ! Ramenez, ramenez vos regards sur les ADMINISTRATEURS de ces futilités : *Ceux-ci ont passé de la misère à l'opulence*; *ceux-là, de l'obscurité à la splendeur; tel parvenu s'est bâti de somptueux palais, qui insultent aux édifices de l'Etat. Enfin*, PLUS LA FORTUNE PUBLIQUE EST DESCENDUE, PLUS LA LEUR S'EST ÉLEVÉE. *Quel est donc ce contraste? Pourquoi tout prospérait-il autrefois, quand tout périclite aujourd'hui? C'est que le peuple, osant faire la guerre par lui-même*, ÉTAIT LE MAÎTRE DE SES GOUVERNANTS, LE SOUVERAIN DISPENSATEUR DE TOUTES LES GRACES; *c'est qu'il était cher aux citoyens de recevoir du peuple honneurs, magistratures, bienfaits.* Que les temps sont changés! Les grâces sont dans les mains des administrateurs; tout se fait par eux, et vous, vous, peuples! énervés, mutilés dans vos richesses, dans vos alliés, vous voilà comme des surnuméraires, comme des valets, trop heureux si ces dignes chefs vous distribuent les deniers du théâtre, s'ils vous jettent une maigre pitance! et, pour comble de lâcheté, *vous baisez la main qui* VOUS FAIT LARGESSE DE VOTRE BIEN! Ils vous emprisonnent dans vos propres murs, ils vous amorcent, vous apprivoisent et vous façonnent à leur joug. Or, jamais fierté juvénile, jamais courageuse hardiesse n'enflammèrent des hommes asservis à de misérables et

viles actions; car la vie est nécessairement l'image du cœur..... Je demande que vous agissiez, pour mérite; vous-même les récompenses que vous donnez à d'autres, je demande que vous ne cédiez pas, ô Athéniens! ce poste de vertu, noble héritage conquis par la gloire et les périls de vos ancêtres.

« Tels sont les conseils que je crois vous convenir. Puisse votre décision servir les intérêts de chaque citoyen et de la patrie! »

Quatre mille soldats *étrangers* et cent-cinquante cavaliers furent envoyés sous le commandement de CHARIDÈME D'OROS. Ils entrèrent dans Olynthe; mais l'histoire les accuse d'avoir plutôt opprimé que secouru les habitants. Dit-elle vrai? Nous l'ignorons; il est permis de douter; mais ce qui est positif, c'est que les Olynthiens envoyèrent une troisième ambassade pour demander d'autres secours, et ils désiraient qu'ils fussent surtout recrutés parmi les citoyens d'Athènes.

EUBULE, DÉMADES, toute la faction oligarchique, étaient contraires à la demande des Olynthiens, prétendant que les affaires d'Olynthe n'intéressaient nullement la république d'Athènes. Démosthène, comme toujours, soutint la cause des opprimés.

Reproduisons quelques-unes de ses bonnes paroles :

« Or, si nous repoussons encore ces hommes (les ambassadeurs olynthiens), Olynthe, une fois détruite par le Macédonien, qu'on me dise, à moi, quel obstacle l'arrêtera désormais? En est-il un parmi vous, ô Athéniens! qui compte tous les degrés par lesquels, faible dans l'origine, il s'est élevé si haut, ce Philippe? Il prend d'abord AMPHIPOLIS, ensuite PYDNA, puis POTIDÉE, enfin MÉTHONE, et fond sur la THESSALIE; quand il a bouleversé à son gré PHÉRES, PAGASE, MAGNÉSIE, il se jette dans la THRACE. Là,

après avoir chassé, créé des rois, il tombe malade. Convalescent, il va peut-être incliner vers le repos? Non, il vole attaquer les OLYNTHIENS. Or, s'il s'impose à lui-même d'exécuter sans relâche de plus vastes desseins, et vous, de ne rien entreprendre avec vigueur, voyez, Athéniens, quelle issue ce contraste prépare à votre avenir. O ciel! qui de vous serait assez simple pour ne pas voir que la guerre accourra d'OLYNTHE à ATHÈNES, si nous la négligeons?

« Il faut un double secours, et pour sauver les villes olynthiennes, en leur envoyant des troupes chargées de leur défense, et pour dévaster les Etats de Philippe avec une flotte et une autre armée. Si vous négligez l'*un* de ces moyens, je crains que notre expédition ne devienne illusoire.

« Il ne reste qu'à contribuer tous, par un gros subside, s'il est nécessaire, par un léger impôt, s'il suffit. Car enfin, il faut de l'argent; sans argent, vous ne subviendrez jamais à la nécessité présente. D'autres voix vous proposent d'autres ressources : choisissez; mais, tandis qu'il en est temps encore, mettez-vous à l'œuvre...

« Envoyons des députés partout où leur présence est nécessaire, marchons nous-mêmes, *enflammons tous les Grecs...* »

Démosthène, malgré la vive opposition des orateurs oligarchiques et de ceux vendus à Philippe, réussit à faire partir de nouveaux secours, mais Philippe, dont on connaît la ruse et l'esprit corrupteur, avait soudoyé les gouverneurs d'Olynthe, et la ville lui fut livrée par trahison avant même que les armées d'Athènes fussent arrivées sur le littoral (348 av. J.-C.).

Philippe, après ce succès, parla encore de paix; il intervint plus directement dans les affaires de la Grèce; ayant terminé la *guerre sacrée*, ayant acquis des titres nouveaux à la reconnaissance des hommes trompés ou corrompus, il devenait l'arbitre de

ces républiques si puissantes jadis, et maintenant si faibles par l'effet de la corruption et de la grande influence qu'avaient partout acquise les richesses. Philippe offrit la PAIX à Athènes, et Démosthène, après avoir longtemps enflammé les cœurs de ses concitoyens pour les combats, mesurant la gravité de la situation, fut cette fois d'avis d'accepter l'offre du Macédonien, et la PAIX fut ratifiée (347 av. J.-C.).

En dépit de la paix conclue avec Athènes, Philippe continuait ses intrigues, ses guerres sourdes, ses envahissements; il attaquait les Scythes, les Lacédémoniens; il minait tous les États, républicains et monarchiques; il envahit la Thrace; assiégea PÉRINTHE, ville amie d'Athènes, avec une armée de trente mille hommes. Les Byzantins ayant envoyé des troupes au secours des Périnthiens, Philippe laissa une partie de son armée devant la place, sous les ordres de ses meilleurs officiers, et marcha, avec l'autre, contre BYZANCE. Ce prince ne respectait pas plus les possessions de ses alliés que celles de ses ennemis; il fomentait partout des troubles; il prenait pied partout, il faisait perfidement accuser par ses familiers, et Eschine et Philocrate étaient du nombre, les généraux athéniens, et surtout DIOPITHE, qui le contre-carrait dans la CHERSONÈSE, dans la THRACE et dans l'HELLESPONT. Il jetait partout le doute, la défiance, l'anarchie, la perturbation. Indigné de tant d'actions perverses, Démosthène, le patriote intelligent, l'orateur dévoué au-delà de toute expression, monta à la tribune et prononça

le discours le plus élevé, le plus énergique, le plus éloquent qui fut jamais sorti de la bouche d'un homme, discours dont nous allons donner de nombreux fragments. Nous croyons pouvoir nous arrêter longuement sur Démosthène. Notre *Histoire démocratique* n'est pas le résumé de tous les faits du passé, mais l'exposé de tout ce que nous trouvons sur nos pas de plus beau, de plus frappant, de plus instructif pour nos lecteurs; ce n'est pas l'histoire compassée, méthodique, un peu raide, un peu guindée que nous faisons, non : nous avons pris pour tâche de conduire ceux qui veulent bien nous suivre à travers les temps; de les faire arrêter, reposer sur les points culminants, d'où l'on peut découvrir les vastes horizons, et là, sous leurs regards, le passé vient lui-même se montrer, se raconter, se manifester ! Ainsi apparaissent, tour à tour, les hommes les plus remarquables, et ces hommes font entendre leurs paroles, expliquent la politique, la philosophie, l'histoire, les questions vivaces de leur époque. Quoi donc de plus intéressant que Démosthène ? de plus magnifique, de plus patriotique, de plus démocratique que ses harangues ?.... Que mes lecteurs, et surtout mes lecteurs ouvriers, arrêtent donc leur vue sur cette grande figure ; qu'ils lisent, qu'ils étudient, qu'ils méditent ses belles, ses nobles, ses généreuses inspirations, dans lesquelles l'humanité respire :

« Il faudrait, ô Athéniens ? que tous vos orateurs, s'interdisant les paroles de faveur ou de haine, exposassent simplement l'avis qu'ils croient le plus salutaire, surtout lorsque vous délibérez sur des affaires publiques d'une

haute portée. Mais, puisque plusieurs d'entre eux sont poussés à la tribune ou par des altercations jalouses, ou par d'autres motifs personnels, c'est à vous, Peuple, de rejeter toutes ces considérations, à vous de décréter et d'accomplir ce que vous jugez utile à l'État.

« De quoi s'agit-il aujourd'hui? De la Chersonèse et de l'expédition que Philippe, depuis près de onze mois, poursuit dans la Thrace. Quel sujet ont traité presque tous les orateurs? les opérations et les projets de Diopithe. Pour moi, lorsqu'on accuse un de vos généraux, que vous pouvez, quand vous le voudrez, punir au nom de la loi, soit à l'instant même, soit un peu plus tard, je crois qu'il n'y a pas urgence; et je ne vois pas pourquoi ni moi, ni tout autre, nous lutterions à outrance sur ce terrain. Mais ce que Philippe, notre ennemi, s'efforce et se hâte de nous ravir, à la tête d'une puissante armée qui borde l'Hellespont, ce que nous perdrons sans ressource s'il nous devance, voilà sur quoi il importe de statuer et de prendre les mesures les plus promptes, sans vous détourner de votre course pour des débats étrangers, pour de turbulentes récriminations.

« Athéniens, souvent on avance ici des propositions qui m'étonnent : mais ce qui m'a le plus surpris, c'a été d'entendre affirmer dernièrement dans le Conseil qu'un orateur devait opiner nettement pour la guerre, ou pour la paix. Oui, sans doute, si Philippe reste tranquille, s'il ne viole pas les traités, s'il n'enlève aucune de nos possessions, s'il n'arme point tous les peuples contre nous, il faut fermer la discussion, il faut garder la paix; et, de votre côté du moins, je n'y vois nul obstacle. Mais, si les conditions de la paix qui a reçu nos serments sont sous nos yeux et reposent dans nos archives; s'il est notoire que, même avant le départ de Diopithe et de la colonie qu'on accuse d'avoir rallumé la guerre, Philippe s'était iniquement emparé de plusieurs places athéniennes; si, contre ses attentats, vos propres décrets sont une protestation authentique; s'il a toujours, depuis lors, accaparé les Grecs et les Barbares pour les ameuter sans relâche contre nous; que prétend-on en disant qu'il faut se prononcer entre la guerre et la paix? Eh! nous n'avons plus le choix : un seul parti nous reste, éminemment juste et nécessaire; et c'est celui dont on affecte

de ne point parler! Quel est-il? repousser l'agresseur; à moins qu'ils ne disent, ces orateurs, que Philippe, grands dieux! n'insulte pas Athènes, ne nous fait point la guerre, tant qu'il ne touche ni à l'Attique, ni au Pirée. Si c'est là qu'ils posent les bornes de la justice, s'ils élargissent ainsi l'horizon de la paix, certes le caractère impie, révoltant, menaçant même de leurs maximes, frappe tous les esprits. Il y a plus: un tel langage, dans leur bouche, réfute les reproches dont ils chargent Diopithe. Car enfin, pourquoi permettrons-nous à Philippe de tout faire pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les Thraces, sans être accusé de rallumer la guerre? Mais, par Jupiter! disent les accusateurs; *des cruautés sont commises par nos troupes étrangères,* qui ravagent l'Hellespont; DIOPITHE, contre le droit des gens, enlève les vaisseaux: notre devoir est de réprimer ces désordres. Soit, j'y souscris. Je veux que le seul intérêt de la justice ait dicté ce conseil; mais voici ma pensée: vous poursuivez la dissolution de notre armée *en diffamant ici le général* qui a trouvé les moyens de l'entretenir: eh bien! prouvez que Philippe aussi congédiera ses troupes, si la République défère à votre avis. Si mes adversaires ne le prouvent pas, Athéniens, songez-y, ils nous replacent dans la situation qui jusqu'ici a ruiné nos affaires.

« Qu'un de ces harangueurs monte à la tribune, et rejette toutes nos calamités sur DIOPITHE, sur CHARÈS, sur ARISTOPHON, sur tout autre chef, à l'instant éclatent vos tumultueuses clameurs: *Il a raison*! Mais qu'un citoyen véridique s'approche et vous dise: « Vous n'y pensez pas, Athéniens; le seul auteur de toutes vos disgrâces, de tous vos maux, c'est Philippe; s'il connaissait le repos, Athènes serait tranquille », certes, vous ne sauriez le nier: mais que cette vérité vous pèse! vous croyez voir dans l'orateur votre assassin.

« Commencez, Athéniens, par reconnaître comme un fait incontestable, que Philippe a rompu les traités, qu'il nous fait la guerre; et, sur ce point, cessez de vous entr'accuser. Oui, il est l'ennemi mortel d'Athènes tout entière, de son sol, de tous ses habitans, de ceux-là même qui se flattent le plus d'être dans ses bonnes grâces. S'ils en doutent, qu'ils jettent les yeux sur EUTHYCRATE, sur LASTHÈNE, ces Olynthiens qui se comptant au nombre de ses

meilleurs amis, périrent si misérablement après lui avoir vendu leur patrie. *Mais c'est surtout a notre* DÉMOCRATIE *qu'il a déclaré la guerre; c'est à la détruire que tendent tous ses pièges, tous ses projets. Et l'on peut dire qu'il agit conséquemment. Il sait très bien que, quand même il aurait asservi le reste de la Grèce, il ne pourra compter sur rien tant que subsistera votre* DÉMOCRATIE; il sait que, s'il éprouve un de ces revers qui frappent si souvent l'homme, toutes les nations que la violence tient réunies sous son joug accouront se jeter dans vos bras : car votre caractère national ne vous porte point à vous agrandir, à usurper la domination; mais vous savez empêcher tout autre de s'en saisir, et abattre l'usurpateur; *en un mot, faut-il barrer le chemin à qui marche à la tyrannie? faut-il affranchir tous les peuples?* VOUS ÊTES TOUJOURS LA. Aussi, Philippe ne veut pas que la liberté athénienne épie ses jours mauvais; il ne le veut absolument pas; et ici, ses réflexions sont vraies et bien mûries. Vous devez donc d'abord voir en lui l'irréconciliable adversaire de notre démocratie : car, si cette vérité n'est gravée dans vos cœurs, vous n'apporterez au soin de vos affaires qu'une volonté languissante.

« Quand même un dieu vous donnerait une garantie suffisante pour de si hauts intérêts; *quand il vous répondrait que, toujours immobiles, toujours abandonnant les peuples, vous ne serez pas, à la fin, attaqués par Philippe, il serait honteux, par Jupiter et tous les immortels! il serait indigne de vous, de la gloire nationale, des exploits de vos ancêtres, de sacrifier à une insouciance égoïste la liberté de la Grèce entière. Plutôt mourir, avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche!* Si un autre vous le donne, et vous persuade, eh bien! ne vous défendez pas, abandonnez tout. Mais, si vous rejetez cette pensée, si nous prévoyons tous que, plus nous aurons laissé Philippe s'agrandir, plus nous trouverons en lui un ennemi puissant et redoutable, quel sera notre asile! pourquoi ces délais? Qu'attendons-nous, ô Athéniens! pour faire notre devoir? La nécessité, sans doute! Mais la nécessité de l'homme libre, elle est là; que dis-je? elle a passé depuis longtemps. Quant à celle qui remue l'esclave, priez le ciel de vous en préserver! Où est ici la différence? *Pour l'homme libre, la crainte du déshonneur est une nécessité de fer, et je n'en vois pas,*

en effet, de plus impérieuse; mais pour l'esclave, les coups, les châtiments corporels... Ah ! ne connaissez jamais celle-là ! son nom souille cette tribune.

« Je développerais volontiers tous les artifices que certains politiques font jouer près de vous ; je n'en citerai qu'un. Vient-on à parler de Philippe? aussitôt l'un d'eux se lève : *Quel trésor que la* PAIX ! *Quel fardeau qu'une grande armée à entretenir ! C'est le pillage de nos finances que l'on veut.* Avec de telles paroles, ils vous arrêtent, et ménagent à cet homme un loisir tranquille pour l'exécution de ses projets. De là résultent pour vous ce repos, cette inaction, plaisirs qui, je le crains fort, vous paraîtront un jour bien chèrement achetés.

« Le péril est plus grand pour vous que pour les autres peuples. Asservir Athènes serait trop peu pour Philippe, il vise à l'anéantir. Vous ne voulez pas obéir, il le sait bien, et quand vous le voudriez, vous ne le pourriez point, habitués que vous êtes à commander. Il sait qu'à la première occasion vous pourrez lui susciter plus de traverses que tous les peuples ensemble. Reconnaissez donc que vous avez à prévenir votre ruine totale. Détestez, livrez au supplice les citoyens vendus à cet homme ; car il est impossible, absolument impossible de vaincre l'ennemi étranger si l'on ne punit auparavant l'ennemi domestique, son zélé serviteur : sans cela, heurtant contre l'écueil de l'un, vous serez invinciblement dépassés par l'autre.

« Pourquoi, selon vous, Philippe lance-t-il aujourd'hui l'outrage sur Athènes, car, à mon sens, il ne fait pas autre chose ? Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins envers les autres peuples la séduction des bienfaits, n'a-t-il plus que des menaces pour vous? Voyez que de concessions il a faites aux Thessaliens pour les pousser doucement à la servitude ; comptez, si vous le pouvez, ses insidieuses largesses prodiguées aux infortunés Olynthiens, Potidée d'abord, puis tant d'autres places ; voyez-le jetant maintenant aux Thébains la Béotie comme une amorce, et les délivrant d'une longue et rude guerre. De tous ces peuples, les uns n'ont souffert des malheurs trop connus, les autres ne souffriront ceux que prépare l'avenir qu'après avoir recueilli quelques fruits de leur cupidité. Mais vous, sans parler de vos pertes à la guerre, combien, même pendant les négociations de la paix, ne

vous a-t-il point trompés et dépouillés? Phocide, Thermopyles, forteresses de Thrace, Doriskos, Serrhium, personne même de Kersopleptès, que ne vous a-t-il pas enlevé? N'est-il pas à présent maître de Cardia? ne l'avoue-t-il point? D'où viennent donc des procédés si différents? C'est que notre ville est la seule où l'ennemi ait sans risques des fauteurs déclarés; la seule où *des traîtres enrichis plaident avec sécurité la cause du spoliateur de la République.* On ne parlait pas impunément pour Philippe à Olynthe, avant qu'il eût fait largesse de Potidée à tout ce peuple; ni en Thessalie, tant qu'il n'avait pas surpris la reconnaissance de la multitude par l'expulsion de ses tyrans, et sa rentrée dans le conseil de la Grèce; ni devant les Thébains, avant qu'il eût payé ce service de la Béotie rendue et de la Phocide anéantie. Mais dans Athènes, après que Philippe nous a volé Amphipolis, Cardia et ses dépendances, lorsqu'il a fait de l'EUBÉE une vaste et menaçante citadelle, lorsqu'il marche sur BYZANCE, on peut sans péril parler pour Philippe! Aussi, des hommes pauvres et sans nom sont-ils devenus soudain riches et célèbres, tandis que vous êtes tombés, vous, de la splendeur dans l'humiliation, de l'opulence dans la misère. *Car je place la richesse d'une république dans ses alliés, dans la confiance et le zèle des peuples, toutes choses dont vous êtes dénués.* Or, pendant que votre dédaigneuse insousiance vous laisse ravir de tels biens, lui, il est devenu grand, fortuné, redoutable à la Grèce entière et aux Barbares; Athènes est dans le mépris et le délaissement: brillante il est vrai par l'abondance de ses marchés, mais, pour les provisions essentielles, ridiculement indigente.

« J'observe, au reste, que certains orateurs ont un conseil pour vous, un conseil pour eux-mêmes: vous, disent-ils, vous devez rester en repos, quoique attaqués; mais eux, ils ne peuvent y rester ici, bien que nul ne les inquiète. Après cela, le premier qui monte à la tribune me crie: *Eh quoi? tu ne veux pas, à tes périls, proposer le décret de guerre! Quelle timidité! quelle lâcheté!* Téméraire, impudent, effronté, je ne le suis point, je ne saurais l'être: toutefois, je m'estime bien plus courageux que tous ces intrépides hommes d'Etat. Juger, confisquer, récompenser, accuser, sans égard aux intérêts de la patrie, cela ne demande aucun courage. Quand on a pour sauvegarde l'ha-

bitude de vous courtiser à la tribune et dans l'administration, la hardiesse est sans péril. Mais, pour votre bien, lutter souvent contre vos volontés, ne vous flatter jamais, vous servir toujours, embrasser la carrière politique où le succès dépend plus de la fortune que des calculs, et se rendre responsables des calculs et de la fortune, voilà l'homme de cœur, l'utile citoyen ! Tels ne sont pas ces flatteurs qui ont sacrifié les plus grandes ressources de l'État à vos faveurs d'un jour. Je suis si loin de les prendre pour modèles, si loin de voir en eux de dignes Athéniens, que, si l'on me demandait quel bien j'ai fait à la patrie, je ne citerais ni les vaisseaux équipés à mes frais, ni mes fonctions de chorége, ni mes contributions, ni les prisonniers que j'ai rachetés, ni d'autres services pareils; je repondrais en deux mots : mon administration ne ressembla jamais à celle de ces hommes. Pouvant, comme tant d'autres, accuser, demander, pour celui-ci une récompense, des confiscations contre celui-là, j'amais je ne m'y abaissai; jamais l'intérêt ou l'ambition ne m'y poussèrent. Loin de là, je persévère dans des conseils qui, en me laissant au-dessous de beaucoup de citoyens, vous élèveraient, si vous les suiviez, au-dessus de tous les peuples. Je puis sans doute parler ainsi sans éveiller l'envie. Non, je ne puis concilier le caractère du vrai patriote avec un système politique qui placerait rapidement moi au premier rang parmi vous, vous au dernier dans la Grèce. Mais par l'administration des orateurs fidèles, la patrie doit grandir; et leur devoir à tous est de proposer toujours, non la plus facile mesure, mais la plus salutaire : pour marcher vers la première, l'instinct suffira, tandis que, vers la seconde, on ne sera poussé que par les puissantes raisons d'un orateur dévoué.

« J'entendais dire dernièrement : « Les conseils de Démosthène sont toujours les plus sages : mais après tout, qu'offre-t-il à la patrie? des paroles! ce sont des actions qu'il lui faut. » Athéniens, je répondrai avec franchise. Les actes du conseiller du peuple, ce sont de sages avis; il n'en a pas d'autres. La preuve en sera, je crois, facile. Vous savez sans doute qu'autrefois le célèbre Timothée harangua le peuple sur la nécessité de secourir l'Eubée, et de la sauver du joug thébain. « Eh quoi! dit-il, les Thébains sont dans l'île voisine, et vous délibérez! vous

ne couvrez pas la mer de vos trirèmes? vous ne volez pas de cette place au Pirée? vous ne lancez pas tous les vaisseaux? » Telles furent, à peu près, ses paroles : vous, Athéniens, vous agites ; et, par ce concours, l'œuvre fut consommée. Mais si, tandis que Timothée proposait la mesure la plus salutaire, la molle paresse eût fermé vos oreilles, Athènes aurait-elle obtenu les résultats qui l'honorèrent alors? Non, pas un ! Eh bien ! il en est ainsi aujourd'hui de mes paroles, des paroles de tout autre : exigez de l'orateur le talent du bon conseil ; mais l'exécution, ne la demandez qu'à vous-mêmes.

« Je me résume, et je descends de la tribune. *Levez des contributions ; assurez l'existence de votre armée ; réformez-y les abus, si vous en voyez, mais ne la licenciez pas sur les accusations du premier venu ; envoyez partout des* DÉPUTÉS *qui instruisent, qui avertissent, qui servent l'Etat de tout leur pouvoir ; faites plus, punissez ces orateurs gagés pour vous perdre ;* en tout temps, en tout lieu, poursuivez-les de votre haine, afin de montrer que, par leurs conseils, les orateurs vertueux et intègres ont bien mérité de leurs concitoyens et d'eux-mêmes. Si vous vous gouvernez de la sorte, si vous cessez de tout laisser à l'abandon, peut-être, Athéniens, peut-être, à l'avenir, les événements prendront-ils un cours plus heureux. Mais si toujours inactifs, vous bornez votre zèle à des applaudissements tumultueux, si vous reculez quand il faut agir, il n'est point d'éloquence qui, sans l'exécution de votre devoir, puisse sauver la patrie. »

Cette harangue, que pour le bien de mes lecteurs j'aurais voulu reproduire dans toute sa vaste étendue, produisit un effet considérable ; des armements furent décrétés ; des ambassadeurs furent envoyés dans les différentes républiques de la Grèce, et de ce nombre se trouvaient Eschine, Philocrate, Démosthène lui-même : la guerre fut déclarée à Philippe, à ce corrupteur, qui avait partout des orateurs cupides et les plus puissantes familles à ses gages.

Les Athéniens, avec l'appui de Rhodes, de Chios et de Cos, îles qui étaient revenues à leur alliance après la plus sanglante lutte, envoyèrent une armée au secours de Byzance, de Périnthe et de tout le littoral envahi (341 av. J.-C.).

CHARÈS la commandait; il eut, dit-on, PHOCION pour successeur; ou plutôt, ces deux généraux commandèrent chacun une division de l'armée. Repoussé à plusieurs reprises, Philippe fut forcé de s'éloigner, de reculer vers ses états; les Athéniens s'étaient emparés de plusieurs places et d'une flotte du roi de Macédoine. Philippe, voyant de toutes parts la ligue grecque se former contre lui, éprouve des craintes; alors, il parle de négociations, de paix, cherche à endormir la vigilence des peuples et à gagner du temps. Les esprits se calment, l'ardeur guerrière se modère, les défiances tombent, une nouvelle PAIX est proclamée entre Philippe et les Athéniens (440 av. J.-C.).

Philippe, nous l'avons dit, avait dans Athènes de nombreux serviteurs stipendiés : l'un d'eux, ANTIPHON, entreprit de détruire, par l'incendie, la flotte et les arsenaux du Pirée. Ce projet fut découvert, et l'incendiaire fut arrêté, dégradé et chassé d'Athènes. Il se réfugia auprès de Philippe; puis il retourna à Athènes sous un déguisement, pour donner suite à sa première tentative. Démosthène eut le bonheur de découvrir ce misérable; il le déféra devant les tribunaux; mais, grâce à Eschine et aux autres serviteurs gagés de Philippe, qui élevèrent leurs clameurs et leurs calomnies contre l'orateur

populaire, l'incendiaire fut relâché. Cependant l'aréopage évoqua cette affaire; Antiphon fut arrêté pour la troisième fois; il avoua son crime et fut puni de mort.

Que de mal ne fit-il pas, ce Philippe, dans le cours de sa vie !

Il fit renaître des guerres de religion; il paya des prêtres, et les oracles parlèrent en sa faveur; il répandit l'or et le mensonge, et les principaux habitants des plus grandes villes devinrent ses secrets auxiliaires. Plusieurs républiques lui furent soumises. Lacédémone observait la neutralité après la rude correction qu'elle avait subie. Mais Athènes et Démosthène étaient restés debout. Ils se montraient les constants adversaires du roi de Macédoine. Seuls, ils ne fléchissaient point devant lui. Philippe avait pris toutes ses mesures; l'instant lui parut décisif; il fallait porter un grand coup; il fallait en finir avec ces hommes que soutenait le génie de la démocratie. Profitant donc d'un moment où la défiance était assoupie à son égard, il fait marcher toutes ses forces contre l'Attique : les Athéniens venaient alors d'éprouver un échec à Amphisse, et ne virent pas sans effroi cette attaque soudaine de leur ennemi (338 av. J.-C.). Laissons parler Diodore de Sicile :

« Philippe, roi des Macédoniens, *ayant attiré dans son amitié la plupart des Grecs, poursuivit toujours son projet de parvenir à la domination de la Grèce en frappant au cœur les Athéniens; il s'empara soudain de la ville d'*ÉLATÉE (la plus grande des villes

de la Béotie). Dès qu'Élatée fut prise, des messagers vinrent de nuit annoncer cette nouvelle aux Athéniens, qui apprirent en même temps la marche rapide de Philippe sur l'ATTIQUE. Les généraux d'Athènes, *surpris de ce mouvement inattendu*, firent venir les trompettes, et leur ordonnèrent de sonner l'alarme pendant toute la nuit. Le bruit de l'approche de Philippe se répandit dans toutes les maisons, la ville fut bientôt sur pied : *dès la pointe du jour le* PEUPLE *accourut au Théâtre* (lieu de la réunion), *avant même que les magistrats l'eussent convoqué, contrairement aux usages établis.* Les généraux s'y rendirent, amenant avec eux celui qui, le premier, avait apporté la nouvelle, et, lorsqu'il eut parlé, le silence et la terreur régnaient dans le théâtre. Aucun des orateurs qui d'ordinaire haranguaient le peuple n'osa se lever pour proposer un conseil, *et malgré les proclamations réitérées du héraut qui invitait les orateurs à parler pour le salut commun, personne ne monta à la tribune. L'embarras et l'effroi étaient grands ;* TOUT LE PEUPLE TOURNAIT SES REGARDS VERS DÉMOSTHÈNE. Celui-ci s'avança alors, exhorta le peuple à prendre courage, et proposa d'envoyer des députés à THÈBES pour engager les Béotiens à faire cause commune avec les Athéniens, *en luttant pour la liberté.* Car le temps ne permettait pas de faire un appel aux autres alliés, et, dans l'espace de deux jours, le roi pouvait entrer dans l'Attique. Comme sa route le conduisait à travers la Béotie, il ne restait d'autres ressources que l'alliance des Béotiens; et puisque Philippe *était déjà l'allié*

des BÉOTIENS, il devait tenter de les entraîner dans la guerre contre les Athéniens.

« Le peuple accueillit cette proposition, en rendit le décret rédigé par Démosthène; puis il chercha l'orateur le plus éloquent et le plus apte à remplir cette mission. DÉMOSTHÈNE accepta avec empressement le titre d'envoyé. Il partit donc immédiatement pour THÈBES, persuada les Thébains et revint à Athènes. Le peuple, voyant ses forces doublées par le renfort des Béotiens, reprit courage ; il nomma aussitôt commandant des troupes CHARÈS et LYSICLÈS et les fit partir avec des masses armées pour la Béotie. Les Béotiens, émerveillés de la promptitude des Athéniens, ne restèrent pas non plus oisifs : ils accoururent en armes et se joignirent à leurs alliés pour attendre le choc de l'ennemi. »

Cette bataille va décider du sort de la Grèce. Elle sera libre ou asservie, suivant la chance de cette journée. Quel qu'en soit le résultat, rendons hommage aux Thébains, et surtout aux Athéniens, de leurs efforts persévérants en faveur de la liberté, et de la liberté pour tous, qui ne les a jamais trouvés sourds à sa voix. Laissons encore parler Diodore de Sicile :

« Dès que le jour apparut, les deux armées se rangèrent en bataille. Le roi donna le commandement de l'une des ailes de son armée à son fils ALEXANDRE, qui entrait à peine dans l'adolescence (il avait dix-neuf ans), mais qui s'était déjà fait remarquer par son courage et par son intelligence précoce; il plaça près de son fils ses lieutenants les

plus distingués. Quant à lui, entouré de ses soldats d'élite, il prit le commandement de l'autre aile et disposa le reste de l'armée dans l'ordre que le lieu et le temps permettaient. Les Athéniens avaient partagé leur armée par nations; les Béotiens en commandaient une partie et les Athéniens l'autre. *Le combat fut long et sanglant; beaucoup de guerriers tombèrent de part et d'autre*, ET LA VICTOIRE RESTA UN MOMENT INDÉCISE. »

Mais ALEXANDRE redoubla d'ardeur, et, secondé par des guerriers expérimentés, rompit les Thébains qui lui étaient opposés, leur fit éprouver de grandes pertes, et les mit en déroute. PHILIPPE, de son côté, jaloux des succès de son fils, fit de nouveaux efforts, et les Athéniens, après une longue résistance, furent culbutés. Le roi de Macédoine avait remporté la victoire, les amis de la liberté étaient morts ou vaincus. (338 av. J.-C.). La fortune avait été contraire aux Athéniens, et leur défaite était l'asservissement d'Athènes et de la Grèce entière. Mais encore une fois, gloire à ces braves Athéniens, gloire à ces généreux démocrates qui, les premiers, avaient combattu contre les Perses pour l'indépendance de la Grèce, et qui maintenant, lorsque l'esprit national semblait ne plus exister nulle part, lorsque l'or de Philippe avait tout corrompu, tout énervé, viennent bravement, presque seuls, croiser la lance avec Alexandre et Philippe au cri de la liberté et de l'indépendance. Gloire à ces nobles vaincus!...

Athènes n'avait plus de généraux tels que THÉMISTOCLE, ARISTIDE, CIMON, THRASYBULE. CONON,

CHABRIAS, IPHICRATE, TIMOTHÉE avaient aussi cessé de vivre ; et CHARÈS, le plus célèbre après ceux-là, ne reçoit que les insultes de l'histoire.

Cependant, en suivant Diodore de Sicile, moins hostile à la démocratie que Xénophon et d'autres historiens, nous voyons Charès figurer dans de nombreux combats, servir pendant plus de trente ans son pays avec activité, et montrer en toute occasion le cœur et l'âme d'un républicain démocrate. Nous reparlerons ailleurs de ce général, que l'histoire a tant abreuvé de calomnies.

Après la bataille de CHÉRONÉE, CHARÈS fut encore aimé du peuple d'Athènes ; pour LYSICLÈS, qui l'avait secondé, et mal secondé, dit-on, accusé de lâcheté par l'orateur Lycurgue, il fut condamné et mis à mort.

Désormais Philippe ne rencontre plus d'obstacles dans la Grèce ; il en est considéré comme le souverain, et il parle de porter ses armes contre la Perse ; mais nous reviendrons là-dessus plus loin.

Avant de terminer sur Philippe, entrons dans quelques détails relativement aux luttes oratoires si passionnées et si éloquentes de Démosthène et d'Eschine, son rival de tribune.

Eschine et Démosthène.

Quelque temps après la bataille de CHÉRONÉE, Démosthène, qui avait conseillé la guerre contre Philippe, fut traduit devant le tribunal du peuple par

Eschine, son rival (1), qui l'accusait d'être la cause de tous les malheurs de la Grèce. Il s'y était pris de biais. Autrefois Démosthène avait fait travailler aux murs d'Athènes, et, à cette occasion, il avait obtenu une COURONNE CIVIQUE, prix de son dévouement. L'auteur du décret de couronnement, était CTÉSIPHON. Ce fut donc à Ctésiphon et à son décret, qu'il accusait d'illégalité, qu'Eschine intenta le procès, pensant qu'en faisant condamner Ctésiphon, il flétrirait Démosthène du même coup : aussi déversa-t-il sur ce dernier tous les flots de sa noire bile. « Grave et noble orateur, lui dit-il, ignores-tu « *que tu es le bâtard d'un Démosthène, d'*UN ARMU- « RIER? » Il lui reproche des expressions dont il aurait fait usage dans ses discours, lui disant : « De « qui sont, maligne bête, *ces monstruosités de lan-* « *gage?* » Il trace la généalogie de l'orateur, qu'il clôt de la manière suivante :

« Démosthène le Phanien, au mépris des lois de l'Etat, épousa l'autre, qui nous a donné *Démosthène le brouillon, Démosthène le sycophante.* Ainsi, par son aïeul maternel, il serait déjà l'ennemi du peuple, puisque vous avez con-

(1) Cet Eschine, qu'il ne faut point confondre avec le fils du charcutier Charinus, n'avait pas non plus une origine aristocratique. Il était né dans le bourg de Kothoce, près d'Athènes, en 395 avant Jésus-Christ. Son père avait été maître d'école des plus pauvres, et sa mère joueuse de tympanon sur les places publique. Lui-même, il avait fait le métier de comédien de village et rempli les plus humbles fonctions. Mais, Eschine parvenu, ne fut point un être moral. Oh ! que nous serions heureux ! si tous les enfants du peuple étaient fidèles à leur origine.....

damné à mort un de ses ancêtres; par sa mère, c'est un Scythe, un barbare, grec seulement de langage, cœur trop pervers pour être Athénien. Quelle est sa vie? Après avoir follement dissipé son patrimoine, *de triérarque il devint écrivailleur*. Poursuivi dans ce métier par sa réputation de perfidie, et vendant ses plaidoyers aux parties adverses, il se jette à la tribune. Malgré ses énormes rapines sur le trésor, il lui reste fort peu. *Maintenant l'or du roi de Perse afflue dans le gouffre de ses prodigalités*; mais il ne le comblera point : quelles richesses pourraient assouvir une âme dépravée? Tout compté, il vit, non de ses revenus, mais de vos périls. Quant à la sagesse et à l'éloquence, il est né pour bien dire et mal faire. »

J'abrége les calomnies sur la vie privée de Démosthène. Eschine met tout en œuvre pour le faire détester. Reproduisons encore un fragment de l'acte d'accusation de l'implacable Eschine, où sa haine et son talent éclatent avec la même force.

« Par Jupiter, par tous les dieux, je vous en conjure, ô Athéniens ! n'érigez pas sur la scène de Bacchus un trophée à votre honte; ne montrez pas à tous les Hellènes le peuple de Minerve en délire; ne rappelez point leurs irréparables misères à ces Thébains par lui fugitifs et recueillis par vous : infortunés qui ont tout perdu, temples, enfants, tombeaux, grâce à la cupidité de Démosthène et à l'or du grand-roi ! Puisque vous n'avez pas vu de vos propres yeux leur désastre, voyez-le par la pensée : représentez-vous une ville prise d'assaut, ses murs renversés, ses maisons en flammes; mères, enfants traînés en esclavage : vieux hommes, vieilles femmes désapprenant bien tard la liberté, baignés de larmes, vous implorant, exhalant leur colère, non contre les exécuteurs, mais contre les auteurs d'une vengeance cruelle; vous suppliant d'une voix mourante de ne point couronner le fléau de la Grèce, et de vous soustraire au fatal génie attaché à cet homme de malheur. Car jamais ville, jamais citoyen ne se commit impunément aux conseils de Démosthène. Eh quoi ! lorsqu'un bateau de Salamine a, sans la faute du nautonnier, sombré dans le trajet, par une loi vous inter-

dissez à cet homme l'exercice de sa profession, afin que nul ne se joue de la vie d'un Hellène (1); et celui qui a plongé dans l'abîme Athènes et la Grèce entière, vous le laisseriez, sans rougir, au timon de l'Etat ! »

Ces insultes, ces calomnies, ces attaques véhémentes d'Eschine, orateur à l'immense talent, à la voix sonore, aux accents, aux gestes énergiques, et portées, dans un temps de calamité publique, contre Démosthène, sur lequel on faisait peser tous les maux de la patrie, devaient impressionner l'auditoire et perdre peut-être celui qui en était l'objet : Tel était l'espoir de son ennemi, le pensionnaire de Philippe, ensuite d'Alexandre son fils. Mais si l'attaque fut formidable, la défense le fut davantage! Démosthène réfuta Eschine sur tous les points; lui rendit avec usure les coups qu'il en avait reçus; jeta de nouvelles clartés sur les devoirs et les intérêts de la Grèce, et intéressa vivement son auditoire, le peuple qui l'écoutait. Mais comme il ne nous est pas possible d'analyser ce grand débat, nous nous bornons à mettre sous les yeux de nos lecteurs les mémorables paroles qui vont suivre:

« Pour montrer que les invectives lancées par Eschine aux Eubéens et aux Byzantins sont des paroles de sycophante, non-seulement comme calomnies, mais encore parce que, fussent-elles parfaitement vraies, il importait de traiter les affaires comme je l'ai fait, je vais citer une ou deux belles actions de notre république, je serai court. »

Démosthène rappelle comment la ville d'Athè-

(1) On appelait parfois la Grèce la Hellade et les Grecs les *Hellènes* ; je le fais remarquer une fois pour toutes.

nes secourut THÈBES et CORINTHE dans un pressant danger, bien qu'elle eût à s'en plaindre, puis il poursuit ainsi :

« Dans ces deux expéditions, Eschine, Athènes n'agissait pas par reconnaissance, et ne s'aveuglait pas sur leurs dangers. Toutefois elle ne repoussa pas des peuples qui se jetaient entre ses bras; et pour l'honneur, pour la gloire, elle voulut s'exposer au péril ; résolution aussi sage qu'héroïque : car, on aurait beau se blottir dans un obscur réduit, la mort est pour tous le terme inévitable. L'homme de cœur doit donc toujours mettre la main à de nobles entreprises, s'armer d'espérance, et supporter fermement ce que la Divinité envoie. Ainsi ont fait vos pères, ainsi ont fait les plus âgés d'entre vous. Sparte n'était ni votre amie, ni votre bienfaitrice ; souvent même Athènes en avait reçu de graves injures : cependant, lorsque les vainqueurs de LEUCTRES s'efforcèrent de la détruire, vous vous y opposâtes, sans redouter la puissance et la gloire thébaines, sans compter vos griefs contre ceux pour qui vous alliez exposer vos jours. Par là vous apprîtes à tous les peuples de la Grèce que, si l'un d'eux vous a offensés, vous suspendez votre courroux, et que, devant un péril qui menacera son existence ou sa liberté, vous ferez taire tout ressentiment... »

L'orateur rappelle l'époque dans laquelle les Athéniens délivrèrent l'EUBÉE, et poursuit de la sorte :

« Vous vous êtes montrés grands en sauvant cette île, plus grands encore lorsque, maîtres des habitants et des cités, vous rendîtes fidèlement tout à qui vous avait trahis, oubliant les injures dès qu'on s'abandonnait à votre foi. Je passe mille autres faits que je pourrais citer, batailles navales, marches, expéditions entreprises par vos aïeux, par vous mêmes, pour le salut et la liberté de la Grèce.

« Eh bien ! moi qui, dans ces grandes et nombreuses occasions, avais contemplé notre ville *toujours prête à combattre pour les intérêts d'autrui*, moi qui voyais sa propre existence devenue presque l'objet de ses délibéra-

tions, que devais-je proposer? que devais-je lui conseiller? Une lâche rancune, ô ciel! contre les peuples qui l'appelaient à leur secours! Des prétextes pour trahir la cause commune! Eh! qui ne m'eût exterminé, avec raison, si j'eusse tenté de flétrir, même d'une parole, la gloire d'Athènes? »

Après avoir rappelé des faits, des actes dont il se déclare l'auteur et dont il se glorifie, car il voulait sauver la Grèce, Démosthène ajoute :

« Ainsi fut fondée l'union d'ATHÈNES et de THÈBES. Jusque-là, les traîtres avaient poussé les deux républiques à la haine, à la défiance : par ce *décret*, le péril qui enveloppait notre ville se dissipa comme un nuage. Un citoyen juste trouvait-il un parti meilleur? c'est alors qu'il fallait le présenter, et non incriminer aujourd'hui. Entre le conseiller et le sycophante, si opposés en tout, il est une différence essentielle : l'un déclare son avis avant l'évènement, se livre comptable au temps, à la fortune, à ceux qu'il persuade, au premier venu; l'autre a gardé le silence quand il fallait parler; un revers arrive, il pousse le cri de la haine.

« C'était donc alors, je le répète, l'heure du zélé citoyen, le moment des sages conseils. Je m'avancerai même jusqu'à dire : Si, aujourd'hui encore, on peut indiquer un parti meilleur que le mien, un autre parti possible, je m'avoue coupable. Oui, que l'on découvre aujourd'hui quelque projet d'une utile exécution pour ce temps, je le déclare, je devais l'apercevoir. Mais s'il n'en est point, s'il n'en fut jamais, si nul ne peut en montrer un seul, même en ce jour, que devait faire le conseiller du peuple? Entre les mesures praticables qui s'offraient, n'était-ce pas de choisir la meilleure? Voilà ce que je fis, Eschine, quand le héraut demanda : QUI VEUT PARLER? et non, *qui veut censurer le passé? qui veut garantir l'avenir?* Dans un pareil moment, au sein de l'Assemblée, tu demeuras muet, immobile; moi, je me levai, je parlai. Que si tu n'as rien dit, parle du moins aujourd'hui, montre quel autre langage je devais trouver, quelle occasion favorable j'ai fait perdre à l'Etat? A quelle alliance, à quelle entreprise je devais plutôt engager les Athéniens?

« Le passé! mais toujours on l'abandonne ; personne n'en fait le programme d'une délibération ; c'est l'avenir, c'est le présent qui demande des conseils. Or, des malheurs trop probables nous menaçaient, d'autres fondaient sur nous : examine mon administration durant cette crise, et ne calomnie pas l'événement. L'événement est ce que veut la fortune ; l'intention de celui qui conseille se manifeste par le conseil même. Ne m'accuse donc pas de la victoire qu'il fut donné à Philippe de remporter : l'issue du combat, dépendait de DIEU, non de MOI. Mais que je n'aie pas pris toutes les mesures de la prudence humaine ; que je n'aie pas déployé dans l'exécution, droiture, zèle, ardeur au-dessus de mes forces ; que mes entreprises n'aient pas été glorieuses, dignes de la République, nécessaires, montre-le-moi, et viens ensuite m'accuser ! Si un coup de foudre plus fort que nous, que tous les Hellènes, a éclaté sur nos têtes, que pouvais je faire ? Le chef du vaisseau a tout préparé pour sa sûreté, et muni le bâtiment de tout ce qui lui semblait le garantir ; mais la tempête vient briser, broyer les agrès : accusera-t-on cet homme du naufrage ? Ce n'est pas moi, dirait-il, qui tenais le gouvernail. Eh bien ! ce n'est pas moi qui commandais l'armée ; je n'étais pas maître du sort ; le sort est maître de tout.

« Raisonne donc, Eschine, et ouvre les yeux ! Si tel a été notre destin, les Thébains combattant avec nous, que devions-nous attendre, les Thébains n'étant pas nos alliés, mais les auxiliaires de Philippe, intrigue pour laquelle tu épuisas ta faconde? Après la bataille, livrée à trois journées de l'Attique, dans nos murs le péril, la consternation furent extrêmes : si donc elle eût été perdue sur notre territoire, quelle attente !... Penses-tu qu'Athènes serait encore debout? qu'il nous serait permis de nous réunir, permis de respirer? Mais un jour, mais deux, mais trois, nous ont offert bien des ressources. Sans ce délai... Pourquoi parler de malheurs, dont nous a préservés quelque divinité tutélaire, et cette alliance, rempart d'Athènes, objet de tes accusations?

« Toutes ces considérations s'adressent à vous, citoyens, qui nous jugez, et à ceux qui, hors de cette enceinte, nous entourent et m'écoutent. Pour cet homme de boue, quelques mots bien clairs suffisaient. Si, lorsque la République

délibérait, l'avenir, Eschine, se dévoilait à toi seul, dès lors tu devais le révéler. Si tu ne le prévoyais pas, toi aussi tu es responsable de l'ignorance générale. Pourquoi donc m'accuser quand je ne t'accuse pas? Dans cette circonstance (je ne dis rien encore des autres) je fus meilleur citoyen que toi : car je me livrai à de salutaires projets, avoués de tous, sans reculer devant aucun péril personnel, sans y songer. Toi, loin de tracer une route plus sûre, qui eût détourné de la mienne, tu ne rendis pas le plus léger service. Ce qu'aurait fait contre sa patrie le persécuteur le plus cruel, on te l'a vu faire après l'événement; et tandis qu'ARISTRATE à NAXOS, ARISTOLAOS à Thasos, ces implacables ennemis de notre république, accusent nos amis, dans Athènes aussi Eschine accuse Démosthène! Mais celui qui triomphe des calamités de la Grèce mérite la mort et n'a le droit d'accuser personne; celui qu'élève la prospérité de nos ennemis ne sera jamais qu'un traître. Tout l'atteste en toi, ta vie, tes actes, tes discours, jusqu'à ton silence. Un projet avantageux s'exécute, Eschine est muet. Un revers arrive? Eschine parle. Telles, dès qu'une maladie éclate, d'anciennes blessures se réveillent.

« Puisqu'il s'acharne contre l'événement, je vais avancer un paradoxe. Au nom des dieux, puissent mes paroles hardies n'étonner personne! puissent-elles être pesées avec bienveillance! Quand l'avenir se serait révélé à tous, quand tous l'auraient prévu; quand toi-même, Eschine, tu l'aurais prédit, publié par tes cris, tes vociférations, toi qui n'as pas ouvert la bouche, Athènes ne devait point agir autrement, pour peu qu'elle songeât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité. Le succès, on le voit, lui a manqué : Sort commun à tous les hommes lorsque le ciel l'ordonne ainsi. Mais ayant prétendu au premier rang, elle n'y pouvait renoncer sans être accusée d'avoir livré la Grèce entière à Philippe. Si elle eût abandonné sans combat ce que nos ancêtres ont acheté par tant de périls, quel opprobre pour toi, Eschine! car le mépris n'aurait atteint ni la république ni moi. De quel œil, grands dieux! verrions-nous affluer ici les étrangers, si nous fussions tombés où nous sommes, si Philippe eût été nommé chef et maître de la Grèce, et que, pour empêcher ce déshonneur, d'autres eussent combattu sans nous! sans nous, dont la patrie avait toujours préféré d'honorables dangers à une

sûreté sans gloire! Est-il un Hellène, est-il un barbare qui ne sache que les Thébains, que les Lacédémoniens, avant eux, au fort de leur puissance, que le roi de Perse lui-même, auraient permis avec joie, avec gratitude, à notre république, de conserver ses possessions, d'y ajouter à son gré, pourvu que, soumise, elle abandonnât à un autre l'empire de la Grèce? Mais ils n'étaient pas nés pour recevoir la loi, les Athéniens de cet âge; cela n'était ni dans leurs mœurs, ni dans leur sang. Non, jamais Athènes n'a consenti à plier sous un injuste dominateur, à se reposer dans un lâche esclavage. Combattre pour la prééminence, braver les dangers pour la gloire, voilà ce qu'elle a fait dans tous les temps! Noble exemple, et si digne de vous, dans votre opinion même, que vous prodiguez l'éloge à ceux de vos ancêtres qui l'ont donné! Athéniens, cet éloge est mérité! Eh! comment ne pas admirer la vertu de ces illustres citoyens qui, se retirant sur des vaisseaux, abandonnèrent ville et patrie, pour n'être pas forcés d'obéir? Ils mirent à leur tête l'auteur de ce conseil, Thémistocle; tandis que Cyrsylos (ou Lycidas), qui avait parlé de se soumettre, fut lapidé par eux, et sa femme par les femmes d'Athènes. C'est qu'alors les Athéniens ne cherchaient pas un orateur, un général qui en fît d'heureux esclaves: la vie même, ils n'en auraient pas voulu sans la liberté. Chacun d'eux se croyait né non-seulement pour un père, pour une mère, *mais aussi pour la* PATRIE. Où est ici la différence? L'homme qui se croit né pour ses seuls parents attendra sa mort du destin, de la nature; mais y joint-il la patrie, il aimera mieux périr que de la voir opprimée; oui, la mort lui semblera moins redoutable que le déshonneur et l'outrage, inséparables de la servitude.

« Si j'osais me vanter de vous avoir inspiré des sentiments dignes de vos ancêtres, vous pourriez tous vous élever contre moi. Mais, je le déclare, vos grandes résolutions viennent de vous, et telles avaient été, avant moi, les nobles pensées de la république; seulement j'ajoute : dans tout ce qu'elle a fait, quelque part est due aussi à mes services. Cependant Eschine accuse mon administration tout entière, il vous irrite contre moi, il me présente comme l'auteur de vos périls, de vos alarmes : et pourquoi? Pour m'enlever une COURONNE, honneur d'un moment; mais ce serait vous déshériter des éloges de tous

les siècles! Car, si, condamnant Ctésiphon, vous condamnez mon ministère, on pensera que vous avez failli; vous n'aurez plus subi la tyrannie du sort. Non, Athéniens, non, vous n'avez pu faillir en bravant les hasards pour le salut et la liberté de la Grèce : j'en jure par nos ancêtres qui ont affronté les périls à Marathon, par ceux que Platée a vu rangés en bataille, par les combattants sur mer à Salamine, à Artémisium, par tant d'autres vaillants hommes qui reposent dans les monuments publics! A tous indistinctement, Eschine, Athènes accorda mêmes honneurs, même sépulture, sans se borner aux heureux et aux vainqueurs, et c'était justice, car, le devoir de braves citoyens, ils l'avaient tous rempli! mais le sort de chacun fut réglé par le ciel.

« Quant à notre défaite, dont tu triomphes, homme exécrable! et dont tu devrais gémir, vous reconnaîtrez, Athéniens, que je n'y ai nullement contribué. Suivez mon raisonnement. Partout où vous m'avez envoyé en ambassade, les députés de Philippe ont-ils eu sur moi quelque avantage? Non jamais, nulle part, ni chez les Thessaliens, ni dans Ambracie, ni dans l'Illyrie, ni chez les rois de Thrace, ni à Byzance, ni dernièrement enfin à Thèbes. Mais ce que j'avais emporté par la parole, Philippe survenant le détruisait par ses armes. Et tu t'en prends à moi! et, dans tes sarcasmes amers, tu ne rougis pas de m'accuser de lâcheté, d'exiger que, seul, j'aie été plus fort que toute la puissance de Philippe, et cela par la parole! car il n'y avait que la parole qui fût à moi. Je ne disposais de la vie de personne, ni du sort des combats, ni des opérations du général; et tu m'en demandes raison! C'est le comble du délire. Mais, sur tous les devoirs imposés à l'orateur, interroge-moi avec rigueur, j'y consens. Ces devoirs, quels sont-ils? Etudier les affaires dès le principe, en prévoir les suites, les annoncer aux peuples : je l'ai fait; corriger, autant qu'il se peut, les lenteurs, les irrésolutions, les ignorances, les rivalités, vices qui travaillent nécessairement tous les Etats libres; porter les citoyens à la concorde, à l'amitié, au zèle du bien public : j'ai fait tout cela; nul ne peut m'accuser d'avoir rien négligé. Que si l'on demande par quels moyens Philippe a presque toujours réussi, chacun répondra : C'est par son armée, par ses largesses, par ses corruptions se-

mées SUR CEUX QUI GOUVERNAIENT. Moi, je n'étais ni le maître, ni le chef des troupes : je ne suis donc pas responsable de ce qu'elles ont fait. *Mais, en repoussant son or, j'ai vaincu Philippe.* Quand un traître s'est vendu, l'acheteur a triomphé de lui; mais qui demeure incorruptible a triomphé du séducteur. Du côté de Démosthène, Athènes a donc été invincible.

« Je regarde la fortune de notre république comme heureuse; Jupiter à Dodone, Apollon à Delphes, nous l'ont assuré par leurs oracles. Mais la destinée qui pèse maintenant sur tous les peuples est fâcheuse et dure. Où est le Grec, où est le barbare qui, de nos jours, n'ait fait souvent l'expérience du malheur? Mais avoir embrassé le parti le plus honorable, et se voir dans une situation meilleure que ces mêmes Hellènes qui mettaient leur bonheur à nous trahir, là je reconnais l'heureuse étoile d'Athènes. Que nous ayons chancelé, que tout n'ait pas réussi au gré de nos vœux, c'est le sort de tous les hommes, c'est notre part du commun malheur... »

Le discours de Démosthène est d'une immense étendue, et nous le reproduirions en entier si nous le pouvions; ce n'est que du cœur d'un ami du peuple que peuvent sortir des paroles si belles, si honnêtes, si dignes, si nobles. Démosthène parle, et nous sommes transportés!..... Un esprit, un génie qui plane sur la Gèrce, nous entraîne, nous illumine, nous promène dans les hautes régions, et nous voyons, nous comprenons, nous sentons, nous éprouvons tout ce que ressent l'orateur; nous partageons ses sympathies, son amour, ses haines, ses colères, toutes ses émotions, toutes ses passions!... Nous nous rangeons à ses avis, à ses principes, et sa cause devient notre cause. Démosthène conseilla la guerre, et le peuple athénien a été vaincu. Les stipendiés de l'étranger font un crime à l'orateur des malheurs de la Grèce; ils l'ont dénigré, sali aux

yeux du peuple. Qu'importe, le peuple l'absout; le peuple l'admire ! et Eschine, son implacable accusateur et l'ami de l'ennemi, devra s'éloigner du sol de la patrie.

Nous l'avons dit, nous le redisons, les Athéniens, les premiers, combattirent à Marathon pour l'indépendance de la Grèce; les derniers, ils ont encore combattu à Chéronée pour la liberté et l'indépendance de la patrie commune des Grecs. Ils sont tombés, mais avec honneur, ainsi que doivent le faire des braves. Gloire aux Athéniens ! gloire à la démocratie ! Car, quoiqu'en aient dit les sophistes et les calomniateurs, eux seuls furent constants; eux seuls furent braves jusqu'au bout; et, si la liberté doit reluire un instant sur le pays des Hellènes, c'est encore aux Athéniens, c'est encore à la démocratie que ce bonheur passager sera dû.

Philippe. Son triomphe. Sa mort.

Retournons aux Macédoniens et à Philippe.

La plupart des Athéniens qui combattirent à Chéronée, étaient de jeunes soldats levés à la hâte, braves, mais inexpérimentés; dans l'armée macédonienne, les travaux, les fatigues, les épreuves avaient formé soldats et officiers, et ils avaient, pour chefs supérieurs, Philippe et Alexandre, deux hommes des plus rares. Eh! quoi d'étonnant, si la victoire, après avoir flotté un moment incertaine, se déclara pour ces derniers?...

Philippe était vainqueur; la Grèce n'était plus capable de lui opposer la moindre résistance. Mais

l'adroit souverain, loin de la pousser à bout par des vexations, lui laissa ses propres lois, fit répandre le bruit qu'il allait faire la guerre aux Perses pour venger la Grèce de ses humiliations passées; il se proclama l'ami, le vengeur des Grecs; et ceux-ci, séduits, charmés de si belles promesses, le nommèrent GÉNÉRALISSIME de toutes les forces de la Grèce, et l'investirent d'une autorité ILLIMITÉE. Philippe leva des troupes : chaque ville lui fournit son contingent. Ensuite il retourna en Macédoine, d'où il fit bientôt partir son avant-garde, sous le commandement d'ATTALUS et de PARMENION, pour enlever aux Perses les villes grecques de l'Asie-Mineure, dont ils s'étaient remis en possession. Quant à lui, il consulta les oracles, contracta des unions, célébra des fêtes, et reçut de plusieurs villes de la Grèce des couronnes et des hommages! Que ces hommages vinssent des populations en masse ou de la faction du petit nombre, qui dominait alors, Philippe n'avait pas à s'en enquérir !... Il triomphait! L'avenir lui apparaissait dans toute sa splendeur! Aucune nation, aucune puissance humaine ne pouvait se comparer à sa puissance, et mesurer ses forces avec les siennes. Philippe était dieu, ou du moins il croyait l'être, lorsque l'un de ses gardes du corps, Pausanias, dont il avait été l'amant, car Philippe avait des vices monstrueux, lui enfonça un poignard dans les flancs, et l'étendit à ses pieds. Ainsi mourut Philippe, ce roi si puissant, ce prétendu dieu. La chute touchait au triomphe (336 av. J.-C.).

Le roi de Macédoine laissait un fils digne de lui

successer, c'était ALEXANDRE, brillant météore!... Nous en parlerons avec étendue dans le tome suivant, qui termine l'histoire de la Grèce. Nous traiterons aussi, dans le même volume, de l'aristocratie et de la démocratie : nous verrons laquelle a donné l'exemple des vices, laquelle l'exemple des vertus; laquelle a répandu les ténèbres, laquelle a répandu les lumières. Nous ne parlerons que par des faits, et la vérité se fera jour d'elle-même.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

Imp. LACOURNET Cᵉ, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33, et rue Soufflot, 11.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

SOCRATE. Son origine; ses mœurs *populaires*. 5
Ses campagnes militaires. 7
Il « était ami du peuple et de l'humanité. ». 9
Philosophes qui l'ont précédé. . . . . *id.*
Entretien de Socrate sur le *gouvernement*. 10
Entretien de Socrate sur *l'art de la peinture*. 14
Entretien de Socrate en *faveur du* TRAVAIL. 15
Prodicus et Socrate en faveur du *travail*. 18
En faveur du *travail*. Contre l'amour des RICHESSES. 20
En faveur de la *tempérance*. 21
En faveur du *travail* et de la *sobriété*. 23
Comment on doit se procurer un AMI. 25
Sur DIEU; sur ses ouvrages; sur l'*âme*. 26
Sur DIEU et ses bienfaits. Beautés de la nature. . . . 30
Sur les ROIS. Comment ils sont punis de leurs injustices. 34
Contre la NOBLESSE. Contre les faux DÉVOTS. . . . 35
SOCRATE *accusé* par les aristocraties 36
Comment les tyrans lui *interdisent de parler à la jeunesse*. 37
Acte d'accusation contre Socrate. Mélitus. Anytus. . 38
Jugement de Socrate. Son entretien avec Hermogène. . 39
Sa *défense* devant les juges d'Athènes. 40
Origine des *calomnies* et de la *haine* contre Socrate. . 41
Il avait pour ennemis des politiques, des prêtres, des philosophes, des artistes. 42
Il est trouvé coupable par 281 voix contre 275. . . . 49
Socrate parle sur l'application de la peine. . . . . *id*
Il est condamné à *mort*. Allocution à ses juges. . . . 50
Socrate en *prison*. Ses entretiens avec ses *amis*. . . . 55
Mort de Socrate. 62
Le PEUPLE venge Socrate sur ses accusateurs. . . . *id.*
Socrate était l'ennemi de l'*oisiveté*, *de l'esclavage*, etc. . 64
Réflexions sur Socrate. . . . . *id.*
DISCIPLES DE SOCRATE. 66
XÉNOPHON. . . . . *id.*
Il parle en faveur du *mariage* et de la *femme*. . . . 67
Il parle contre le TRAVAIL et les *artisans*. 69

Pages
PLATON. 70
En faveur des ARTISANS et de leurs droits *politiques*. 72
En faveur de la DÉMOCRATIE 73
En faveur de l'*égalité des conditions*. 74
République de Platon. . . . . id.
Ses trois RACES : la race *d'or*, la race d'*argent*, la race de fer; ou *magistrats*, *guerriers* et *artisans*. . . . 75
COMMUNAUTÉ. Inégalité des conditions. 76
Chacun restera dans sa classe et dans son état. . . . id.
Les FEMMES seront communes entre les guerriers. . . 77
Les ENFANTS seront aussi *communs à tous*. . . . . id.
On *détruira* les enfants contrefaits. — Sur le mariage. . id.
Le *Mensonge* et la *tromperie* permis aux MAGISTRATS. . id.
Le BERCAIL où les enfants seront élevés. Détails. . . 78
A quel âge il sera *permis* de se *marier*. 79
Réflexions sur le *bercail* et sur la théorie de Platon. . 80
Platon veut rendre l'homme *insensible*. 83
Platon est pour le système de la *métempsychose*. . . 84
Platon insulte aux ARTISANS. 85
Platon refuse les *droits politiques* aux TRAVAILLEURS. . id.
Platon est barbare envers les ESCLAVES.. 86
Il se plaint de *la douceur de la démocratie* à leur égard. id.
Platon veut que les BÊTES et les POUTRES subissent des jugements. 87
Platon veut qu'on mutile le cadavre des *suppliciés*.. . 88
Platon condamne à mort les IMPIES. 89
Platon insulte et proscrit les MENDIANTS. 93
Platon veut l'oppressson des AFFRANCHIS. 94
Sur les RACES et le CENS de Platon. Note. 95
Platon préconise un *amour infâme*. 96
Belles pensées de Platon 97
Platon insulte aux *artisans écrivains*. 99
ESCHINE, fils d'un *charcutier*, et disciple de Socrate. 100
SIMON, *tanneur*, disciple de Socrate. Ses dialogues. . 102
DISCIPLES DE SOCRATE ET AUTRES PHILOSOPHES. 104
ARISTOTE. 105
Ses paroles en faveur de l'*esclavage*. 106
Ses paroles contre les *artisans et les laboureurs*. . . 107

Pages
PHILOSOPHES DIVERS. — ANTISTHÈNE. 108
Pensées *fraternelles* d'Antisthène. 109
Antisthène repousse tout principe d'ESCLAVAGE. . . 110
DIOGÈNE. — Il est la contre-partie de Platon. . . . *id.*
Actions, reparties, bons mots de Diogène. 111
MONIME, MENÉDÈME, CRATÈS, disciples de Diogène. . . 115
STILPON. Il nie la *Divinité*. 116
ZÉNON. Il prêche la *communauté* et l'*insensibilité* . *id.*
Platon lui avait ouvert la voie. 117
PYRRHON. Il répand la doctrine du doute. . . . . *id.*
Platon lui avait ouvert la voie. 118
Comment *nous réfutons* Platon et les pyrrhoniens. . *id.*
ÉPICURE. 121
EUBULIDE. CHRISIPPE. *Leurs subtilités* . . . . . *id.*
RÉFLEXIONS sur Platon et les philosophes anciens. . 122
CYRUS le jeune. Son armée. Ses cruautés. 126
SPARTE VIOLE LA PAIX. — CONJURATION A SPARTE. . . . 128
Comment les Spartiates font mourir CINADON. . . . 129
RUPTURE DE LA PAIX. — GUERRE ENTRE GRECS. . . . 130
PAIX D'ANTALCIDAS. 137
LES LACÉDÉMONIENS ROMPENT LA PAIX JURÉE. 140
Ils détruisent MANTINÉE. . . . . *id.*
INIQUITÉS DES SPARTIATES ENVERS LES THÉBAINS. . . . 143
Trahison de l'*aristocratie thébaine*. 144
Persécutions, assassinats contre les *démocrates*. . . 145
RÉVOLUTION DANS THÈBES. 148
La *démocratie* s'y rélève ; agrandit le pays. . . . . *id.*
PELOPIDAS. — ÉPAMINONDAS. — *Gorgidas*. 150
THÈBES. — SPARTE. — ATHÈNES. — GUERRES. 153
Calomnies de l'histoire contre la *démocratie*. 154
SPHODRIAS, Spartiate, *viole le territoire* d'Athènes. . . 155
ATHÈNES PROPOSE LA PAIX A LA GRÈCE. 157
Dures vérités d'un Athénien aux Spartiates. . . . . *id.*
LA PAIX. 159
Guerrre générale. — Les Spartiates la provoquent. . . 160
Bataille de LEUCTRES. Les Thébains vainqueurs. . . . 161
Révolutions. — Sparte implore le secours d'Athènes. . 162

Pages

Les deux armées. Bataille de MANTINÉE, gagnée par les Thébains. Mort d'ÉPAMINONDAS. 164
PHILIPPE DE MACÉDOINE. 167
Ses guerres, ses ruses, ses corruptions, ses succès. . 168
GUERRE SACRÉE —Les Thébains. Les Phocidiens. Philippe. 172
INTERVENTION DE PHILIPPE DANS LA GUERRE SACRÉE. . . 176
Corruption, succès, envahissements de Philippe. . . 179
Jugement de Diodore et de Justin sur Philippe. . . . 182
LES ATHÉNIENS. DÉMOSTHÈNE. PHILIPPE. 185
Quelques mots biographiques sur Démosthène. . . . 186
Discours de Démosthène en faveur d'*Olynthe*. . . . 187
En faveur de *Rhodes* et de la *démocratie*. 190
Encore pour Olynthe. — Sur la vraie *politique*. . . . 192
Encore pour Olynthe. 193
Peuple, ne te laisse pas assujétir par tes magistrats. . 194
Encore pour Olynthe. 196
Paix. — Guerre souterraine. 197
Beau discours de Démosthène. 198
« C'est à notre *démocratie* que Philippe à déclaré la guerre. ». 201
Affranchissons tous les peuples. . . . . *ib.*
Philippe veut faire *incendier* le Pirée. 206
Prise d'ELATÉE par Philippe. — Agitation dans Athènes. 207
Bataille de CHÉRONÉE. — Les Athéniens vaincus. . . . 209
ESCHINE ET DÉMOSTHÈNE. Leurs luttes oratoires. . . . 211
Insultes, calomnies d'Eschine contre Démosthène. . . 212
Beau morceau oratoire d'Eschine. 213
Réponse de Démosthène 214
« L'homme doit mettre la main à de nobles traveaux. » 215
Athènes se dévoue pour les intérêts d'autrui. . . . *id.*
Sur l'amour de la patrie. 219
Eloge des héros morts pour la patrie. 220
Sur les devoirs de l'orateur. . . . . *id.*
Les Athéniens ont combattu les premiers et les derniers pour la liberté. 222
PHILIPPE. SON TRIOMPHE. SA MORT. . . . . *id.*
Alexandre, son fils, commence sa carrière. 224

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

AVIS.

Les PEUPLES ANCIENS formeront 10 volumes, à 1 fr. 25 cent. chacun, dont voici l'ordre et la composition :

Conception et plan de l'ouvrage, introduction, Hébreux, Assyriens.	1 volume.
Ethiopiens, Egyptiens, suite des Hébreux, Grecs.	1
Chinois, Indiens, Perses, Perses et Grecs. . .	1
Grecs.	3
Siciliens, Grecs d'Italie, Carthaginois. . . .	1
Romains.	4

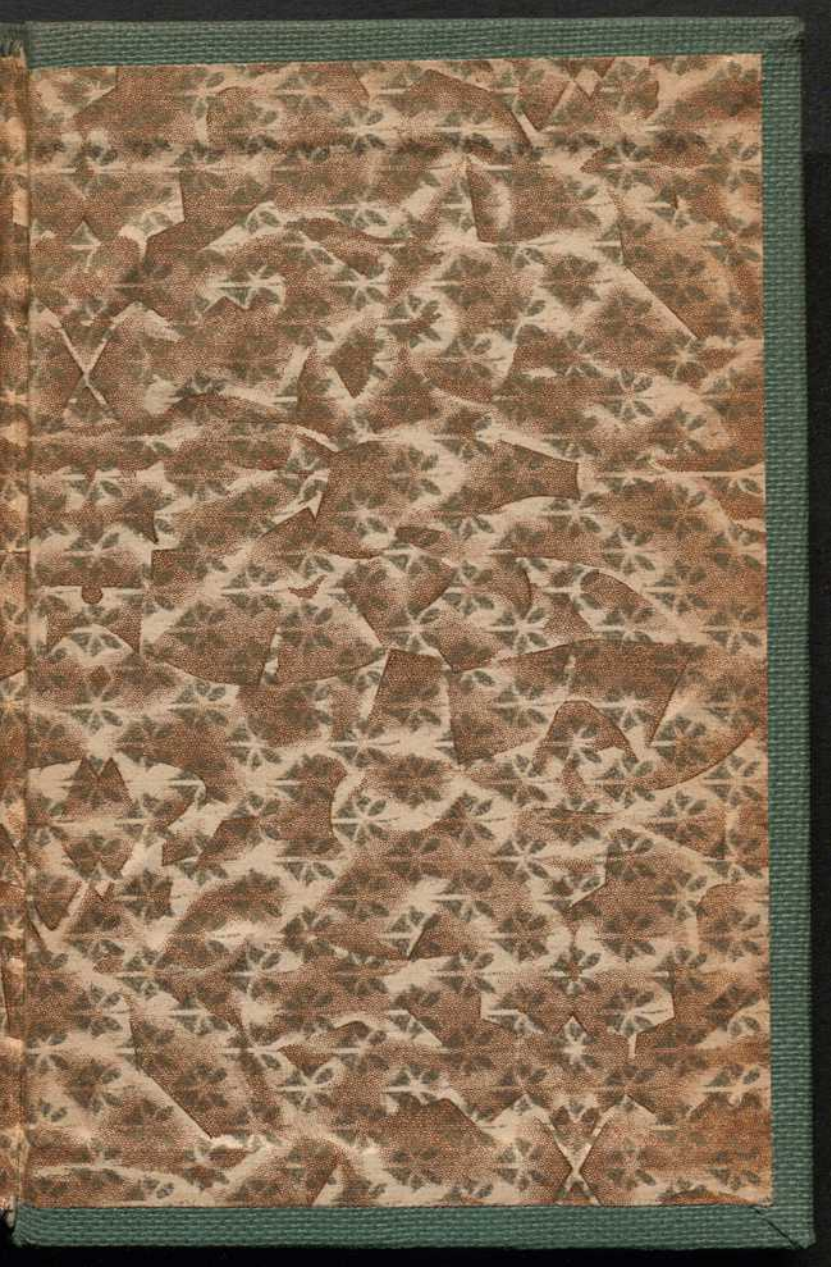
Le 6e volume paraîtra le 15 février prochain. Les autres suivront successivement et de mois en mois. On peut souscrire pour un volume, pour plusieurs ou pour tout l'ouvrage. Envoyer 35 centimes en plus par volume pour recevoir *franco* par la poste.

DU MÊME AUTEUR :

Le livre du Compagnonnage, 2 volumes in-32.	2 fr.	50 c
Histoire d'une scission dans le Compagnonnage, 1 vol.	1	»
Biographie de l'auteur du livre du Compagnonnage, 1 vol.	1	»
Discours sur la fixation des heures de travail.	»	5
Statistique du salaire des ouvriers.	»	
Dialogue sur maître Adam le menuisier (sous presse).		

Frais d'affranchissement à la poste : ce volume, 35 centimes : le *Livre du Compagnonnage*, 50 cent, ; la *Scission*, 20 cent. ; la *Biographie*, 20 cent. ; le *Discours*, 3 cent. On expédie par la diligence quand il y a beaucoup de volumes à envoyer, et c'est moins cher.

PARIS. — Imprimerie LACOUR et Cie, rue Soufflot, 11, et rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.



R
2